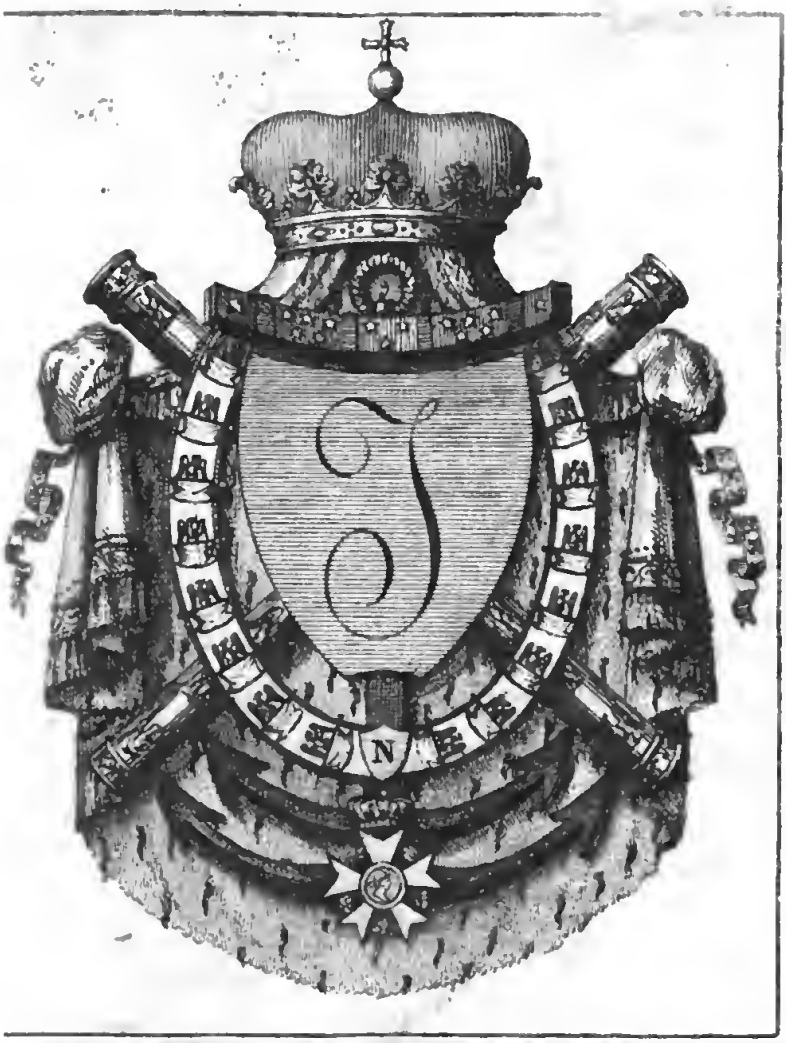
7351



Pakt X 13(

56 9151

HISTOIRE
D'INÈS DE LÉON.

CINQUIÈME PARTIE.

Ce plan étant irrévocablement arrêté, on passa la journée du lendemain à faire les paquets, et le surlendemain on partit pour Léon avec un fonds de gaieté qui permit d'espérer qu'on ne s'ennuieroit pas en route. Isabelle, avant de partir, ne vit point son Inès. Elle craignit que dans la position où étoit sa fille, la nouvelle d'une séparation d'avec sa mère, ne lui fût trop douloureuse, et ne contribuât à la rendre malade. La même considération détermina Fernand à lui laisser ignorer le départ de sa mère. Il envoyoit

tous les jours au couvent pour avoir des nouvelles de sa fille et de Caroline. Celle-ci, après avoir été pendant plusieurs jours en danger de la vie, commença à donner des espérances qui réjouirent sa jeune et tendre amie. Quand enfin Caroline entra en convalescence, Inès éprouva une satisfaction qui redoubla sa gaieté, et la rendit extrêmement attentive à ne négliger aucun de ces petits soins qui sont si nécessaires aux convalescens. Caroline, de son côté, sentant renaître ses forces, se trouva plus en état d'apprécier les attentions de son amie. Elle se convainquit, par les conversations qu'elle eut avec son médecin et la sœur converse qui la soignoit, qu'elle devoit à Inès, non-seulement de n'être point défigurée, de n'avoir pas perdu la vue, mais encore la conservation de sa vie.

Caroline, fortement pénétrée de cette idée, combloit Inès de toutes les caresses que sa reconnoissance pouvoit lui inspi-

rer. Celle-ci trouvoit quelquefois son amie à genoux, devant une image de dévotion, et fondant en larmes. « Eh ! mais » mon Dieu, lui disoit-elle, je ne com- » prends rien à ton affliction. Tu ne » pleurois pas ainsi quand tu étois ma- » lade. — C'est que je n'ai que mes » pleurs, lui répondoit Caroline, pour » dire à Dieu tout ce que je te dois, et » pour lui demander tout ce que je te » souhaite. »

Caroline épanchoit sa reconnoissance dans toutes les lettres qu'elle écrivoit à sa famille. Toutes les réponses contenoient des expressions flatteuses pour Inès. Celles sur-tout de l'Infant don Pédro étoient remplies d'éloges et de protestations de dévouement pour celle qu'il nommoit sa dame et dont il se disoit le chevalier.

Enfin Caroline ayant recouvré son entière santé, il fallut qu'elle consentît à se séparer de sa chère Inès. On se fit les plus tendres adieux ; on se promit de se

revoir souvent, et d'être toujours unies de la plus tendre amitié.

Le jour de la séparation étant fixé, le médecin de la cour ne s'en rapportant qu'à lui-même des précautions qu'il convenoit de prendre pour que la santé d'Inès ne courût aucun risque, vint la chercher dans sa voiture, l'y enveloppa bien, en ferma les glaces, fit aller au pas, et étant arrivé chez Fernand, il lui dit en dégageant Inès de tous les voiles qui la couvroient : « Voilà, seigneur, votre fille; » voilà l'ange de bienfaisance à qui l'In» fante Caroline doit la vie. » Fernand, à la vue de sa fille, resta muet de tendresse et d'admiration. Après un moment de silence, il la prit dans ses bras et lui dit : « Les soins que tu as rendus à ton » amie, ont embelli toute ta personne. » Inès, après avoir embrassé son père, promena avec inquiétude ses yeux autour d'elle. Fernand, qui devina la cause de cette inquiétude, lui apprit que sa mère

et son oncle avoient été obligés de partir pour Léon. Inès fut consternée de cette nouvelle, elle pâlit; on la fit asseoir, on crut qu'elle alloit s'évanouir.

« Tu devrois pourtant, lui dit son » père, être accoutumée à ces sortes de » séparations. A Léon, tu étois plusieurs » mois sans voir ta mère. Tu sais qu'elle a » souvent des affaires qui l'attirent hors de » chez elle. — A Léon, répondit Inès, j'é- » tois un enfant; à Madrid, je voudrois ne » jamais me séparer de maman. Enfin, » ajouta-t-elle, il faut bien vouloir ce » que le ciel et vous voulez. » Apercevant ensuite Blanca, elle courut l'embrasser en s'écriant : « Oh! que maman est bonne » de vous avoir laissée avec moi! » Blanca sourit et pleura en même temps; elle apprit à sa jeune maîtresse qu'on avoit emmené à Léon son cher Vicente, et qu'on l'avoit laissée avec son frère Andrès qui la grondoit toujours. Inès lui promit de lui donner tant de contentement que

l'absence de Vicente lui paroîtroit moins pénible.

Pendant qu'Inès reconnoissoit les lieux, et faisoit connoissance avec les domestiques que son oncle avoit laissés, le médecin disoit à Fernand le régime qu'il falloit que sa fille suivît, pour que l'air infect qu'elle avoit respiré si long-temps n'altérât point sa santé. Fernand qui, sur cet article, avoit plus de confiance aux lumières du docteur qu'aux siennes, promit que le régime seroit ponctuellement suivi. Il y donna en effet tous ses soins, mais soit que les précautions ordonnées par le médecin ne fussent pas suffisantes, soit que le déplaisir de ne trouver ni sa mère ni son oncle eussent trop vivement affecté Inès, l'aimable enfant devint triste, mélancolique, et enfin tomba malade. Elle eut d'abord un léger délire pendant lequel elle ne parla que de sa Caroline.

Fernand attendit sans trop s'inquiéter, le caractère que prendroit sa maladie.

Au bout de deux jours, la rougeole se déclara sans aucun symptôme qui pût alarmer. Il attendit encore quelques jours, et quand il se fut bien assuré qu'il n'y avoit absolument rien à craindre, il écrivit à Isabelle qu'Inès avoit eu la rougeole, et qu'elle étoit guérie.

Isabelle, à la réception de cette lettre, manifesta la plus vive inquiétude, et se laissa aller aux conjectures les plus désespérantes. Sourde à tout ce qu'on lui disoit pour la rassurer, elle prit sur-le-champ son parti, elle demanda des chevaux de poste, et partit pour Madrid.

Elle y arriva dans une après-midi, trouva sa fille parfaitement guérie, et environnée d'une nombreuse et brillante compagnie, à qui, de concert avec son père, elle faisoit fort bien les honneurs de la maison. A la première nouvelle, en effet, qu'on avoit eue de sa maladie, plusieurs personnes de qualité, de la cour et de la ville, instruites de tout le bien qu'en pu-

blioit Caroline, étoient accourues chez Fernand. On questionnoit avec inquiétude, on vouloit avoir deux bulletins par jour; on copioit ces bulletins, on les distribuoit; grands et petits vouloient les lire. Dans les premiers jours de la maladie, l'effroi fut presqu'universel; on fit même, dans plus d'une église, des prières publiques pour que le ciel rendît la santé à l'aimable et angélique créature qui, par son dévouement, avoit rendu la vie à l'Infante. Il étoit sans exemple que l'enfant d'un particulier eût jamais inspiré un intérêt aussi réel, aussi universel: tant il est vrai que quelque mal qu'on dise de la corruption des hommes, on est toujours sûr de conquérir leur amour et leur estime, quand on montre un grand attachement à la vertu.

L'affluence fut la même chez Fernand, lorsqu'on sut qu'Inès avoit recouvré la santé. Chacun s'empressoit de venir le complimenter, et d'admirer de près sa

fille qui dans un âge aussi tendre, s'attiroit déjà la louange de tous ceux qui la connoissoient ; de sorte qu'Isabelle en arrivant fut toute émerveillée de trouver la cour remplie de voitures, et en entrant dans le salon d'y voir une trentaine de personnes des deux sexes, richement vêtues, et qui toutes, dès qu'elle parut, vinrent au-devant d'elle pour la féliciter sur la bonne santé et sur le mérite de son Inès.

Pendant qu'elle recevoit ces complimens, et qu'elle y répondoit, Inès qui étoit accourue au-devant d'elle, restoit suspendue à son cou ; toutes les deux s'enivroient du *plaisir* de se revoir. Fernand qui étoit venu aussi au-devant d'Isabelle, mais avec un peu moins de promptitude qu'Inès, attendoit avec patience que la mère et la fille eussent mis fin à leurs caresses, et sembloit craindre de leur dérober un instant de la satisfaction qu'elles éprouvoient mutuellement. Isabelle parvint enfin à se dégager

des bras d'Inès, et fit une révérence respectueuse à son mari qui lui baisa la main, et son mari aussi galant et aussi tendre qu'un jeune époux le jour même de ses noces, lui adressa les choses les plus agréables et les plus flatteuses sur le bonheur qu'il avoit de la revoir. Il la présenta ensuite à toute la compagnie, et la conduisit à la place d'honneur.

Isabelle ne parut nullement empruntée au milieu de cette brillante compagnie, et Fernand par ses manières nobles, aisées et un peu fières, y sembloit un monarque au milieu de sa cour. Chacun avoit les yeux fixés sur Isabelle qui de son côté promenant les siens sur tout le cercle, y démêla l'Infante, ses deux frères et les deux Langarez. Elle sourit tour à tour à chacun d'eux, et accompagna ce sourire de paroles si obligeantes, et qui exprimoient si ingénieusement sa véritable pensée sur la personne à qui elle s'adressoit, que tous ceux qui l'entendirent, admirè-

rent l'agréable tournure de son esprit, et désirèrent se lier plus particulièrement avec elle.

Comme cependant il étoit à présumer qu'après une si longue route elle avoit besoin de repos, le monde choisi au milieu duquel elle étoit, ne manqua pas de lui en faire l'observation. Tous se levèrent à la fois pour prendre congé d'elle, et chacun lui demanda la permission de venir quelquefois jouir de sa conversation.

Les deux battans s'ouvrirent, et Fernand qui dans aucune circonstance ne démentoit la noblesse qu'il mettoit dans toute sa conduite, fit passer par la salle à manger où l'on trouva une collation d'autant mieux ordonnée qu'Andrès dès le moment où sa maîtresse étoit arrivée, avoit employé toutes les ressources de son génie, pour faire de ce petit repas un véritable festin en l'honneur d'Isabelle.

Tout se passa à son gré pendant cette collation; tout contribua à faire briller le

talent qu'elle avoit de plaire à tous les esprits, à tous les caractères; son Inès déploya sans affectation les grâces qui lui étoient naturelles, et on lisoit sur le front de Fernand qu'il se regardoit comme le plus heureux des époux et des pères.

Quand on se leva de table pour se retirer, Caroline restant la dernière, vint embrasser Isabelle et Inès, et demanda à la mère de vouloir bien lui donner à dîner un jour qu'elle fixa, lui disant qu'elle désiroit qu'il n'y eût personne à ce dîner, qu'elle y viendroit seule, et qu'elle auroit bien des choses à lui dire.

Fernand, Isabelle et Inès restés seuls, s'entretinrent de ce qui pouvoit le plus les intéresser. Fernand apprit à Isabelle, qu'il avoit reçu plus d'une visite des deux Langarez, que l'aîné étoit constamment sérieux et poli, que le cadet plaisantoit et de ses arrêts et des visites qu'on avoit faites à sa femme, et des incartades de Lorenzo qu'il juroit aimer de tout son cœur. Fer-

nand ajouta qu'il croyoit aux deux frères un grand fonds de dissimulation; qu'il se tenoit avec eux sur la réserve, et qu'il attendoit pour éclater, qu'ils éclatassent eux-mêmes.

Inès de son côté conta que la senora Langarez continuoit à jouer son rôle de Cassandre, qu'elle lui envoyoit des billets où elle lui annonçoit toujours des malheurs, et que c'étoit toujours la maudite femme noire qui portoit ces messages. Elle dit encore que Caroline depuis qu'elle avoit recouvré la santé, redoubloit d'amitié pour elle, et qu'elle lui disoit sans cesse qu'elle la regardoit comme sa propre sœur. Quant à don Pédro, Inès dit qu'il ne se lassoit pas de lui écrire des billets, tantôt cachetés, tantôt ouverts; qu'encore aujourd'hui en se mettant à table pour la collation, elle en avoit trouvé un sous sa serviette, mais qu'elle ne les lisoit point, et qu'elle les remettoit à Caroline comme elle les avoit reçus.

Isabelle qui éprouvoit un peu de fatigue de son voyage, bâilloit plus qu'elle n'écoutoit. Elle dit que ce dîner qu'il falloit donner à l'Infante, la contrarioit singulièrement, parce qu'ayant eu le bonheur de trouver en arrivant, sa fille parfaitement rétablie, elle avoit aussitôt formé le projet de retourner sur-le-champ à Léon pour continuer les arrangemens qui se faisoient dans la maison de Fernand, ainsi que les travaux commencés à Duenas. Elle dit encore que son père Gabriel avoit payé tout ce que Fernand et elle devoient à Léon tant à leurs domestiques qu'à leurs ouvriers, mais qu'il n'avoit point mis assez d'économie dans les nouvelles dispositions qu'il avoit ordonnées pour l'état de maison que Fernand tiendroit à Léon.

Enfin Isabelle parla aussi d'un voyage qu'elle entendoit bientôt faire à Lisbonne même, pour y prendre auprès de don Louis, des renseignemens sur le mariage dont on étourdissoit journellement son frère, sans

qu'il fût possible de deviner à qui on vouloit le marier. Fernand représenta en vain, qu'au lieu d'aller à Lisbonne, il vaudroit mieux engager don Louis à venir à Léon; mais Isabelle lui répondit que l'idée de ce mariage ayant été conçue à Lisbonne, ce ne seroit que là qu'on pourroit avoir des éclaircissemens sûrs, parce que si don Louis s'opiniâtroit à se taire, ses amis n'auroient peut-être pas la même discrétion.

Fernand lui ayant demandé ensuite si elle étoit parvenue à se procurer quelques lumières sur la dame portugaise, et sur la petite sènora de seize ans, elle répondit qu'ayant été chez l'évêque, et le prélat ayant voulu la prêcher sur la première communion d'Inès, cela l'avoit tellement impatientée, qu'elle avoit abrégé sa visite et n'étoit plus retournée chez lui.

Le lendemain et les jours suivans on rendit les visites qu'on avoit reçues à l'occasion de la maladie et du rétablissement

d'Inès. On alla partout, même à la cour ; on n'oublia point les deux Langarez, mais la maison du cadet à el Pardo étant un sanctuaire impénétrable que la femme noire gardoit avec une vigilance incorruptible, il fallut se contenter de se faire écrire.

L'aîné Langarez reçut la famille avec une politesse excessive ; il se répandit en excuses sur les sujets de mécontentement qu'avoit eus Lorenzo. Il jura que c'étoit contre son gré, et qu'il n'omettroit rien pour lui donner toute la satisfaction qu'il pourroit désirer. Il termina ses protestations par remettre à Isabelle la révocation de l'ordre qui éloignoit son frère de Madrid.

Isabelle le plaisanta beaucoup sur sa persévérance à vouloir des fiançailles qui n'auroient jamais lieu, et lui conseilla toujours en riant de rester fidèle à la beauté que le hasard avoit offerte aux yeux de Lorenzo qui en faisoit le plus grand éloge. Isidro répondit qu'il sacrifieroit toutes les beautés de la Géorgie et du

monde entier, pour obtenir seulement l'assurance de posséder un jour Inès ; que d'ailleurs il n'étoit pas juste de croire trop légérement aux bruits qu'on faisoit circuler contre les personnes en place qui étoient souvent obligées d'avoir des relations d'une telle nature, qu'on les jugeoit criminelles, lorsqu'on s'en tenoit aux seules apparences.

L'entretien se termina par des offres de service de la part d'Isidro, et de la part d'Isabelle par la protestation que Fernand, Inès et elle désiroient conserver son amitié, et vivre toujours avec lui en bonne intelligence. On finit même par le prier de venir dîner avec la famille, et d'amener son frère. On fixa le jour. Isidro se montra très-reconnoissant de cette offre qu'il accepta avec tous les témoignages d'une vive satisfaction.

On ne fut pas moins bien reçu chez l'Infante ; on la trouva avec ses deux frères et leur gouverneur au milieu de quelques femmes et de quelques maîtres. La conversation ne

pouvoit guères être que générale et insignifiante en présence de tant de témoins. Cependant Isabelle qui avoit l'art unique de dire toujours tout ce qu'elle vouloit, sans déplaire à personne, sans blesser aucune convenance, répandit dans ce cercle, une gaieté dont on n'y jouissoit pas souvent. Elle demanda sans détour au jeune don Pédro, s'il aimoit toujours bien la dame dont il s'étoit déclaré le chevalier. Il répondit que c'étoit l'offenser de lui faire semblable question, et que s'il avoit même goût que sa sœur, il avoit aussi même constance. Isabelle ne s'en tint pas là; elle poussa l'Infant à bout; elle lui fit sur la bague, sur la bonbonnière et sur les billets qu'il ne cessoit d'écrire, quoiqu'on ne répondît à aucun, mille railleries qui divertirent la compagnie, et lui prouvèrent le peu d'importance qu'Isabelle mettoit à ce qu'elle ne regardoit que comme un jeu d'enfant. Le jeune prince répondit d'abord aux railleries sans se déconcerter, et de manière

à prouver que la plaisanterie sur un tel sujet, ne lui étoit point désagréable. Mais quand il vit que le badinage se continuoit impitoyablement, et que les auditeurs sembloient le croire vaincu, il changea de couleur; une larme roula dans ses yeux, et il dit d'une voix un peu altérée, que si sa conduite avoit déplu, il ne se le pardonneroit jamais parce qu'il désiroit par-dessus tout être honoré de l'estime du père et de la mère d'Inès. Cette réponse étoit un peu sérieuse. Isabelle rougit, cessa ses plaisanteries, et regarda Fernand qui répondit pour elle à l'Infant, que la famille qu'il voyoit devant lui, le supplioit de vouloir bien se contenter de la seule chose qu'Inès pouvoit lui offrir, qui étoit une respectueuse et éternelle reconnoissance pour les bontés que son auguste sœur lui accordoit.

Cette réponse mit fin à la visite. Fernand, Isabelle et Inès saluèrent et se retirèrent. Caroline les suivit jusqu'à la der-

nière porte, tenant Inès par la main. Là, celle-ci lui rappela la promesse qu'elle avoit faite de venir dîner avec elle un jour qui étoit précisément celui du lendemain. « Comment veux-tu, lui dit Caroline, » que j'oublie ce qui est pour moi le plus » grand des plaisirs? Je compte les heures » jusqu'à ce que cette bienheureuse jour- » née arrive. » Les deux amies s'embrassèrent et on se sépara.

« Tu as de la mémoire, dit Isabelle à » Inès lorsqu'on fut remonté en voiture. » J'avois totalement oublié le dîner de ton » Infante; tu arrangeras ce dîner comme » tu l'entendras. Tu connois mieux le goût » de Caroline que moi. Nous te donnons » carte blanche, ton père et moi. »

On fit encore quelques visites, et en rentrant à l'hôtel, on trouva une longue liste de personnes de distinction qui étoient venues se faire écrire. « C'est pourtant à » toi, mon Inès, dit Isabelle, que nous » devons ces marques de considération.

» Tu vois maintenant que nous avons » fait sagement de te mener à Madrid. Il » ne s'agit plus pour toi que de prouver » par ta conduite, que tu mérites l'amitié » qu'on te porte. Tu conviendras aussi » que je n'ai pas mal prévu ce qui arri- » veroit, en priant ton oncle de laisser ici » sa voiture et ses domestiques. De cette » manière ton père se voit en état de pa- » roître avec décence dans le grand monde » où ta liaison avec l'Infante l'a lancé. » Mais ce qui me confond, ce qui me » désespère, c'est que parmi tant de per- » sonnes qui viennent nous voir, et chez » lesquelles nous allons, nous ne fassions » jamais rencontre de l'écolier que je veux » te donner pour mari. »

Le lendemain Caroline fidelle à sa promesse ne manqua pas de venir chez Fernand. Elle renvoya les femmes qui l'avoient accompagnée, et resta seule avec Inès, Isabelle et Fernand. Après la sieste qui suivit le dîner, on conversa longuement et

sur des sujets un peu sérieux. Caroline, après s'être félicitée de se trouver seule avec des amis qu'elle ne quittoit jamais sans éprouver un véritable chagrin, demanda à Inès si elle la croyoit bien enlaidie par la petite-vérole. Inès lui répondit que les traces de cette maladie s'effaçant insensiblement, elle ne paroîtroit point en avoir été maltraitée, et qu'au surplus elle étoit bien sûre qu'elle plairoit toujours par le charme que répandoit sur toute sa physionomie, l'extrême bonté de son cœur.

« Tu me fais là un compliment, dit Ca-
» roline. La vérité cependant est que je
» ne serois pas fâchée d'être laide, de
» faire un peu peur. — Voilà un singulier
» souhait, lui dit Fernand, et je vous pro-
» teste que vous êtes la première personne
» de votre sexe à qui je l'aie entendu
» former. — Cela se peut, seigneur, répon-
» dit Caroline. Mais moi, je me trouve
» dans une position toute particulière. Je

» n'aime pas la cour; je m'y ennuie, tout
» m'y déplaît, mon goût me porte à la
» vie paisible et retirée. Ensuite considérez
» que pour que le mariage eût quelqu'at-
» trait, il faudroit que je fusse sûre de
» plaire à celui qui voudra de moi. Inès,
» par exemple, n'épousera jamais que le
» cavalier à qui elle conviendra et à qui
» elle plaira. Ainsi il est tout simple qu'elle
» soit aise d'être bien belle. Mais moi qui
» suis destinée à prendre aveuglément qui
» l'on voudra me donner, et qui serai la
» plus malheureuse des créatures si mon
» mari ne s'accommode ni de ma figure ni
» de mon humeur, n'est-il pas un peu na-
» turel que je désire être assez laide pour
» qu'on ne songe pas même à me marier,
» pour qu'on me laisse tout bonnement
» suivre l'inclination qui me porte à m'en-
» fermer dans un couvent?

— » Laissons cela, dit Isabelle, ne par-
» lons pas d'une supposition qui ne se réa-
» lisera jamais. Vous êtes aussi belle que

» mon Inès, car je vois que vous avez un » cœur aussi bon que le sien. Dites-nous » plutôt à quand votre mariage? vous tou- » chez à votre quatorzième année, il est » temps d'y penser. — Vous savez, répon- » dit Caroline, qu'à la cour tout est mys- » tère; mais moi je n'aurai jamais de » secrets ni pour Inès ni pour ses chers » parens. Tenez, je présume tant de votre » amitié, que je crois absolument faire « partie de votre famille. Je regarde le » seigneur Fernand comme mon père, la » senora Isabelle comme ma mère, et » ma chère Inès comme ma sœur. Me » permettez-vous cette bienfaisante illu- » sion? »

Fernand, à ces mots, baisa la main de l'Infante; Isabelle l'embrassa; Inès à son tour lui fit les plus tendres caresses, lui disant qu'elle ne la recevroit dans la famille, qu'à condition qu'elle regarderoit aussi Lorenzo comme son oncle. Caroline essuya quelques larmes, et continua ainsi :

« Je

« Je vous dirai donc avec franchise qu'il
» est survenu un changement dans ma
» position. Ce n'est plus avec un Infant de
» Portugal qu'on me marie. La négocia-
» tion qui avoit été commencée à ce su-
» jet, et qui paroissoit être fort du goût
» de la cour de Portugal, a été rompue
» par celle d'Espagne, sans que je puisse
» dire sur quels motifs. On ne parle pas
» moins de me marier. Mais avec qui?
» la chose est enveloppée de ténèbres qu'il
» me seroit bien inutile de chercher à per-
» cer, parce que dans ces sortes d'affaires,
» l'influence de ceux qui y ont le plus
» grand intérêt est absolument inutile.
» J'entends dire seulement que le duc
» d'Almeyra et son cher Isidro se don-
» nent de grands mouvemens pour ce
» nouveau mariage. Il m'est revenu aussi
» que l'évêque de Léon étoit pour beau-
» coup dans cette négociation. Comme il
» est votre ami, il vous sera possible, quand
» vous le reverrez, d'en obtenir quelques

» lumières sur le sort qui m'est destiné. On
» parle de tout cela vaguement autour de
» moi. On ne fait jamais à mes questions,
» que des réponses obscures qui ne me per-
» mettent pas de me livrer à aucune con-
» jecture raisonnable. Si j'en dois croire
» certains bruits, ce n'est point un prince
» que je dois épouser; il est question d'un
» jeune cavalier dont la naissance est mys-
» térieuse, encore au collége, et qu'on
» veut élever bien haut, avant de me le
» présenter pour époux...

» — Voilà qui est plaisant! s'écria Isa-
» belle. Je gage que ce jeune homme est
» l'écolier que je destine aussi à Inès. Ce
» seroit une aventure tout-à-fait romanes-
» que, et qui m'amuseroit singulièrement.
» Etant amies comme vous l'êtes, vous
» seriez encore rivales. Qui l'emporteroit
» de vous deux? Le dénouement pique-
» roit d'autant plus la curiosité, qu'on
» peut moins le prévoir.

» — Ah! Senora, dit Caroline, vous vou-

» lez vous amuser. Reprenons notre sé-
» rieux ; ce que je vais vous dire n'ap-
» prête nullement à rire. Isidro Langarez
» dont je viens de vous parler, avoit,
» comme vous savez, sa sœur religieuse
» au couvent de las Salésas. Il y a quel-
» ques jours qu'il a voulu qu'elle fût trans-
» férée à Tolède dans une communauté du
» même ordre. Cette pauvre fille a d'abord
» beaucoup pleuré, ensuite elle s'est sou-
» mise quand on lui a parlé d'abnégation
» à ses goûts, et d'obéissance à ses supé-
» rieures. On lui a donné dans ce couvent
» la charge de maîtresse des pensionnaires.
» Or je vous dirai maintenant qu'une per-
» sonne qui a pour moi de l'amitié, m'in-
» forma hier au matin qu'il existoit dans
» les bureaux du duc d'Almeyra, un or-
» dre supérieur qui envoyoit Inès dans ce
» couvent. »

En entendant cette étrange nouvelle, Isabelle et Inès se regardèrent, et restèrent interdites. « Oh ! parbleu, s'écria Fer-

» nand, ils en font trop aussi. Il est temps
» enfin de savoir qui d'eux ou de moi
» l'emportera. — Permettez, dit Caro-
» line, que je continue; les réflexions
» viendront ensuite. Aussi affligée et aussi
» étonnée que vous-mêmes d'un pareil
» ordre, je me transportai chez le ministre;
» et je lui demandai comment on avoit
» pu concevoir l'idée de disposer d'Inès;
» non-seulement contre le gré de son
» père et de sa mère, mais encore sans
» les consulter. J'ajoutai que j'entrevoyois
» une machination pour nuire au bon-
» heur de mon amie, et que j'employerois
» tous les droits que me donnoit ma nais-
» sance, toute jeune que j'étois, pour en
» prévenir les effets.

» Le duc me répondit qu'il n'étoit pour
» rien dans cette affaire; qu'on avoit rendu
» compte au Grand-Inquisiteur qu'Inès de
» Léon, quoiqu'âgée de quatorze ans,
» n'avoit pas encore fait sa première com-
» munion; que le Grand-Inquisiteur avoit

» regardé cette négligence comme un
» mépris formel et souverainement scan-
» daleux de ce que la religion avoit de
» plus saint ; qu'il vouloit en conséquence
» se porter à des extrémités fâcheuses, et
» commencer par attenter à la liberté de
» Fernand ; que lui duc d'Almeyra, ins-
» truit des plaintes et des projets du
» Grand-Inquisiteur, lui avoit dépêché
» Isidro Langarez qui avoit eu bien de
» la peine à le calmer, et qui n'y étoit
» parvenu qu'en lui promettant qu'il seroit
» expédié un ordre qui enverroit Inès de
» Léon dans un couvent de Tolède, et
» qui l'y retiendroit jusqu'à ce qu'elle eût
» fait sa première communion.

» Sans m'arrêter à représenter au mi-
» nistre qu'Inès avoit au plus treize ans,
» sans entrer non plus dans des détails
» qui auroient dévoilé la véritable cause
» de toutes ces menées, je lui dis qu'Inès
» feroit aussi bien sa première commu-
» nion dans un couvent de Madrid que

» dans un couvent de Tolède ; que je lui
» demandois en conséquence qu'elle fût
» mise dans celui de las Salésas et que je
» lui aurois la plus grande reconnoissance
» de m'accorder cette faveur.

» Le duc me répondit d'abord qu'on
» ne traitoit point ainsi les affaires, et
» qu'il n'étoit pas possible de rien chan-
» ger à un ordre qui portoit le sceau royal.
» Je lui dis alors que puisqu'il ne vouloit
» pas que je lui eusse aucune obligation,
» j'allois m'adresser au Souverain même ;
» ma naissance me donnant le droit d'ap-
» procher à toute heure de son auguste
» personne.

» Comme je me retirois, le duc me
» rappela, et me dit qu'il faudroit au
» moins préalablement conférer de cette
» affaire avec Isidro. Je lui répondis que
» je ne voulois être obligée ni à Isidro,
» ni à lui-même, et que je persistois dans
» la résolution que je lui avois manifestée.
» Il se rendit, m'assura que je ne me repen-

» tirois jamais de m'adresser directement
» à lui, et me donna sa parole, que dans
» la journée même, l'ordre seroit tel que
» je le désirois. Il ajouta que pour qu'il
» fût moins désagréable à mon amie, je
» serois chargée de le remettre à ses pa-
» rens. Il a tenu sa promesse : voici cet
» ordre. »

Caroline remit en effet l'ordre à Fernand, qui, sans le lire, le jeta sur une table.

« Mais Caroline, dit Inès, je ne
» comprends rien à cela. Pourquoi ne
» t'es-tu pas en effet adressée au roi ?
» — Tu ne connois pas, répondit Caro-
» line, le pays que j'habite ; on marche
» là sur des épines. Il n'est pas toujours
» bon d'être exaucé du maître. La grâce
» qu'il vous accorde vous fait un ennemi
» de celui par qui cette grâce devoit pas-
» ser. Qui te dit que tes parens n'auront
» pas besoin un jour du duc d'Almeyra
» qui peut tout ce qu'il veut ? Je me suis

» adressée à lui, et crois que par cela
» même, je n'ai pas mis dans mes intérêts
» son favori Isidro.

» — Taisez-vous, Inès, dit Isabelle ;
» vous vous arrêtez à de véritables niai-
» series, quand il s'agit des affaires les
» plus graves. Qu'importe qu'on se soit
» adressé au roi ou au ministre, il n'en
» existe pas moins à votre sujet un ordre
» dont vous devriez être plus émue, puis-
» que vous voyez à quel point votre père
» en est affecté. — Moi, affecté ! s'écria
» Fernand ; si je le suis, c'est que toute
» injustice me révolte. Celle-ci, quelque
» grande qu'elle soit, ne me fera mécon-
» noître aucun de mes devoirs, et ne
» changera cependant rien à ma conduite ;
» car comme c'est aussi un de mes devoirs
» de ne point confier ma fille à des per-
» sonnes choisies par d'autres que par
» moi, je ne la mettrai point au couvent ;
» je vais au premier jour emmener Inès
» à Léon, où elle fera sa première com-

» munion quand Isabelle et moi jugerons
» qu'elle est digne de la faire.
» — Permettez, Fernand, dit Isa-
» belle, que je vous fasse observer que
» l'ordre, quelque qualification que nous
» ayons droit de lui donner, et de quel-
» que manière qu'il nous soit parvenu,
» n'en est pas moins censé de l'autorité
» suprême à qui, suivant un de vos prin-
» cipes, nous devons tous obéissance. Si
» nous ne mettions pas Inès au couvent,
» ainsi qu'il nous est ordonné, on ne man-
» queroit pas de nous représenter comme
» de véritables rebelles ; nous rendrions
» notre condition pire. Si nous emme-
» nions notre fille à Léon, on diroit que
» vous voulez vous entourer de vos amis,
» de vos serviteurs, de vos gens, pour
» vous mettre en état de révolte ouverte.
» Ne bougez pas d'ici; vous y serez mieux
» surveillé, il est vrai, mais aussi par cela
» même, votre conduite ne donnera
» aucune prise à la calomnie. Que ris-

» quons-nous de confier Inès aux reli-
» gieuses du couvent de las Salésas, jus-
» qu'à ce qu'elle ait fait sa première com-
» munion? Ne faut-il pas enfin qu'elle
» la fasse? Ne l'auroit-elle même pas déjà
» faite si nous n'en eussions été détournés
» par des affaires qu'il falloit d'abord ter-
» miner? Inès sera parfaitement bien au
» couvent de las Salésas; elle y est connue,
» elle y est aimée, et je vous réponds de
» dona Maria comme de moi-même; elle
» nous aime beaucoup, et il ne seroit pas
» possible de trouver une institutrice plus
» sage, plus habile. Vous resterez donc
» ici pour veiller sur Inès que vous verrez
» aussi souvent que vous voudrez, et moi
» je retournerai à Léon pour achever
» ce que nous y avons commencé. »

Caroline applaudit beaucoup à ce que venoit de dire Isabelle, et pria avec instance Fernand de s'y conformer; il témoigna par un signe de tête qu'il déféroit à l'avis d'Isabelle. « Ainsi, dit Caroline, je

» posséderai encore quelque temps ma
» chère Inès, car quoiqu'on m'ait retirée
» du couvent, on me laisse la liberté d'y
» aller aussi fréquemment que je le désire,
» et maintenant il est bien sûr que toutes
» les semaines j'irai y passer une journée
» entière. »

La conversation finie, on vint avertir l'Infante que sa voiture l'attendoit ; elle embrassa Inès, et lui dit : « Ma bonne
» amie, le sort en est jeté, Inès et Caro-
» line seront désormais inséparables. C'en
» est fait pour la vie : peines, plaisirs,
» adversités, bonheur, tout sera commun
» entre nous. Aimons-nous toujours
» comme nous faisons. Hélas ! c'est le seul
» moyen d'avoir quelque satisfaction dans
» ce monde. Toutes les fois qu'Inès et ses
» chers parens auront besoin de Caroline,
» ils verront de quels sentimens cette
» bonne Inès à rempli le cœur de son
» amie. »

On remercia Caroline de l'intérêt qu'elle

prenoit à une famille pénétrée pour elle d'amitié et de vénération. Inès l'accompagna jusquà sa voiture, et les deux jeunes amies ne se séparèrent que les larmes aux yeux, qu'après avoir pris l'engagement mutuel de s'écrire et de se voir souvent.

Cet entretien avoit fatigué la tête d'Isabelle. En repassant en elle-même tout ce qui avoit été dit, elle balançoit sur le parti qu'elle prendroit. Tantôt elle pensoit que Fernand avoit raison de ne pas vouloir mettre Inès au couvent; tantôt elle se disoit que ce parti seroit dangereux. Il lui venoit aussi à l'esprit de vendre tout ce que Fernand avoit à Léon, et de s'aller établir à Lisbonne où elle espéroit qu'il n'y auroit ni des Langarez ni une femme noire.

Flottant entre ces diverses pensées, ne sachant que résoudre, elle se plaignit d'un peu de migraine, et alla se mettre au lit, ne voulant garder auprès d'elle que Blanca, pour lui lire un roman jusqu'à ce qu'elle fût endormie.

Inès restée seule avec son père, lui dit: « Que comprenez-vous, papa, à maman? » Les seigneurs Langarez lui sont insup- » portables, et cependant elle les voit; » elle leur fait amitié, elle les invite à dî- » ner. Il me semble que quand on n'aime » pas les gens, on s'éloigne d'eux. — » Qu'entends-tu dire par-là? répondit » Fernand. Tu as l'air de censurer ta » maman, et cela n'est ni bien, ni juste. » D'abord à ton âge, il faut beaucoup se » méfier de son jugement, et il seroit fort » singulier qu'une petite fille comme toi, » aperçût des taches là où moi qui ne » suis pas un sot, je n'en vois aucune. En- » suite la conduite de ta maman envers » les seigneurs Langarez est aisée à expli- » quer, et lui fait beaucoup d'honneur. » Est-ce que tu ne sais pas encore com- » ment est fait le cœur de ta maman? Le » sentiment de la haine ne peut pas y en- » trer. Elle est comme l'innocent animal » qu'on voit lécher la main qui le blesse.

» Pourquoi donc trouves-tu étonnant
» qu'elle ne haïsse pas les Langarez ? Est-
» ce que tu voudrois lui faire un crime
» de ne pouvoir pas haïr ? Ne crois pas
» pourtant que ta maman agisse sans ré-
» flexion, et ne soit poussée à ce qu'elle
» fait, que par un instinct aveugle. La
» manière dont elle se comporte envers
» les Langarez, est la conséquence d'un
» principe qu'elle s'est fait, et dont elle
» se trouve fort bien de ne jamais se dé-
» partir. Ce principe, c'est que quand on
» a contracté une liaison quelconque avec
» quelqu'un, il ne faut jamais la rompre
» soi-même. Quand celui avec qui nous
» l'avons contractée a de mauvais pro-
» cédés, il faut alors savoir se comporter
» avec un tel art, qu'il n'ait point à se
» plaindre des nôtres. Par ce moyen, les
» torts, aux yeux du public, sont tous de
» son côté. Il arrive souvent aussi que ce-
» lui qui avoit voulu être injuste envers
» nous, cesse de l'être, quand il voit

» notre persévérance à être justes envers
» lui. Ensuite, mon Inès, ne te mets pas
» dans la tête que ce monde ne soit com-
» posé que de femmes et d'hommes par-
» faits. Si nous ne voulions admettre que
» des anges dans notre société, nous res-
» terions seuls. Ne t'arrive-t-il pas quel-
» quefois de contrarier Caroline, de rail-
» ler devant elle de son frère Pédro, de
» dire ou de faire des choses qui lui dé-
» plaisent ? Veux-tu pour cela qu'elle
» t'abandonne ? Il feroit beau voir ta ma-
» man rompre en visière avec les Lan-
» garez, leur dire qu'ils sont de mauvais
» sujets, et qu'elle ne veut plus les rece-
» voir. S'ils sont en effet de mauvais su-
» jets, ils ne garderoient plus de ména-
» gemens; nous aurions en eux deux en-
» nemis déclarés. Au lieu que les bonnes
» manières de ta maman les contiennent,
» et peut-être les ramèneront. Ensuite les
» connoissons-nous assez pour les déclarer
» mal-honnêtes gens ? L'aîné a demandé

» d'être fiancé avec toi. Le désir qu'il a
» manifesté à cet égard, n'est point un
» crime; ce désir prouve seulement le
» cas qu'il fait d'une alliance avec notre
» famille. Enfin, mon enfant, tu dois
» d'autant plus approuver le principe qui
» fait agir ta maman, que dans ce qui est
» relatif à toi, tout ce qu'elle a fait a
» tourné à ton avantage; et, pour con-
» clure, je souhaite de tout mon cœur,
» que comme elle tu n'ayes que des amis;
» car tu vois que si elle ne hait personne,
» personne non plus ne la hait, chacun
» au contraire l'aime. Dieu veuille qu'il
» en soit ainsi de toi ! »

Cette leçon donna beaucoup de confusion à Inès; elle la trouva fort raisonnable, remercia son père de la lui avoir donnée, et promit bien que désormais elle ne seroit plus si prompte à juger. Ce qui l'avoit mise dans cette disposition d'esprit à l'égard de sa mère, c'est qu'intérieurement elle étoit fâchée contre les Langarez à

cause des tracasseries qu'elle en entendoit raconter. Elle croyoit démêler à merveille que l'aîné avoit pris ce prétexte de première communion pour la mettre sous la direction de sa sœur dans un couvent où il l'auroit ensuite régentée à son gré, et elle s'étonnoit de ce qu'ayant tant à se plaindre de cet homme, sa mère continuât à le traiter comme si elle avoit pour lui de la considération.

Elle étoit d'autant plus fâchée de ce qui avoit été brassé pour lui faire faire sa première communion dans un couvent, qu'elle désiroit la recevoir de la main de l'évêque de Léon, ainsi qu'elle l'avoit marqué à ce prélat. Elle se proposa de lui écrire tout ce qui s'étoit passé à ce sujet, et sentit qu'il lui importoit de ne montrer aucune répugnance à obéir à l'ordre qu'avoit apporté Caroline. Elle comprenoit que si elle refusoit d'obéir, elle auroit à se reprocher les chagrins que sa désobéis-

sance donneroit prétexte de causer à ses parens.

Dès le lendemain donc Inès supplia avec instances son père et sa mère de la laisser partir sur-le-champ pour le couvent de las Salésas, leur donnant pour raison que plutôt elle y seroit, et plutôt elle seroit en état de remplir le saint devoir après lequel elle devoit revenir auprès d'eux pour toujours. Isabelle et Fernand goûtèrent cette raison, et conduisirent à l'instant même leur Inès au couvent, où ils la confièrent à dona Maria qui leur dit que les excellentes dispositions qu'elle avoit toujours connues à Inès, leur donnoit l'assurance qu'elle leur seroit rendue pour toujours sous deux ou trois mois.

Ce même jour, entr'autres visites que reçurent Fernand et Isabelle, ils eurent celle du duc d'Almeyra lui-même qui leur annonça qu'il se joignoit avec plaisir à la foule qui venoit les féliciter et sur la ma-

nière dont leur fille s'étoit comportée envers l'Infante, et sur la santé que cette aimable Inès avoit recouvrée. La conversation fut générale et se tint en présence de toutes les personnes qui remplissoient le salon. Le duc parut s'étudier à montrer la plus grande considération pour Fernand et Isabelle, autant par ses manières que par les discours qu'il leur adressa. Leur ayant demandé des nouvelles d'Inès, et ayant appris que pour obéir à l'ordre qui lui avoit été apporté la veille, elle étoit déjà au couvent, il témoigna le désir de leur parler en particulier.

On quitta sur-le-champ la compagnie, et on passa dans le cabinet de Fernand. Là le duc leur dit qu'il les prioit de considérer en lui, non le ministre du Roi, mais simplement l'ami de leur famille, à laquelle, d'après le témoignage de l'évêque de Léon, il prenoit le plus grand intérêt « C'est pour vous en donner une » preuve, ajouta le duc, que je viens

» vous demander votre bienveillance pour
» Isidro Langarez qui a toute ma con-
» fiance, et à qui vous devez bien
» accorder quelque chose pour la vive
» affection qu'il vous porte. Il est ques-
» tion entre vous et lui d'une affaire que
» je désire voir terminer promptement.
» Il m'a dit que son frère et lui devoient
» venir dîner demain avec vous. J'ai été
» bien aise de les devancer pour vous pré-
» venir que je souhaite que demain tout
» soit conclu.

» — Je suis étonné, répondit Fernand,
» que le seigneur Isidro persiste à nous
» demander ce qu'il sait bien que nous
» ne pouvons lui accorder. — Vous le
» pourrez, dit le duc, quand vous consi-
» dérerez avec un peu d'attention tout
» l'avantage qui résultera pour votre fa-
» mille, de votre déférence à ma prière.
» Langarez n'a qu'une fortune bornée; il
» est juste qu'il ait un état digne de ses
» services, et je ne puis m'en occuper

» efficacement que quand vous aurez
» vous-même prononcé sur ce qu'il vous
» demande.

» —J'ai entendu dire, seigneur, dit à son
» tour Isabelle en souriant, qu'il y avoit des
» généraux qui gagnoient plus de victoires
» par l'opiniâtreté que par la valeur. Le
» seigneur Isidro a sans doute ouï dire la
» même chose, et je pense qu'il s'est mis
» en tête qu'il pourroit aussi vaincre par
» l'opiniâtreté. Mais du moins devroit-il
» faire bonne guerre. Dès qu'il est honoré
» de votre confiance, il ne m'appartient
» pas d'en mal parler. Convenez cepen-
» dant que la guerre de ruse n'est pas la
» plus honorable. Le seigneur Isidro a
» pour aide-de-camp une femme noire
» qui fait de sots messages; il écrit des
» billets avec injonction de ne pas nous
» les montrer; il veut entraîner en maison
» tierce un enfant de treize ans; il veut la
» soustraire à l'autorité de ses parens, et
» la claquemurer dans un couvent où elle

» seroit à sa dévotion. Quel guerrier! Et
» que veut-il donner pour prix de sa vic-
» toire? un cœur qui n'est plus à lui.
» Mon frère a découvert fort innocem-
» ment la personne qui le possédoit, et
» c'est parce que mon frère a fait cette
» découverte que le seigneur Isidro le fait
» exiler.

» — Oh! que vous êtes méchante, senora,
» s'écria le duc; et cela avec un air si in-
» nocent, si aimable que vous feriez pres-
» qu'aimer les blessures que vous faites ?
» Que de griefs contre ce pauvre Isidro !
» J'aurois trop à faire de répondre à cha-
» cun des chefs d'accusation. Il fera cela
» lui-même demain, et j'espère que le sei-
» gneur Fernand et vous serez contens de
» lui; vous avouerez pourtant que votre
» cher frère a bien des étourderies à se re-
» procher, et qu'on n'a pas été trop mé-
» chant avec lui, puisque l'ordre même
» qui le renvoyoit à Léon a été levé.

» — Et remarquez, seigneur, continua

» Isabelle, qu'Isidro, quoiqu'il n'en soit en-
» core qu'aux premières hostilités, se donne
» déjà l'assurance d'un vainqueur. Il est ja-
» loux de ce qu'il ne possède pas encore,
» et il pourroit bien se faire que cette ja-
» lousie fût un mal incurable comme le
» sont tous les maux de famille...

» — Un mal incurable, un mal de famille!
» répéta le duc. Quelle malice! Quel trait
» vous venez de décocher contre Alfonse!
» Personne ne sait médire avec plus de
» grâce que vous. Je vous abandonne le
» cadet, mais pourquoi voulez-vous que
» sa maladie soit aussi celle de l'aîné?

» — Pourquoi? dit Isabelle. Eh! sei-
» gneur, il s'inquiète, il s'alarme de tout.
» Il va jusqu'à s'effaroucher des espiégle-
» ries, des enfantillages du jeune prince
» don Pédro...

» — Oh! sur cet article, dit le duc en
» interrompant Isabelle, nous devons par-
» ler sérieusement; et vous, seigneur Fer-
» nand, je vous prie de m'accorder quel-

» qu'attention. Don Pédro n'est pas tout-
» à-fait un enfant ; il a treize ans ; la raison
» et les passions ont devancé chez lui l'âge.
» On a ri d'abord du goût qu'il manifes-
» toit pour votre Inès ; ce goût devient sé-
» rieux et prend un caractère à faire croire
» qu'à quinze ou seize ans, don Pédro
» sera embrasé d'un véritable amour pour
» votre fille, et comme toutes ses passions
» sont ardentes, vous jugez à quelles ex-
» trémités il pourroit se porter. Pour votre
» propre tranquillité donc, il convient de
» prendre dès maintenant des précautions
» rassurantes. La sagesse consiste à pré-
» voir l'avenir, et à arrêter le mal dès sa
» source. Inès est liée d'une étroite amitié
» avec l'Infante, et d'après les grandes obli-
» gations que la princesse a contractées en-
» vers votre fille, il ne vient à l'esprit de
» personne de séparer les deux amies, ou
» du moins de leur interdire une corres-
» pondance d'intimité. Il arrive pourtant
» que cette grande amitié, est pour l'au-

» guste enfant, une occasion journalière
» de s'occuper de sa petite dame, ainsi
» qu'il l'appelle, et peut-être sous ce seul
» rapport, n'étoit-il pas d'une mauvaise
» politique de tenir quelque temps votre
» Inès dans un couvent éloigné, parce
» qu'alors il n'y auroit eu nul moyen de
» se voir. Quoi qu'il en soit, et pour en
» revenir à l'indispensable nécessité de
» rompre toute liaison entre l'Infant et
» votre fille, peut-on parvenir plus sûre-
» ment à opérer cette rupture, qu'en adop-
» tant la mesure que vous propose Isidro,
» qui peut-être dans la proposition qu'il
» vous fait, n'a pas moins en vue le bien de
» l'état que son intérêt personnel? Quand
» don Pédro saura qu'on a irrévocable-
» ment disposé de la personne d'Inès, il
» faudra bien que les illusions qu'enfante
» sa bouillante imagination, se dissipent;
» il faudra bien qu'il renonce à ce qu'il
» saura ne pouvoir jamais posséder. J'irai
» plus loin, et pour faire preuve de fran-

» chise jusqu'au bout, j'irai jusqu'à vous
» confier qu'il est question d'un double
» mariage pour don Pédro et sa sœur Ca-
» roline, et que j'ai personnellement un
» grand intérêt à ce qu'il réussisse; je serai
» merveilleusement secondé dans cette af-
» faire par l'adresse et le zèle d'Isidro.
» Or je ne pense pas que vous voulussiez
» que je mécontentasse Isidro. Encore
» moins voudriez-vous vous opposer à ce
» qu'on regarde comme le bien de l'état, et
» choquer mes propres vues.

» — Tout cela, dit Isabelle, est beau-
» coup trop grave pour nous; vous venez
» de nous dire là des choses si sérieuses,
» que s'il me falloit en entendre une se-
» conde fois, de semblables, je mourrois
» d'ennui. Vous mêlez là les intérêts de
» l'état dans une affaire où l'état n'a rien
» à voir. Un mariage est une chose toute
» simple, toute naturelle; il n'y faut pas
» tant de façon. Que vos Infants, vos In-
» fantes, vos premiers commis se marient

» comme ils l'entendront; laissez notre fille
» se marier à sa fantaisie. Eussiez-vous
» toute l'éloquence d'un Ximenès, d'un Al-
» beroni, vous ne me persuaderez jamais
» qu'il faut que notre Inès épouse votre
» premier commis pour que vos mariages
» de cour se fassent. Que ne vous êtes-vous
» marié, seigneur? vous auriez un fils; je
» lui donnerois ma fille, et nous serions
» d'accord. Pourquoi avez-vous pris cette
» croix de Malte ? Pourquoi avez-vous fait
» des vœux ? »

Ces questions qui dans la bouche d'Isabelle, n'étoient que des plaisanteries, rendirent au duc la gravité qu'il avoit ordinairement. Il rêva même quelques instans, et répondit ensuite avec beaucoup de flegme à Isabelle. « Senora, j'étois le
» cadet, voilà pourquoi j'ai pris cette croix.
» Quand mon frère aîné mourut, j'avois
» déjà fait profession; je ne pouvois donc
» plus revenir sur mes pas. — Bon! s'écria
» Isabelle qui sembloit vouloir pousser le

» duc à bout, on obtient des dispenses.
» — Des dispenses! s'écria le duc d'un air
» fort étonné; il me paroît, senora, que
» vous en savez bien long sur ces matières-
» là. »

Fernand croyant s'apercevoir que l'humeur enjouée d'Isabelle commençoit à déplaire au ministre, prit la parole pour le supplier de croire à tout le regret qu'il avoit de ne pouvoir se rendre aux désirs du seigneur Langarez. « Vous vous y ren-
» drez, lui dit le duc en se retirant; il
» n'est pas possible qu'en y refléchissant
» un peu, vous ne compreniez qu'il est
» pour vous de la plus haute importance
» de contribuer de bonne grâce au succès
» d'une affaire que vous savez m'intéresser
» si vivement. Je recommande ce succès
» à la senora votre épouse, trop polie,
» trop aimable pour ne pas tenir quelque
» compte de ma recommandation. »

Cette recommandation du ministre donna beaucoup à penser à Fernand, mais

ne parut pas affecter beaucoup Isabelle qui se disposa même à rire le lendemain aux dépens des deux Langarez. Elle attendit avec impatience leur arrivée, et leur fit apprêter un repas somptueux. Elle se flattoit que cette journée seroit décisive, et que ce qu'elle diroit à Isidro, le détermineroit enfin à renoncer à sa folle idée des fiançailles. Fernand ne pensoit pas de même; il disoit à Isabelle que plus elle se montreroit gaie et aimable, et plus elle nourriroit le désir qu'avoit Isidro d'entrer dans leur famille; il étoit d'avis de ne plus garder aucun ménagement, et de recourir même aux menaces, s'il le falloit, pour se délivrer de cette obsession.

Enfin les deux frères arrivèrent, l'aîné avec l'air d'un accusé qui attend son jugement, et le cadet avec un ton d'assurance qui ne l'abandonnoit jamais. Ce ne fut qu'après le dîner qu'on entra sérieusement en matière. Isidro voulut parler

le premier, et se disculper de tous les griefs dont il avoit été question la veille avec le ministre, mais Isabelle ne voulut rien entendre, et protesta qu'elle n'aimoit pas plus les apologies que les explications. Elle n'en passa pas moins en revue ces mêmes griefs, et sans se contraindre plaisanta les deux frères sur ce qu'elle trouvoit à reprendre dans leur conduite. Elle s'amusa beaucoup sur-tout de la tyrannie que le cadet exerçoit sur sa Cassandre; c'est ainsi qu'elle l'appela, et des services qu'il retiroit de la femme noire.

Grâces donc aux continuelles plaisanteries d'Isabelle, la conversation, quoique longue, ne put jamais prendre un tour sérieux; il ne fut même pas possible d'aborder le fond de la question. Alfonse à la fin se leva en disant à Isabelle : « Vous » êtes heureusement née, senora. Je n'ai » jamais vu un caractère semblable au » vôtre. Nul souci, nulle prévoyance.

» Veuille le ciel vous conserver toujours
» cette gaieté, et faire que vous soyez
» aussi la dernière à rire ! »

Se tournant ensuite vers Fernand, Alfonse lui dit : « Et vous, seigneur, n'avez-
» vous rien de plus sérieux à nous com-
» muniquer ? Quel compte faut-il que
» mon frère rende au ministre ? — Il
» voudra bien lui dire, répondit Fernand,
» que je suis son dévoué serviteur, et que
» vous m'avez trouvé dans la disposition
» de tout faire pour bien vivre avec lui,
» mais que jamais je ne sacrifierai mon
» Inès à des considérations qui ne sont
» pour moi d'aucun poids. — Et qui vous
» parle, dit Isidro un peu ému, de sa-
» crifier votre Inès ? Ce mot, en tant qu'il
» me concerne, m'est outrageant. — Je
» ne me rétracte point, répondit vive-
» ment Fernand, et je vous demande,
» j'exige que vous ne m'ouvriez jamais la
» bouche sur cette affaire. J'ajouterai ;

» sans entendre vous offenser, que vous » ne le feriez pas impunément. »

L'air dont Fernand prononça ces paroles déconcerta les deux frères au point qu'ils ne trouvèrent rien à répliquer. Isabelle elle-même fut interdite et comme effrayée du courroux qui commençoit à s'allumer dans les yeux de son mari ; elle le regarda avec crainte, et n'osa proférer un seul mot. On se sépara froidement, et sans se promettre de se revoir.

A la suite de cette conversation, Fernand reprit son calme, et Isabelle tomba dans les rêveries ; les représentations de son mari ne pouvoient dissiper les noirs pressentimens qui naissoient dans son âme ; elle avoit de l'humeur, du chagrin, maudissoit les Langarez, redoutoit le duc d'Almeyra, et se plaignoit même de la liaison de sa fille avec Caroline, qui avoit procuré la connoissance du jeune don Pédro.

Isabelle ne resta pas long-temps dans cette pénible situation; le cours des visites qui lui restoient encore à faire, et les préparatifs de son nouveau voyage à Léon, firent diversion aux idées tristes qui l'affligeoient. Quelques semaines en effet après que sa fille eut été mise au couvent, elle retourna à Léon pour y aller achever, dit-elle à son mari, tout ce qui avoit été commencé.

Fernand resta donc seul à Madrid. Tous les jours il alloit voir son Inès, et chaque fois il revenoit enchanté de tout ce qu'elle lui avoit dit. Cette chère enfant persuadée que quand elle seroit rentrée dans le monde, elle n'auroit pas la liberté de suivre avec constance ses études, mettoit à profit tout son temps, et sentoit vivement le prix des soins que lui prodiguoit sa cousine dona Maria. Elle ne tarda pas à être en état de faire sa première communion. Son père se réjouissoit de voir approcher cette heureuse époque qui lui rendroit sa fille,

mais Inès se montra à son tour entêtée. Lorsqu'on lui annonça qu'elle étoit suffisamment instruite pour cette grande action, elle déclara qu'elle n'étoit nullement pressée, qu'elle ne se trouvoit point mal au couvent, et que comme elle n'avoit point fait sa volonté pour y entrer, elle la feroit pour en sortir.

Son père lui demandant un jour compte de cette résolution, elle lui répondit qu'elle avoit mis fortement dans sa tête, de ne recevoir la première communion que de la main de l'évêque de Léon. Or ce prélat étoit allé à Rome, et Inès vouloit attendre son retour pour communier. Il ne fut jamais possible de lui faire abandonner cette idée, quoique tout le monde la blâmât. Le seul don Louis son oncle l'approuva beaucoup dans les lettres qu'il lui écrivoit, de ne vouloir donner cette preuve d'amitié et de confiance qu'au saint évêque de Léon. En attendant, Inès se comportoit avec toute la sagesse qu'on

pouvoit attendre de son âge. Elle avoit déclaré d'elle-même qu'aussi long-temps qu'elle seroit au couvent, elle ne seroit visible que pour ses parens et pour Caroline. Ainsi toutes les tentatives que firent les Langarez pour lui parler, furent inutiles. Ni la femme noire ni aucune des autres personnes qu'ils lui envoyèrent, ne purent parvenir jusqu'à elle. Tous les billets qu'ils lui écrivirent, restèrent sans réponse. Caroline lui amenoit souvent ses frères ; le cadet lui témoignoit toujours la plus vive affection, et Inès l'accueilloit chaque fois de manière à le bien convaincre qu'elle ne regardoit toutes ses démonstrations d'attachement que comme de pures plaisanteries. Les cadeaux qu'il essaya encore de donner, les billets qu'il tenta encore de glisser, furent tous remis à Caroline. Il finit par abandonner tout ce manége ; il prit même un air sérieux et grave autant que le comportoit son âge ; et sa contenance lorsqu'il se trouvoit dans

la compagnie d'Inès, étoit plutôt celle du respect que celle de la familiarité, et lorsqu'on le railloit sur ses manières réservées, lorsqu'on lui demandoit pourquoi elles avoient pris la place des manières enjouées et folâtres qu'il avoit autrefois, il répondoit que maintenant il n'étoit plus un enfant, et qu'il connoissoit quels étoient les seuls hommages dignes d'Inès.

Enfin l'évêque de Léon revint de Rome; son voyage avoit été d'une année entière, de sorte qu'Inès commençoit sa quatorzième année lorsqu'il arriva. Il se rendit à l'Escurial, avant de paroître dans son diocèse. Dès que les affaires qui l'avoient appelé à la cour, furent terminées, il vint à Madrid, et alla en droiture au couvent de las Salésas. Là il fit venir au parloir, la supérieure, dona Maria et Inès. Il remercia les religieuses de toutes les bontés dont elles avoient comblé la fille de son ami Fernand; il leur dit qu'il étoit persuadé qu'elle n'auroit pas moins

de reconnoissance que lui-même pour les généreux soins qu'elles avoient bien voulu donner à son enfance. Il leur montra ensuite un ordre qui l'autorisoit à reprendre sur-le-champ Inès, et à la ramener à ses parens. « Nous allons, dit le prélat, partir pour Léon. Inès y fera sa première » communion. Le jour où elle la recevra, » sera un jour de fête et d'édification. Je » ne veux pas priver mes diocésains d'un » spectacle qui réjouira les anges et les » hommes. »

Inès ivre de joie de revoir le prélat que dès sa plus tendre enfance, elle étoit accoutumée à regarder comme l'ami de sa famille, non moins contente d'aller revoir tous ses parens, pour ne plus s'en séparer, courut faire ses adieux à toute la communauté. Chaque pensionnaire qu'elle embrassoit, la serroit contre sa poitrine, la baignoit de ses larmes, et ne pouvoit la quitter. Elle distribua à ses compagnes toutes les bagatelles qu'elle avoit apportées

au couvent, de quelque prix qu'elles fussent, et ces jeunes filles se les disputoient, comme la foule se dispute les objets qui ont touché le corps d'un vénérable personnage mort en odeur de sainteté. Celle-là vouloit un ruban, celle-ci un livre, cette autre un crayon; l'une se contentoit d'un canif, une autre même d'une plume. Chacune désiroit avoir quelque chose qui eût appartenu à sa chère Inès. L'aimable enfant alla également faire ses adieux aux novices, aux religieuses, aux sœurs converses; car elle n'oublia personne. Toutes lui firent des caresses aussi affectueuses que celles qu'elle avoit reçues des pensionnaires. Quand il fallut se séparer, ce fut une désolation générale; on n'entendoit que cris, que sanglots; des pleurs couloient de tous les yeux. Enfin Inès se déroba aux empressemens de toutes ces bonnes filles, et courut au parloir joindre l'évêque de Léon. La communauté entière l'y suivit. Là les scènes d'attendrissement qui avoient eu lieu dans

l'intérieur de la maison recommencèrent. Le prélat en fut vivement ému. « Réjouissez-vous, ma fille, dit-il à Inès; les témoignages d'affection que vous prodiguent toutes ces personnes, qui, comme vous avez dû le voir, ont dans le cœur la sincérité et la pureté des anges, vous honorent, et feront descendre sur votre tête les bénédictions du ciel. N'oubliez jamais les sages leçons et les salutaires exemples que vous avez reçus dans cette maison. — Ah! comment, dit Inès en se précipitant au cou de dona Maria, comment pourrois-je oublier les obligations infinies que je vous ai, et les bontés incroyables dont on m'a constamment comblée dans cette communauté? »

Inès se jeta ensuite aux genoux de la supérieure, et lui demanda sa bénédiction. La bonne religieuse suffoquée d'attendrissement ne put prononcer une seule parole; elle se hâta de la relever, l'embrassa et l'arrosa de ses larmes. « Adieu, Inès, lui

» dit dona Maria ; il est temps de se quit-
» ter ; il ne faut pas prolonger plus long-
» temps ces adieux qui nous sont si dou-
» loureux. On ne vous oubliera jamais ici ;
» ne nous oubliez pas non plus. Venez
» nous voir quand vous le pourrez, et écri-
» vez-nous souvent. » En disant cela dona Maria prit Inès par la main, la conduisit à la porte du parloir, et la remit à l'évêque qui l'entraîna à sa voiture.

Pendant le trajet, Inès pleura beaucoup et ne dit pas un mot. Lorsqu'on approcha de l'hôtel, le prélat lui dit : « Allons, mon
» enfant, remettez-vous ; il vous faut mon-
» trer quelque gaieté à votre père. Il ne
» convient pas de lui présenter un visage
» baigné de larmes, au moment où vous
» allez vous réunir à lui pour toujours. Je
» dois vous dire aussi que la douleur que
» vous éprouvez de quitter vos bonnes amies
» du couvent, louable sans doute, ne doit
» cependant point aller jusqu'à l'excès. Le
» courage et la raison donnent aux affec-

» tions les plus pures qui s'élèvent dans nos
» âmes, des bornes qu'elles ne peuvent fran-
» chir sans devenir condamnables. »

La morale et les amitiés de l'évêque calmèrent un peu Inès; elle arriva avec une sorte de gaieté chez son père qui n'attendoit ni sa fille ni son ami. « Je vous amène,
» lui dit le prélat, votre ange; je l'ai retirée
» d'un lieu qui étoit plus digne de la pos-
» séder que le monde où elle va entrer.
» Vous ne la perdrez plus. Hâtons-nous de la
» conduire à sa mère. Rien ne vous retient
» plus ici, mon cher Fernand; venez re-
» joindre votre Isabelle et vos amis de
» Léon. Pour trouver le bonheur, il faut
» aller loin du bruit des grandes villes; nous
» pouvons partir dès après-demain. —
» Voilà, dit Fernand, deux grands bon-
» heurs à la fois. Je ne m'attendois guère
» que je jouirois aujourd'hui du double
» plaisir d'embrasser ma fille et mon meil-
» leur ami. Il ne me manque plus en effet
» que mon Isabelle pour être le plus heu-

» reux des hommes. Nous partirons dès
» après-demain. Vous voilà donc, mon
» cher prélat, de retour de Rome. Et quelle
» affaire vous avoit conduit si loin de nous?
» — Une affaire, répondit le prélat, que
» le duc d'Almeyra m'avoit chargé de né-
» gocier à la cour de Rome. — Vous êtes
» donc toujours bien avec le ministre? —
» Parfaitement bien. — Puis-je vous de-
» mander si l'affaire dont il vous avoit
» chargé lui est personnelle, ou si elle in-
» téresse uniquement l'état? — L'un et
» l'autre, mon cher Fernand. — Et en êtes-
» vous venu à votre honneur? — J'ai eu le
» succès que je pouvois désirer. — On saura
» donc bientôt de quoi il s'agit? — Pas en-
» core. Les négociations sont finies à Rome,
» elles ne le sont pas en Espagne. — Je
» vous dirai, mon cher prélat, qu'on a
» beaucoup parlé de votre voyage en cour
» de Rome, et qu'il a donné lieu à bien des
» conjectures. — Aucune peut-être n'est
» vraie. — Connoîtra-t-on un jour quel étoit

» l'objet de votre mission? — On le con-
» noîtra, et tout cela pourra bien amener
» un événement dont on ne sera pas peu
» étonné. — Votre Portugaise, du couvent
» de Léon, la jeune personne que vous
» avez encore recueillie, sont-elles intéres-
» sées dans cet événement? Je vous fais
» cette question parce qu'il y a des gens
» qui croient et qui disent que c'est sur-
» tout pour elles que vous avez entrepris ce
» voyage de Rome. — Laissons croire et
» dire, mon cher Fernand, et ne faites pas
» comme votre Isabelle qui voudroit m'ar-
» racher un secret qu'il m'est défendu plus
» que jamais de révéler. Ne parle-t-on pas
» aussi d'un jeune homme auquel le duc
» d'Almeyra prend un vif intérêt? — Je
» n'en ai point entendu parler, et je laisse là
» cette matière pour que vous ne me soup-
» çonniez pas d'en vouloir savoir plus que
» vous ne devez m'en dire. »

Fernand alors sonna, et ordonna à ses gens de tout disposer pour le voyage de

Léon, qui auroit lieu le surlendemain. Ils montrèrent beaucoup de joie de cette nouvelle. Andrès qui n'aimoit peut-être au monde que son maître Lorenzo et Isabelle à quiil devoit la vie, se félicita du bonheur de les revoir bientôt. Il remercia Fernand comme s'il en eût reçu la plus grande faveur ; il lui baisa la main avec une affection qui témoignoit combien son cœur étoit ému. Blanca embrassoit Inès comme si elle eût embrassé sa propre sœur. Inès reçut ses caresses et les lui rendit en lui disant toutefois qu'elle pensoit bien que Vicente étoit pour beaucoup dans cette effusion de tendresse. Le prélat charmé de voir régner cet accord entre les maîtres et les domestiques, en fit son compliment à Fernand. « Esti-» mez-vous, lui dit-il, le plus heureux » des hommes de n'avoir que des amis » pour serviteurs. — Et moi, dit Inès, » quand je serai à Léon, je me féliciterai » de n'avoir plus de Langarez à voir. — » Oh ! oh ! s'écria le prélat, voilà tout au

» moins de la rancune, et envers des gens
» à qui vous savez bien que je prends in-
» térêt. — Si vous saviez, seigneur, ré-
» pliqua Inès, tout ce qu'ils nous ont fait
» souffrir jusqu'à ce moment..... — Je
» sais tout, répondit l'évêque, et je jaserai
» de cela avec votre père. — Oui, Inès, dit
» Fernand, retirez-vous ; laissez-moi seul
» avec mon ami ; après une si longue ab-
» sence, nous avons bien des choses à nous
» dire. Allez écrire à Caroline, que vous
» êtes sortie du couvent, et que vous par-
» tez après-demain. »

Lorsqu'Inès et les domestiques furent sortis, Fernand dit à l'évêque : « Ne par-
» lons plus de la négociation dont vous avoit
» chargé le duc d'Almeyra. Venons à ce qui
» regarde ma famille. Apprenez-moi
» d'abord pourquoi à votre retour de Rome,
» vous ne vous êtes pas rendu en droiture
» dans votre diocèse. — Ne falloit-il pas
» avant tout que je rendisse compte au
» ministre, de l'affaire dont il m'avoit

» chargé ? Ensuite j'ai appris à Rome tout
» ce qui s'étoit passé ici relativement à votre
» Inès ; car vous savez que j'ai toujours les
» yeux ouverts sur la famille de mon ami
» Fernand, et je voulois voir par moi-même,
» où en étoient les choses. — Eh bien que
» pensez-vous? — Je pense que dès que nous
» aurons fait faire la première communion
» à votre fille, il faut nous hâter de la
» marier. — Sur quoi motivez-vous votre
» opinion ? — Elle est trop belle ; elle
» sera recherchée par une foule innom-
» brable de cavaliers ; cette concurrence
» vous jettera dans des embarras, dans des
» tracasseries, dans des affaires dont vous
» aurez peut-être bien de la peine à vous
» tirer. — Elle est pourtant bien jeune. —
» Cette considération fortifie mon raison-
» nement. Vous voyez que quoique ce ne
» soit encore qu'une enfant, on la recherche
» déjà. Que sera-ce quand elle grandira !
» — Je vous écoute, seigneur, développez-
» moi avec toute la franchise de l'amitié,

» vos véritables sentimens à ce sujet. —
» Raisonnons d'après des faits incontesta-
» bles : si vous eussiez laissé Inès dans sa
» province, sa réputation n'auroit pas passé
» les murs de Léon. Vous auriez trouvé
» tout doucement le gendre qui vous auroit
» convenu. Aujourd'hui ce n'est plus cela.
» Vous avez amené votre fille à Madrid.
» On a sollicité pour elle une place, on l'a
» obtenue, on l'a refusée ; votre beau-frère
» a fait cent étourderies dont on parle dans
» tous les cercles ; on a vu votre Inès à la
» cour, on y a été ravi de sa beauté ; on y
» a vu Isabelle, on y a été charmé de son
» esprit, de sa gaieté, de ses vivacités ; on
» vous y a vu, mon cher Fernand ; on vous
» a trouvé froid, haut, dédaigneux. On
» vous soupçonne des projets d'ambition.
» La manière vraiment héroïque dont votre
» fille s'est comportée pendant la maladie
» de l'Infante Caroline, a causé une admira-
» tion universelle et qui va jusqu'à l'enthou-
» siasme. Caroline a le cœur plein d'Inès ;

» elle en parle, elle en écrit à tout le monde.
» A l'en croire, Inès est digne de s'asseoir
» sur un trône. L'Infant don Pédro, frère
» de Caroline, pense et s'exprime comme
» sa sœur. On regardoit comme des saillies
» d'enfant, les tournures qu'il prenoit pour
» faire connoître le fond de son cœur à
» Inès. Aujourd'hui ce ne sont plus des
» saillies ; c'est une véritable passion. Pen-
» sez-y bien, mon cher Fernand.

» Or, tout cela fait grand bruit; tout
» cela fixe fortement l'attention sur vous,
» sur votre famille ; on donne à votre
» beau-père une fortune gigantesque; on
» a recours pour la grossir et l'expliquer,
» à mille contes populaires. L'un lui donne
» tous les trésors que les rois Maures
» avoient cachés dans les entrailles de la
» terre, l'autre lui attribue la découverte
» de la pierre philosophale. Il suit de ces
» détails que votre Inès, toute jeune
» qu'elle est, n'est plus un personnage in-
» différent, et que si vous ne vous hâtez
» de

» de fixer son sort, vous la verrez recher-
» chée par de tels personnages, qu'il vous
» sera bien difficile, au milieu des diverses
» agitations, de ne suivre que le mouve-
» ment de votre cœur. Je ne saurois trop,
» par exemple, vous conseiller d'ôter tout
» prétexte à la calomnie, en prenant telle
» mesure qui ne permette plus de croire
» que vous osez vous flatter d'une alliance
» avec un Infant. Don Pédro ne veut
» point entrer dans l'état ecclésiastique;
» on s'occupe pour lui d'un puissant ma-
» riage, et vous vous feriez de puissans en-
» nemis si vous laissiez penser que vous avez
» des vues contraires à celles des maîtres.
» — Eh bien! mon cher prélat, dit Fer-
» nand, nous délibérerons sur cette grande
» affaire quand nous serons à Léon. Nous
» chercherons à Inès un mari qui soit
» selon son cœur et selon celui de sa
» mère. Sans doute j'aimerois mieux
» l'obscurité dont nous sommes sortis, je
» ne sais comment, que tout ce bruit

» qui se fait de nous. Mais je ne saurois
» que faire à tout ce que l'on pense, et
» tout ce que l'on dit de moi et de mon
» beau-père. Tout ce que je puis, c'est
» de désapprouver la conduite que tien-
» nent à mon égard les deux Langarez
» vos protégés. Je ne saurois également
» être satisfait des procédés du duc d'Al-
» meyra. Tant qu'il se tiendra renfermé
» dans ses fonctions ministérielles, je me
» tairai; mais quand il en sortira, je ne
» verrai plus en lui que l'égal de tout
» hidalgo, et je ne permettrai point qu'il
» se mêle d'affaires qui lui sont absolu-
» ment étrangères.

» — Le duc, dit l'évêque, et les Langa-
» rez sont mus par des considérations que
» la politique ne désavoue peut-être pas;
» ils sont sans doute allés trop loin, mais
» il faut de l'indulgence sur-tout pour les
» gens qui sont emportés par un violent
» désir, et je dois la justice à Isidro qu'il
» est convenu avec moi franchement de

» ses torts. Vous voyez que je n'ai eu nulle
» peine à obtenir qu'Inès vous fût rendue,
» et retournât à Léon, même avant d'avoir
» fait sa première communion. Ainsi,
» mon cher Fernand, point de rancune.
» — Pourvu, répondit Fernand, que je
» n'aie rien à démêler avec ces Langarez,
» je consens à les oublier. J'ai fort à me
» plaindre de l'aîné : c'est un intrigant ; ses
» billets à Inès, ses menées pour la jeter
» dans un couvent où elle auroit été en
» son pouvoir, sont des actions que je ne
» puis pardonner. Il n'est pas seulement
» intrigant, il est faux ; sous les dehors
» d'une politesse excessive, il cache une
» âme perfide, et je lui crois de fort
» mauvaises mœurs. Quant au cadet,
» vous conviendrez que c'est un vaurien.
» — L'aîné, dit l'évêque, a de bonnes
» qualités ; il a de l'esprit, de l'ordre,
» un grand amour pour le travail, et il
» ne tiendroit qu'à vous d'éprouver com-
» bien il est obligeant. Il faut bien, après

» tout, lui pardonner de chercher à se
» faire un état brillant dans la société. —
» Je ne contribuerai jamais à le lui faire.
» Il est digne de vous, mon cher pasteur,
» de parler pour le pécheur; mais enfin,
» en plaidant ainsi pour lui, quel est votre
» but? Est-ce que vous approuveriez ces
» sortes de fiançailles? — A Dieu ne
» plaise! dans une union qui doit durer
» autant que la vie, il est absolument né-
» cessaire de consulter le goût de ceux qui
» la contractent, et quand on vous par-
» loit de fiançailles, la raison d'Inès n'é-
» toit pas assez mûrie pour que vous eus-
» siez pu vous en rapporter à ce qu'elle
» auroit appelé un goût. Son jugement
» est maintenant assez formé pour qu'elle
» puisse choisir. Qu'elle choisisse donc
» parmi ceux qui la rechercheront. Elle
» doit jouir de cette liberté sans préjudice
» du devoir qui vous est imposé de diri-
» ger ce choix. D'ailleurs, les fiançailles
» ne sont plus de saison pour Inès; c'est

» à la marier qu'il vous faut songer. Quant
» à Alfonse Langarez, l'opinion que vous
» énoncez sur son compte est peut-être un
» peu sévère. Ce jeune homme étoit né
» pauvre ; il paroît assez naturel qu'il ait
» cherché à sortir de la détresse, et qu'il
» ait voulu arriver à la fortune. Il s'est
» trompé sur le chemin qu'il a pris, et
» c'est tout. — Je vous abandonne Al-
» fonse. Qu'il soit ou ne soit pas un mau-
» vais sujet, peu m'importe. Celui-là, du
» moins, ne se mettra pas sur les rangs,
» puisqu'il est marié. — Il ne l'est plus :
» sa jeune femme est morte trois jours
» après lui avoir donné un fils qui vit. Ç'a
» été une cruelle destinée que celle de
» cette infortunée. Elle est morte à la
» fleur de l'âge, loin de sa patrie, de ses
» parens, et privée de toutes les sortes de
» consolations, même de celles du prêtre
» qui est venu la voir dans ses derniers
» momens. Elle les a constamment re-
» poussées. Alfonse s'est fort bien conduit

» dans cette triste circonstance. Il n'a
» épargné ni prières, ni larmes, ni remon-
» trances pour ramener sa malheureuse
» femme à de meilleurs sentimens. Il a
» ordonné des prières, il a distribué d'a-
» bondantes aumônes ; tout a été inutile.
» La malade, entêtée de je ne sais quelle
» doctrine qu'elle appeloit de la philoso-
» phie, n'a rien voulu entendre, et a
» constamment témoigné de l'aversion
» pour son mari. Enfin, à la suite d'un
» long évanouissement qui lui a ôté l'usage
» de la parole, et qui ne lui a plus laissé
» que quelques instans de vie, on lui a
» demandé si elle pardonnoit à son mari,
» et si elle mouroit dans le sein de notre
» religion ; elle a baissé la tête et a expi-
» ré. On a regardé ce mouvement comme
» une réponse affirmative qu'on a crue
» suffisante pour être autorisé à prendre
» toutes les précautions qui pouvoient
» laisser ignorer au public le scandale
» d'une mort aussi déplorable.

» Voilà, mon cher Fernand, une fin » bien triste, et comme il faut tout rap- » porter à ses amis, elle sera pour vous » et pour moi une leçon qui nous fera » redoubler nos soins et notre vigilance » pour que les passions, les liaisons et » les livres n'entraînent pas votre enfant » unique dans un tel abyme. »

Inès s'étant présentée à la suite de cette conversation, on lui apprit la mort de la senora Langarez. Elle déplora le sort de cette infortunée, et dit au prélat qu'elle avoit été pour elle une véritable Cassandre jusqu'au dernier moment de sa vie, car il n'y avoit pas encore deux jours qu'elle en avoit reçu un billet, qu'elle lut et qui portoit ce qui suit :

« Ma belle enfant, je sens que je n'ai » pas long-temps à vivre, et peu m'im- » porte : j'ai été si malheureuse sur cette » terre, que je vois arriver la mort avec » assez d'indifférence, et je bénis presque » le hasard qui, après m'avoir jetée dans

» ce monde, m'en retire. Mais je veux,
» avant de mourir, vous avertir encore
» une fois que des hommes bien méchans,
» bien adroits, machinent plus que ja-
» mais contre votre honneur et votre fé-
» licité. Vous allez être retirée du cou-
» vent, parce qu'on n'a rien pu refuser
» à votre évêque; mais, soit au couvent,
» soit à Madrid, soit à Léon, tenez-
» vous en garde contre tout ce qui vous
» viendra des Langarez. Si on vouloit vous
» marier à Isidro, refusez avec courage;
» désobéissez ouvertement à votre père,
» à votre mère; poignardez-vous plutôt
» que d'y consentir. Il y a des malheurs
» qui sont mille fois pires que la mort....
» Je sens la mienne qui s'approche.....
» Les forces m'abandonnent.... Je ne puis
» continuer... Adieu, Inès, pour.... »

« Elle en est restée là, dit Inès; elle n'a
» pas même pu ajouter le mot toujours.
» Il est pourtant bien étrange que cette
» malheureuse femme soit venue de Tou-

» louse à Madrid pour me tourmenter
» par ces sinistres prédictions. Et s'il est
» vrai que les seigneurs Langarez com-
» plotent contre moi, cela est-il juste ?
» que leur ai-je fait ?

» — Vous êtes un enfant, dit l'Evêque
» à Inès; brûlez tous ces billets, oubliez
» cette femme; ne vous affectez point de
» ces sottises; il ne faut point à votre âge
» laisser reposer votre imagination sur des
» objets lugubres; il vous en viendroit
» une habitude de mélancolie qui nuiroit
» à votre bonheur, et détérioreroit votre
» caractère. Quel fonds pouvez-vous rai-
» sonnablement faire sur les prophéties
» d'une infortunée, dont le cœur étoit
» aigri par le malheur, et l'esprit gâté par
» de faux principes ? Quand on n'a d'au-
» tre Dieu que le hasard, on ne sauroit
» avoir ni une bonne tête ni une belle
» âme. Ne vous laissez point aller non
» plus à ces odieuses impressions qu'on
» a voulu vous donner contre les Langarez.

» Soyez bonne, douce, indulgente, et
» ne haïssez personne. Vous n'aurez ja-
» mais de grands malheurs à craindre, si
» vous vous tenez constamment sous la
» protection du ciel, de vos parens et de
» vos amis. »

Inès suivit l'avis de l'évêque; elle brûla tous les billets qu'elle avoit reçus de la femme d'Alfonse, chercha à oublier cette infortunée, et ne s'occupa plus que des préparatifs de son départ. Elle ne regrettoit, en quittant Madrid, que ses amies du couvent, et sur-tout sa chère Caroline. Elle en reçut, quelques heures avant de monter en voiture, une lettre ainsi conçue:

« Eprouves-tu comme moi, ma très-
» chère et très-bonne Inès, combien il est
» terrible de se séparer, après avoir si
» long-temps vécu ensemble? Je ne vais
» pas te voir, parce qu'il m'en coûteroit
» trop pour te faire mes adieux et recevoir
» les tiens. Ensuite nous jaserions, nous
» ne pourrions pas nous quitter, et tes

» paquets ne se feroient pas. Il vaut donc
» mieux que je te souhaite d'ici un bon
» voyage. Je t'écrirai souvent, et je suis
» sûre, sachant combien tu m'aimes, que
» tu seras exacte à me répondre. Voilà
» ma consolation en te voyant partir. En-
» suite ta ville de Léon n'est pas au bout
» du monde. Je trouverai bien dans ma
» tête quelque prétexte pour t'aller voir,
» et, s'il plaît à Dieu, nous rirons encore
» de bon cœur. Mon aimable Inès, je
» n'aime personne au monde plus que
» toi. Si tu venois à cesser de m'aimer, tu
» me ferois mourir de chagrin, comme
» cette pauvre senora Langarez, qui est
» morte parce que personne ne l'aimoit.
» On dit qu'en mourant elle a témoigné
» qu'elle étoit repentante de ses égaremens.
» Dieu aura eu pitié d'elle, et l'aura reçue
» dans son sein.... Mais que je suis sotte
» de t'aller entretenir de choses aussi tris-
» tes au moment où tu parts! Pardonne-
» moi, Inès; reprends toute ta gaieté. Tu

» vas voir ta maman, ton oncle, toute ta
» famille, tes amis; tu es la plus heureuse
» créature du monde; tu mérites de l'être.
» On dit ici que quand tu seras à
» Léon, on ne tardera pas à te marier.
» J'exige que quand tu rencontreras un
» cavalier pour lequel ton cœur te parlera,
» tu me l'écrives.
» Voilà mon frère don Pédro qui est à
» côté de moi, qui lit ce que je t'écris,
» qui pleure comme un enfant, et qui dit
» qu'il est bien malheureux d'être né
» prince, parce que s'il étoit né dans une
» autre condition, il auroit la liberté de
» t'écrire, de t'aller voir, et même de t'é-
» pouser. Est-ce assez de folies? Mais il
» ne sera pas toujours fou. Il devient tous
» les jours meilleur; il lit, il étudie, il
» écoute, il donne en mille occasions des
» preuves d'un excellent cœur. Ne vou-
» loit-il pas que je lui permisse d'ajouter
» quelques mots à la lettre que je t'écris?
» J'ai beaucoup ri de sa demande; en-

» suite je lui ai représenté que cela te fâ-
» cheroit. Oh ! alors il n'a plus insisté.
» Voilà un chevalier bien soumis. Je te
» souhaite un mari qui le soit autant.

» Pour moi, très-chère Inès, on parle
» toujours de me marier, mais on ne dit
» pas avec qui. C'est là un de ces secrets
» sur lequel on ne permet, ni à moi ni à
» personne, de faire la moindre question.
» Je vois seulement à merveille que le duc
» d'Almeyra a une forte envie que je me
» laisse aller à ce mariage. Il devient tous
» les jours plus empressé ; il a pour moi
» toute la considération, toutes les pré-
» venances qu'un courtisan a pour son sou-
» verain ; et tu sens bien que le seigneur
» Isidro suit l'exemple de son patron. Je
» ne m'enorgueillis pas, Inès. Ta Caroline
» sait qu'elle n'est qu'un enfant, qu'elle
» n'est pas trop jolie, et qu'elle ne doit la
» considération qu'on lui accorde qu'au
» rang où elle est née et qu'elle ne s'est pas
» donné.

» Il faut pourtant finir cette longue let-
» tre. Je t'envoie mon portrait, ma chère
» Inès, et ne te prie pas de m'envoyer le
» tien. Il faut me priver de cette conso-
» lation tant que je serai avec mon frère
» don Pédro; il me désoleroit, s'il savoit
» que j'ai l'image de la belle Inès.

» Adieu, aimable et tendre amie; parle
» quelquefois de moi à ta chère maman;
» dis-lui que j'ai pour elle tous les senti-
» mens que tu lui portes, et qu'ainsi je la
» supplie de me regarder toujours comme
» la sœur de son Inès. »

L'évêque lut cette lettre, et dit à Inès qu'il y voyoit avec plaisir que tout ce qu'on lui avoit rapporté de l'attachement que Caroline avoit pour elle, se trouvoit véritable; qu'elle devoit se tenir infiniment honorée d'une telle liaison, parce que l'Infante étoit une jeune personne qui se faisoit estimer de toute la cour par sa modestie, son savoir, sa compassion pour les malheureux, et la solidité de son jugement.

« Ainsi, continua le prélat, quand même » cette princesse ne seroit qu'une personne » privée, je vous féliciterois encore d'être » son amie. Cependant je vous conseille » de ne pas tirer trop de vanité de cette » liaison, parce qu'il arrive quelquefois » que ces sortes d'amitiés sont plus à charge » qu'elles ne sont utiles. Si Caroline se » portoit jamais à quelque démarche qui » déplût à ses augustes parens, ils croi- » roient que ce sont vos conseils qui la » conduisent mal. Je vous recommande » sur-tout d'user de toute vôtre sagesse » dans tout ce qui sera relatif à don Pédro. » Tenez-le constamment à la distance où » il doit être de la famille de Fernand. Il » faut obéir aveuglément aux conventions » qui règlent les rangs de la société. Si » vous les violiez à l'égard du frère de » Caroline, vous seriez infiniment mal- » heureuse. »

Inès écouta avec docilité les avis du prélat; mais elle trouva que toute cette mo-

rale, quand il s'agissoit d'une véritable amitié, étoit un peu froide; elle se dit à elle-même que si elle la suivoit à la rigueur, elle en viendroit à substituer le respect à la familiarité, et qu'alors elle blesseroit son amie, qu'elle ne devoit pourtant pas punir d'être née Infante, puisqu'il n'avoit pas dépendu de Caroline de naître dans une autre condition, et que d'ailleurs naître princesse, bien loin d'être un crime, étoit un avantage réel.

Inès étoit d'autant plus contente de ce raisonnement, que, dans cette occasion, son esprit se trouvoit d'accord avec son cœur. Elle n'eut donc garde, dans la réponse qu'elle fit à Caroline, de rien changer au ton familier qui avoit toujours régné entr'elles. Elle ne craignit même pas de lui parler de don Pédro avec l'intérêt et même l'affection qu'elle avoit pour tout ce qui étoit cher à son amie.

Sa réponse écrite, Inès monta en voiture. Elle étoit dans le même carrosse avec

son père, l'évêque et Blanca. Deux autres carrosses suivoient. Huit des personnes qui composoient la suite du prélat, y avoient pris place. Deux valets à cheval couroient en avant, et deux autres venoient derrière les voitures; tout cela avoit un air de magnificence qui attiroit beaucoup de considération aux voyageurs, et ne déplaisoit pas trop à Inès, que le luxe de Madrid et le faste de la cour avoient accoutumée à moins goûter la simplicité.

On fit la plus grande diligence parce que l'évêque étoit impatient de revoir son diocèse. A mesure qu'on avançoit, Inès cherchoit à reconnoître les lieux par où elle avoit passé en venant à Madrid, et cette reconnoissance lui procuroit une satisfaction dont elle ne pouvoit se rendre compte. Quand on fut à la dernière journée, quand elle entendit dire qu'on n'étoit plus qu'à cinq lieues de Léon, elle éprouva une vive émotion; elle sentit son cœur palpiter avec force. Elle ouvroit cependant ses

yeux de toute leur grandeur, et les tenoit constamment fixés devant elle. Tout-à-coup un des cavaliers qui étoient en avant, cria *voilà Léon*. Ce cri fit sur Inès le même effet que produit sur des marins long-temps fatigués de la tempête, le cri *terre*. Cette sensation voluptueuse qui nous jette dans une si douce rêverie, lorsqu'après une longue absence nous revoyons notre pays natal, remplit l'âme d'Inès. Elle reconnut les environs, les murs, les clochers de Léon. Elle tressaillit, elle pâlit; les palpitations de son cœur redoublèrent, ses yeux se mouillèrent de pleurs; après quelques instans de silence, elle embrassa son père, ensuite Blanca, et s'écria : « La » voilà donc cette bienheureuse ville où » je suis née! je vais revoir maman, mon » oncle, mon grand-père, mes anciennes » amies. Ah! ma bonne Caroline, pour- » quoi es-tu Infante? pourquoi n'est-tu pas » là? j'y trouverois tout ce que j'aime. »

Lorsqu'on eut passé la porte de la ville

Inès pria l'évêque de permettre qu'on allât au pas; il y consentit volontiers; elle promena alors avidement les yeux sur tous les visages qui se présentoient à elle. Quand elle croyoit reconnoître une des filles avec lesquelles elle avoit joué dans son enfance, elle la saluoit des mains, de la tête, elle se précipitoit presque hors de la portière; elle l'appeloit par son nom de baptême, par son nom de famille, mais on ne lui répondoit que par une révérence bien respectueuse. Elle avoit beau crier : « Vous » êtes folle, c'est moi, c'est Inès, je suis » Inès; » on faisoit une seconde révérence, et c'étoit toute la réponse qu'elle recevoit. « Mon Dieu, s'écria-t-elle, que je suis mal- » heureuse ! que ces petites filles m'impa- » tientent ! elles ne me reconnoissent plus. » Me voilà étrangère à Léon. — Ecoute, » Inès, lui dit son père; ces petites filles » n'ont pas tort. Si elles te voyoient mon- » tée sur l'âne qui te promenoit de côté et » d'autre, elles te reconnoîtroient. Elles

» te voient dans un beau carrosse, avec
» une suite de princesse; elles te prennent
» pour une princesse, elles ne te recon-
» noissent plus. On ne peut pas dans ce
» monde avoir toutes les satisfactions; on
» ne peut pas jouir à la fois des avantages de
» l'opulence et des douceurs de la vie obs-
» cure. Ainsi choisis entre l'âne et le car-
» rosse.—Eh bien, mon papa, dès demain,
» si vous voulez le permettre, j'irai sur
» mon âne; il faudra bien qu'elles me re-
» connoissent. Oh! que de plaisirs! comme
» je m'amuserois si j'avois avec moi Caro-
» line! mais, comme vous dites, mon
» papa, on ne peut pas tout avoir. Cette
» privation n'en est pas moins pénible. »

Enfin, comme l'évêque ne vouloit point descendre à son palais avant d'avoir salué Isabelle, on arriva chez Fernand où rien n'étoit préparé pour le recevoir parce qu'on ne l'attendoit point. Tous les domestiques qui composoient sa maison étoient en dehors, assis sur des bancs, dé-

sœuvrés, examinant les passans, et s'amusant des moindres bagatelles. Le bruit des voitures, des chevaux, du fouet des postillons, attira leur attention. Vicente fut le premier qui reconnut Andrès faisant aller son cheval au grand galop, et qui dès qu'il put se faire entendre, cria que don Fernand arrivoit avec sa fille. Aussitôt tous ces gens-là se levèrent, se livrèrent à la joie, et environnèrent les voyageurs lorsqu'ils furent descendus de leurs voitures. Les yeux se fixoient principalement sur Inès qu'on trouvoit encore plus belle que ne l'avoit publié la renommée. Inès avoit bien à faire de répondre à tout le monde. Elle embrassoit tous ceux qui se présentoient; hommes, femmes, enfans, et demandoit sans cesse où étoit sa mère.

Le mouvement, le désordre étoient si grands qu'on n'entendoit ni les demandes ni les réponses. Inès n'en crioit pas moins à s'égosiller, maman, maman. Fernand

enfin impatienté de ce vacarme, prit un air sévère, frappa du pied, ordonna le silence, et demanda à son tour pourquoi Isabelle ne paroissoit point. On lui répondit que la senora son épouse étoit à Duenas où elle avoit mis tous les travaux dans la plus grande activité. « Et mon oncle » Lorenzo ? demanda Inès. » On lui répondit que son oncle avoit accompagné la senora de Léon à Duenas. Inès s'affligea de ce contre-temps; elle se désoloit, lorsque son grand père Gabriel parut. Il venoit pour s'assurer si le bruit semé dans la ville, que son gendre étoit arrivé, se trouvoit vrai. Inès fut à lui, et sans lui donner le temps ni de l'embrasser, ni de parler à Fernand, elle le prit par la main, le tira à l'écart, et le supplia de la conduire sur-le-champ à Duenas pour voir sa mère et son oncle. « Nous enverrons un » exprès, mon enfant, lui dit Gabriel; tu » es trop fatiguée. — Je ne suis point fati-

» guée, répondit Inès, et je me fatiguerai » bien plus ici en me morfondant à les » attendre. »

Gabriel céda aux instances de sa petite-fille; il l'emmena chez lui, fit atteler un cheval à un cabriolet, et partit avec elle pour Duenas. Ils n'allèrent pas bien loin; à un quart de lieue au-delà de Léon, ils virent sur le chemin devant une méchante auberge, un cabriolet brisé que Gabriel reconnut être celui d'Isabelle. Il n'eut garde d'en faire l'observation à Inès, mais il craignit un malheur; son sang se glaça dans ses veines; il arrêta son cheval, et n'osoit avancer. Tout-à-coup Inès cria : « J'entends la voix de mon oncle; ils sont » là. » Et en disant cela elle vouloit s'élancer hors du cabriolet. Gabriel l'arrêta, prêta l'oreille, et s'assura que la voix de Lorenzo partoit en effet de l'auberge devant laquelle on étoit arrêté. Il descendit de cabriolet, prit Inès dans ses bras, et le premier spectacle qui frappa leurs yeux fut

Isabelle étendue dans un fauteuil, pâle, la tête penchée sur la poitrine de l'hôtesse qui lui faisoit respirer des sels. Lorenzo alloit et venoit, juroit, tempêtoit, crioit qu'il écriroit au duc d'Almeyra de faire pendre tous les charretiers de Léon.

Gabriel prit doucement la main d'Isabelle, mais Inès plus prompte que l'éclair, sauta sur les genoux de sa mère, passa ses bras autour de son cou, et la couvrit de baisers. Les joues d'Isabelle se colorèrent, ses yeux s'ouvrirent; elle les fixa délicieusement sur sa fille et sur son père, et avec un accent qui exprimoit tout ce qui se passoit dans son cœur, elle dit : « Oh ! » que je suis heureuse ! que de bonheur » à la fois !.... Et Fernand, ajouta-t-elle, » où est-il ? — Il vous attend, répondit » Inès ; il est à Léon..... — Il m'attend ! » s'écria Isabelle en repoussant Inès et » quittant son fauteuil. Ah ! partons tout » de suite; je me sens bien, parfaitement » bien, » On l'invita en vain à prendre

» encore

» encore un peu de repos. « Ne me con-
» trariez pas, dit-elle; laissez-moi partir;
» vous me rendriez véritablement ma-
» lade; je veux voir Fernand, et le voir
» tout de suite. Je n'ai eu qu'un peu de
» frayeur. Ah! mon Inés, ajouta-t-elle en
» embrassant sa fille, il ne faut pas ajou-
» ter foi aux pressentimens. Au moment
» où je me suis évanouie, je croyois que
» je ne te verrois plus. Tu ne peux pas
» comprendre tout le mal que me faisoit
» cette idée. »

Gabriel voyant que sa fille paroissoit remise, voulut savoir comment cet accident étoit arrivé, et dit qu'il parieroit qu'il ne falloit s'en prendre qu'à l'étourderie de Lorenzo. « Point du tout,
» mon père, répondit celui-ci, et il est
» sûr que vous ne vous en seriez pas tiré
» aussi adroitement que moi. En descen-
» dant la montagne, j'ai voulu dépasser
» un charretier; le scélérat a donné un
» violent coup de fouet à mon cheval qui

» s'est cabré, s'est emporté ; les cris de ma
» sœur ont achevé de l'effaroucher ; il m'a
» été impossible de le contenir ; peu s'en
» est fallu qu'il ne nous ait jetés dans le
» précipice. Il nous a traînés jusques
» devant cette auberge où le cabriolet
» s'est cassé. Tout autre à ma place eût
» perdu la tête. — Tu contes cela à ta
» manière, Lorenzo ; mais écoute bien
» ceci : après ma mort, tu feras comme
» tu l'entendras ; mais que de mon vivant,
» il ne t'arrive jamais de conduire en ca-
» briolet ni ta sœur ni ta nièce ; je te le
» défends absolument. — Il a plus souf-
» fert que moi, dit Isabelle ; si vous eus-
» siez été témoin de sa désolation, de son
» désespoir, vous seriez plus porté à en
» avoir pitié qu'à le gronder. — Je ne le
» gronde pas, répondit Gabriel ; c'est un
» bon enfant ; mais qu'il ne lui arrive pas
» de me désobéir. »

En disant cela Gabriel s'approcha de son cabriolet qui ne pouvoit contenir que

deux personnes ; il y plaça Isabelle et la pria de prendre Inès sur ses genoux. « Elle » ne sera pas trop mal là, dit-il ; je ne » peux pas la prendre sur les miens ; il » faut que je mène, et quand je mène des » personnes qui me sont chères, j'y re- » garde de plus près que Lorenzo. Allons, » seigneur étourdi, continua-t-il en s'a- » dressant à celui-ci, prenez le cheval de » votre cabriolet ; si vous avez une selle, » montez dessus, sinon à poil, et que je » vous voie toujours devant moi. Ne vous » écartez pas de la tête de mon cheval à » plus d'une toise de distance. Tu vois, » ma chère Inès, dit encore Gabriel, que » ton oncle est toujours le même ; si je ne » le tenois pas ainsi à la lisière, il nous fe- » roit sottises sur sottises. Conseille-lui de » se marier ; il ne sera sage que quand il » aura une femme. »

Lorenzo ne répondoit rien ; l'hôte lui avoit prêté une selle ; il arrangea son cheval, monta dessus, et se tint docilement à

la distance qui lui avoit été prescrite par son père. Celui-ci alloit recommencer à gronder, mais Inès qui s'avoit que ses mercuriales étoient de longue durée, et qui souffroit quand on grondoit son oncle, détourna la conversation, et apprit à Isabelle qu'elle étoit arrivée à Léon avec l'évêque. « Je sais cela, répondit Isabelle. Depuis que » je t'ai quittée, ta cousine dona Maria m'a » informée soigneusement de tout ce qui » te regardoit, toi, ton père, ton amie Ca- » roline, l'Infant, le duc d'Almeyra, les » seigneurs Langarez et cette pauvre Fran- » çaise morte si jeune et d'une manière si » affreuse. J'en ai bien pleuré, je t'assure, » Inès; je me suis souvent reproché de » n'avoir pas plus insisté pour lui être de » quelqu'utilité; mais tu sais que j'avois » tant d'affaires et ici et à Duenas. C'est une » excellente amie que dona Maria. Je suis » avec elle en correspondance suivie. Elle » savoit mieux tout ce qui vous concernoit » que vous-mêmes. Je vous attendois ou

» aujourd'hui ou demain. C'est pour cela » que j'étois partie ce matin de Duenas où » j'ai un régiment d'ouvriers qui ont bien » besoin de ma présence. Je serois arrivée » avant vous à Léon sans l'accident qui » nous a retardés. »

Quelque plaisir qu'Isabelle ressentît de se retrouver avec sa fille, elle avoit une telle impatience de voir son mari, qu'elle interrompoit à tout instant la conversation pour prier son père d'avancer un peu vîte. Enfin on entra dans Léon. « Nous voilà » donc chez nous, s'écria Isabelle! Ah! » ma chère Inès, ajouta-t-elle en embras- » sant sa fille, que j'ai souffert d'être sé- » parée de toi! Quel supplice! Je te pro- » mets qu'il ne m'arrivera plus de l'en- » durer. »

Comme on passa ensuite devant une église dont la porte étoit ouverte, Isabelle demanda à son père d'arrêter, disant qu'elle vouloit faire une courte prière. « Tu te » moques, cria Lorenzo; il se fait tard;

» arrivons. Tu prieras demain. — Vous » êtes un sot, dit Gabriel à Lorenzo ; dites-» moi, seigneur docteur, quel mal peut » faire une prière? vous me ferez plaisir » de me l'apprendre. »

En disant cela, Gabriel arrêta; Isabelle descendit, prit la main d'Inès, exigea que son père et son frère la suivissent, disant qu'une prière en famille étoit toujours meilleure. On donna les chevaux à garder à un voisin, et on entra dans l'église qui, le jour ayant baissé, n'étoit éclairée que par la lampe suspendue à la voûte. Le silence et l'obscurité inspiroient un effroi religieux. Inès, la première, prit de l'eau bénite et en présenta ensuite à chacun de ses parens. Son recueillement, sa jeunesse, son innocence, imprimèrent à son action quelque chose de touchant et d'auguste qui frappa vivement. Lorenzo lui-même ; il devint sombre et rêveur; Isabelle étoit prête à pleurer. Gabriel promenoit au tour de lui des yeux distraits. Tout-à-coup il

saisit la main d'Isabelle, et s'écria : « Eh ! » mon Dieu, ma fille, où me conduis-tu ? » C'est ici, dans cette chapelle, là à droite, » que sont enterrés ta mère et mon père. » Isabelle resta immobile, elle ne savoit plus si elle devoit avancer ou se retirer. Gabriel l'entraînant, lui dit : « N'importe, du cou- » rage ; c'est le ciel qui t'a conduite ici ; » viens, viens ; tu feras ta prière sur leur » tombeau ; ils y descendront invisible- » ment pour la recueillir, et nous bénir » tous. »

Isabelle se laissa conduire, et se mit à genoux sur la pierre froide qui couvroit les restes de sa mère et de son aïeul. Inès, Gabriel et Lorenzo, dans la même attitude, les mains jointes, la tête courbée, gardoient le plus profond silence. La prière d'Isabelle ne fut pas longue ; elle demanda au ciel de lui conserver Inès. Elle ajouta « O mon Dieu, je vous prie pour Fernand » comme pour moi ; détournez de dessus » notre enfant unique les malheurs que je

» ne puis m'empêcher de craindre pour » elle. Si l'une de nous deux doit souffrir, » que ce soit moi. Ne frappez que moi ; je » ne murmurerai point, mais exemptez » ma fille de toute affliction. » A cette courte prière, Isabelle ajouta le vœu de ne plus se séparer de sa fille pour quelque considération que ce fût.

Inès n'avoit jamais douté de la tendresse de sa mère ; mais les témoignages qu'elle en reçut dans cette circonstance, sur ce tombeau, au pied des autels, l'affectèrent plus que tout ce que cette bonne mère auroit pu faire pour elle. Son cœur se brisa, ses larmes arrosèrent le pavé, elle fit les efforts les plus pénibles pour prononcer aussi une prière en faveur de sa mère ; elle ne put jamais articuler un seul mot ; les sanglots étouffoient sa voix. Gabriel s'alarma de la situation violente où il voyoit Inès ; il fit signe à Lorenzo qui prit brusquement sa nièce dans ses bras, et l'emmena hors de l'église. Gabriel de

son côté entraîna sa fille. Quand Isabelle, sa fille et son père furent dans le cabriolet, et que Lorenzo fut à cheval, celui-ci cria à sa sœur: « Quand tu voudras » aller à l'église, tu iras sans moi; tu as » fait ton vœu, moi je fais celui de n'aller » dans aucune église avec toi. — Et pour- » quoi? demanda Gabriel. Encore quel- » que sottise. — Elle me rendroit dévot, » répondit Lorenzo; je finirois par me » faire hiéronymite. Comment iroit alors » votre manufacture? — Il vaudroit en- » core mieux, dit Gabriel, être hiérony- » mite, que célibataire dans le monde. »

Isabelle et Inès n'entendoient rien de cette conversation. Celle-ci ne trouvant que ses caresses pour prouver sa reconnoissance à sa mère, ne les épargnoit pas. « Tu es » encore un peu enfant, lui dit à la fin » Isabelle; mais un jour tu seras mère, » et alors tu verras qu'il n'y a rien de plus » naturel que mon amitié pour toi. Il est » aussi impossible à une mère de ne pas

» aimer son enfant, qu'à Dieu de ne pas
» être bon. Comment veux-tu que cela
» soit autrement ? »

Gabriel alloit au plus petit pas pour donner à Isabelle et à Inès le temps de se remettre. Comme on alloit entrer dans la rue où demeuroit Fernand, il leur dit : « En voilà assez ; finissez-moi ces pleurs » et ces caresses ; je ne veux pas que vous » paroissiez devant Fernand comme deux » Madeleines. Au surplus, Isabelle, con- » tinua-t-il en s'adressant à sa fille, tu as » fait là un drôle de vœu. En promettant » de ne plus te séparer de ta fille, tu as » promis de vous arranger l'une et l'au- » tre, de manière à être parfaitement heu- » reuses. Dieu te saura grand gré de cette » preuve de désintéressement. Mais au » fond, je suis très-aise que tu te sois en- » gagée à ne plus quitter ta fille. D'abord, » la crainte de la fatiguer et de lui faire » perdre son temps, te retiendra plus » long-temps à la maison, et on ne te

» rencontrera pas si souvent comme une
» évaporée sur toutes les grandes routes,
» dans toutes les auberges. Si je te parle
» ainsi devant ta fille, ce n'est pas pour
» t'humilier, c'est pour qu'elle comprenne
» bien que les deux vertus qu'on chérit
» le plus dans une femme, sont la mo-
» destie et l'amour de la vie sédentaire.
» Ensuite tu vois bien, et c'est un peu
» tard que tu l'as compris, qu'à l'âge où
» est Inès, elle ne doit pas te quitter un
» seul instant. Ce n'est pas que je craigne
» que, comme son oncle, elle fasse des
» étourderies; mais son honneur et sa ré-
» putation le veulent ainsi. Montre-moi
» une petite fille bien née qui ne soit pas
» sans cesse avec sa mère. Tu ne dois pas
» confier la tienne même à une bonne;
» elle doit être avec toi en voyage comme
» à la maison, la nuit comme le jour.
» Un cavalier un peu délicat ne se sou-
» cie point d'épouser une demoiselle qu'il
» a rencontrée dans un cercle, et même

» à l'église sans sa mère. Quand Inès
» sera mariée, elle fera comme l'enten-
» dra son mari ; tu n'en seras pas respon-
» sable. »

Isabelle alloit répondre quand on arriva à l'hôtel de Fernand. Tout y étoit dans la plus grande confusion ; on y avoit été surpris de voir disparoître Gabriel, Lorenzo et Inès ; on les avoit long-temps cherchés dans tous les coins et recoins de la maison. Ce ne fut que fort tard qu'on avoit su qu'ils avoient pris le chemin de Duenas. Fernand ne comprenoit pas pourquoi on lui avoit fait mystère de ce voyage. Il faisoit chercher de tout côté un cheval pour courir aussi à Duenas. L'évêque, las d'attendre, s'étoit retiré dans son palais.

Fernand se promenoit à grands pas dans son salon, attendant le cheval qu'il avoit demandé. Tout-à-coup il entendit un grand bruit dans la maison, la porte du salon s'ouvrit, et la première personne qui s'offrit à lui, ce fut son Isabelle. Sa

joie alors fut extrême, et d'autant plus grande qu'il ne s'attendoit pas à jouir sitôt de ce bonheur. Il se vit environné, saisi par les personnes qu'il chérissoit le plus. Il alloit de l'une à l'autre, et revenoit toujours à son Isabelle à qui il trouva un peu de tristesse. Il lui en demanda la raison; elle lui répondit qu'elle avoit éprouvé coup sur coup diverses sensations si différentes qu'elle en étoit un peu fatiguée; que d'abord elle avoit versé en route par la faute d'un malheureux charretier; qu'ensuite Inès lui avoit apparu précisément quelques instans après cet accident qui lui avoit fait craindre de ne la revoir jamais; que de plus elle devoit dire que son père l'avoit traitée avec peu d'indulgence, car elle en avoit été fort grondée. « Enfin, ajouta-t-» elle, l'impatience de vous revoir, d'em-» brasser le père de mon Inès, celui dont » la seule présence m'enivre de bonheur, » avoit allumé tout mon sang. Je vous

» vois ; toutes mes inquiétudes cessent ; je
» suis la plus heureuse des épouses. »

Elle prononça ces derniers mots avec une telle sensibilité que son père lui dit qu'il lui savoit un gré infini de s'exprimer ainsi. « Et pour te dire la vérité toute
» entière, ajouta-t-il, tu n'es parfaitement
» aimable, ma fille, tu n'as toutes tes
» perfections que quand tu es avec ton
» mari et ton Inès. Tu t'es au reste, con-
» tinua-t-il, servie d'un mot impropre en
» disant que je t'avois grondée, et fort
» grondée. D'abord mon âge et mon auto-
» rité me donnent le droit de te gronder,
» et toi tu n'as pas celui de te plaindre.
» Ensuite donner à ses enfans, des avis,
» des leçons, ce n'est pas les gronder,
» c'est les aimer. »

Isabelle versa quelques larmes, embrassa son père, et lui dit qu'elle avoit un si grand besoin d'être aimée de lui, qu'il ne devoit pas s'étonner qu'elle fût aussi

sensible à ses reproches. Se jetant ensuite aux genoux de son père, elle lui prit les mains, et lui dit affectueusement : « Mon » père, je ne mérite peut-être pas que » vous m'aimiez ; mais si vous voulez cesser » de m'aimer, je vous en conjure, je » vous le demande à genoux, aimez tou- » jours mon mari et ma fille. Que devien- » drois-je s'ils perdoient votre cœur ? » Gabriel la releva, et tournant la tête pour cacher ses pleurs, il s'écria : « Ils ont rai- » son, mon Isabelle est une enchanteresse ; » il n'y a pas moyen de tenir contre les » élans d'une aussi belle âme. Elle sait si » bien réparer ses fautes que c'est un plai- » sir de lui en voir faire. Allons, Fernand, » continua-t-il, je ne vous ai pas donné là » une méchante femme ; et toi, Inès, dit- » il encore, tu auras bien à faire pour » valoir ta mère. »

Dans ce moment tous les domestiques entrèrent pour prendre part à la joie que cette famille ressentoit de se trouver réunie.

Isabelle fut au-devant de Blanca qui se tenoit à une respectueuse distance, et après l'avoir embrassée, lui dit : « Ma fille m'a » rendu compte des obligations qu'elle » vous a ; elle en est reconnoissante ; je le » suis aussi plus que je ne puis vous dire. » Soyez toujours son amie, vous serez » toujours la mienne ; et Dieu aidant, » vous serez la femme de Vicente. » Pour toute réponse, Blanca se mit à pleurer, et fit une révérence à Inès, en lui disant : « Grand merci du bon témoignage que » vous avez eu la bonté de rendre de moi. » Vicente remercioit par ses gestes, et se hasarda à demander que l'époque de son mariage fût avancée. « Non, non, dit » Isabelle, point de mariage avant celui » d'Inès ; il ne peut y avoir pour aucun de » nous un bonheur complet avant qu'elle » jouisse de celui que nous lui souhaitons » tous. »

Quant à Andrès, il sauta familièrement au cou de Lorenzo, qui, non moins fami-

lièrement, lui serra la main, et le remercia de ce qu'il pensoit toujours à lui. « Toujours, s'écria Andrès. Vous m'avez » mis au service de votre sœur; mais, » seigneur Lorenzo, je n'en suis pas moins » au vôtre; et puisque nous voilà enfin » réunis, je pense que vous m'emploierez » quelquefois; vous verrez alors si je vous » ai oublié. Qu'il vienne ici un Langarez » qui vous déplaise, je vous en rendrai » bon compte. — Bien, mon ami Andrès, » dit Lorenzo, si les Langarez viennent » à Léon, il faut empaler l'un et crucifier » l'autre. S'ils viennent en force, nous » avons nos ouvriers, tu les commanderas » sous mes ordres: voilà mon dernier mot. »

Isabelle qui craignit que son père ne prît de l'humeur, fit signe à son frère de se taire, et demanda à Fernand s'il ne seroit pas temps de faire servir des rafraîchissemens. Il répondit qu'il seroit d'avis avant tout qu'on fît prévenir l'évêque de l'arrivée d'Isabelle et de Lorenzo qu'il avoit vive-

ment désiré de voir. « Je vous prie, dit » Isabelle, de renvoyer la partie à un autre » jour ; je suis excessivement fatiguée, et » je pense qu'Inès et vous n'avez pas moins » besoin de repos que moi. Nous ne som- » mes pas en état ce soir, ni de voir l'évê- » que, ni de parler d'affaires. »

L'avis d'Isabelle fut suivi ; on servit la collation ; on ne resta pas long-temps à table ; on avoit tant de choses à se dire, qu'on n'entama aucune conversation, ou du moins qu'on n'en suivit aucune. A chaque mot qui se disoit, Isabelle répondoit : « Nous nous entretiendrons de cela une » autre fois ; nous en parlerons quand » nous serons plus tranquilles. »

Comme on alloit se retirer, l'évêque entra ; il dit qu'il ne vouloit apporter aucun retard à l'impatience où chacun étoit d'aller prendre du repos ; qu'il étoit venu uniquement, parce qu'ayant été si long-temps privé du plaisir de voir Gabriel, Isabelle et Lorenzo, il n'avoit pas voulu

laisser passer la journée sans les saluer. Il ajouta qu'il prioit toute la famille de venir dîner chez lui le surlendemain. « Nous » converserons longuement, dit-il, et en » liberté. La senora Isabelle sera bien aise » d'en être, car elle dînera avec la dame » Portugaise qu'elle a tant d'impatience » de connoître. Mais point d'indiscrétion. » — Elle doit s'attendre, dit Isabelle, » que je lui ferai plus d'une question. Et » la petite senora de seize ans en sera-t-» elle ? — Elle en sera. Ne voudriez-vous » pas aussi que je ne sais quel bambin d'éco-» lier que vous seule connoissez, fût des » nôtres? — Certes, je ne désire rien tant. » — Malheureusement vous n'aurez point » cette satisfaction. Je ne suis point ma-» gicien ; je n'ai le pouvoir ni de trouver » ni de faire apparoître votre Adonis. »

On remercia l'évêque ; on lui dit qu'on acceptoit son invitation avec grand plaisir, et on prit congé de lui. Gabriel et Lorenzo l'accompagnèrent jusqu'à son pa-

lais, et regagnèrent leur manufacture. Inès, qui n'étoit pas la moins fatiguée, se hâta de dire adieu à son père et à sa mère, et courut vers sa chambre. « Où vas-tu, » lui dit Isabelle ? Je t'ai donné un autre » logement. Je souffre trop, mon enfant, » quand je ne suis pas avec toi, et je veux » dès ce moment accomplir mon vœu ; » je veux aussi obéir à mon père qui ne » veut pas que je te quitte même la nuit. » Tu coucheras désormais dans la cham- » bre, qui n'a d'issue que dans la mienne, » et qui est à côté de mon alcove ; Blanca » couchera dans le cabinet qui est de » l'autre côté de l'alcove. Cela ne te dé- » rangera-t-il point ? Il faut, mon Inès, » un peu compatir à mes foiblesses. Quand » tu seras mère, tu m'excuseras. »

Inès embrassa sa mère. « Comment » voulez-vous, lui dit-elle, que cet arran- » gement imaginé par l'affection que vous » me portez, ne me convienne pas ? Puis- » je être trop près de vous ? Et mon bon-

» heur n'est-il pas trop intéressé à ce que » vous exécutiez religieusement ce que » vous avez promis, pour que je fasse » jamais auprès de vous l'office du ten- » tateur ? — Ton office du tentateur, dit » Isabelle, sent déjà la première com- » munion ; ne me parle pas ce jargon » qu'on appelle, je crois, ascétique ; je » ne l'aime pas. Si ton oncle t'entendoit » parler ainsi, il se mettroit en colère. » Inès assura qu'elle se corrigeroit, dit encore une fois adieu à sa mère et se mit au lit.

La fatigue qu'Isabelle avoit éprouvée pendant la journée, lui procura un sommeil profond et paisible qui lui rendit toute sa gaieté. Elle fut le lendemain de l'humeur la plus agréable. On décida qu'on iroit ce jour-là même dîner chez Gabriel qui le surlendemain devoit partir pour Burgos. Inès auroit bien voulu qu'on lui permît en attendant le dîner, de renouveler connoissance avec ses anciennes

amies, et de faire avec Blanca une promenade sur un âne. « Et mon vœu, lui » dit Isabelle. Je ne puis plus te laisser » sortir sans moi ; je n'ai nulle envie de » me montrer aux habitans de Léon sur » un âne ; j'y aurois fort mauvaise grâce ; » et tu ne veux pas qu'on se moque de ta » mère. D'ailleurs ces jeux-là étoient bons » quand tu étois un enfant ; on ne te les » pardonneroit pas aujourd'hui. Chaque » âge a ses récréations. Il ne faut pas non » plus, puisque tu te prépares à ta pre- » mière communion, faire l'évaporée aux » yeux de tous. L'évêque ne seroit pas le » dernier à le trouver mauvais. Ce n'est » pas que cette première communion ne » me contrarie beaucoup, et que je ne la » trouve encore un peu précipitée. Il me » semble qu'il est absolument nécessaire » que je fasse un voyage à Lisbonne pour » voir ton oncle don Louis, et savoir de » lui bien positivement tout ce qui est » relatif à ce mariage qu'on veut faire

» contracter à Lorenzo, car enfin, Inès ;
» si je dois m'occuper de ton bonheur, je
» me dois aussi à mon frère. Qu'en dites-
» vous, Fernand? — Si vous allez à Lis-
» bonne, dit Fernand, il faudra en con-
» séquence de votre sage résolution,
» emmener Inès avec vous, et voilà la pre-
» mière communion ajournée indéfini-
» ment, sans compter que ces courses y
» sont une mauvaise préparation. Quand
» donc voulez-vous qu'elle ait lieu? Un
» plus long retard seroit un vrai scandale.
» Que ne renvoyez-vous ce voyage après
» la première communion? — Oui, j'y ai
» bien pensé, mais en attendant on peut
» engager mon frère dans des liens qui
» feroient son malheur, et il est de mon
» devoir de l'empêcher si je le puis. Voilà
» aussi les travaux de Duenas dans une
» activité qui exige que je surveille les
» ouvriers. Tout cela est bien embarras-
» sant. — Ne vous en inquiétez nulle-
» ment, ma chère Isabelle; j'irai voir

» moi-même ces travaux ; je surveillerai
» les ouvriers, et continuerai les ou-
» vrages sur le plan que vous avez tracé.
» — J'avois mis aussi dans ma tête d'aller
» à Burgos voir la manufacture de mon
» père, où, à ce que l'on dit, tout a été
» porté au plus haut degré de perfection.
» — Oh! dit Fernand, pour ce voyage-
» là, puisqu'il est de pure curiosité, il
» peut bien passer après la première com-
» munion. »

Inès écoutoit, rêvoit et paroissoit désœuvrée. « Tu as l'air de t'ennuyer, lui
» dit Isabelle. Au lieu de monter sur ton
» âne, passe dans mon cabinet ; tu écri-
» ras tes lettres. Tu as à écrire à ton oncle
» don Louis, à ta Caroline, à ta cousine
» dona Maria. Je t'invite aussi à écrire
» même à Isidro Langarez. S'il a des
» torts, il faut l'en faire rougir à force
» d'honnêtetés ; il a d'ailleurs été obli-
» geant avec nous dans plus d'une occa-
» sion, et il convient de l'en remercier.

» Il

l sera flatté de la peine que tu auras
rise de lui témoigner notre reconnois-
ance à tous ; et s'il étoit vrai qu'il en
oulût à ton oncle Lorenzo, je suis
ersuadée que ta lettre fera tomber
out son ressentiment ; je n'ai pas
esoin de te dire qu'il faut qu'elle soit
écente, polie, et plutôt grave qu'af-
ctueuse. »

nès s'étant retirée, Fernand témoigna
belle sa surprise de la sorte de répu-
ce qu'elle laissoit voir pour la pre-
e communion d'Inès, et la pria de lui
ir son cœur sur cet article. « Je
is bien, répondit-elle, qu'il en faut
nir là, mais pour ne vous rien dégui-
, je redoute cette première commu-
on. Je crains qu'Inès n'en soit poussée
une trop grande dévotion. Je veux
n qu'elle aime Dieu, mais je veux
ssi que ce soit sans cesser d'aimer son
e et sa mère. — Oh ! par exemple,
Fernand, voilà une jalousie d'une

» étrange espèce, et je ne pense pas qu'
» ait été encore connue d'aucune m
» — Pardonnez-moi, Fernand; je re
» peut-être mal ma pensée, mais il r
» est pas moins vrai que l'action que
» faire Inès est d'une plus haute imp
» tance qu'on ne pense communéme
» et que les parens ne prennent pas a
» en considération les suites qui peuv
» en résulter; cela me paroît du mo
» ainsi. A l'âge d'Inès et avec un car
» tère tel que le sien, rien n'est indiffére
» Figurez-vous l'impression que doit p
» duire sur cette âme bonne, sensib
» bienfaisante, l'acte de notre religio
» plus grand, le plus auguste, le p
» saint. Elle se persuadera que la piét
» plus tendre, la plus affectueuse doit é
» son état habituel. Hors de là elle
» verra que vanité, qu'illusion, que
» fauts, que vices, que crimes peut-êt
» Sévère pour elle-même, elle le sera
» core pour les autres; elle perdra ce

» douce indulgence qui la rend mainte-
» nant si aimable, et qui est si nécessaire
» quand on veut avoir des amis et les
» conserver. Elle est aujourd'hui gaie,
» folâtre même, elle deviendra sérieuse,
» ombrageuse. Les scrupules, les terreurs
» se mêleront à ses exercices de piété; sa
» tranquillité sera troublée; elle deviendra
» malheureuse, et ne contribuera pas au
» bonheur de ceux qui l'environneront,
» parce que toute entière à ses lectures de
» dévotion, à ses prières, elle s'occupera
» moins de plaire à nous, à ses autres pa-
» rens, à nos amis, à celui qui sera son
» mari. A Dieu ne plaise que j'entende
» décrier la dévotion! C'est un état si
» relevé que je n'ose qu'en tremblant
» porter jusque-là mes yeux. Je crois
» bien qu'elle rend l'homme parfait, et
» c'est cette perfection qui m'alarme.
» Quand Inès sera parfaite, elle verra
» mieux mes innombrables défauts. Quelle
» idée aura-t-elle alors de sa mère?.....—

» En vérité, Isabelle, lui dit Fernanc
» vous me tenez là un singulier langag
» Vous savez que je n'ai pas moins c
» tendresse que vous pour Inès; mais
» vous assure qu'aucune des craintes q
» vous concevez, n'étoit entrée dans m
» âme. J'ajoute qu'aucune ne me parc
» fondée. J'aurois tant à dire sur cela q
» je ne finirois pas, et il est temps de fir
» ce qu'on appelle un scandale. Vous a
» riez certes tort de vous étonner qu'
» pense ainsi dans un pays aussi catho
» que que le nôtre. Nous avons des ami
» consultez l'un d'eux sur la conduite q
» vous devez tenir à l'égard d'Inès jusqu
» ce qu'elle ait fait sa première comm
» nion. Cette époque passée, vous repre
» drez sur elle tout votre pouvoir, tou
» votre influence. Je n'ose vous propos
» de vous en rapporter à un homme d
» glise, à l'évêque par exemple. — Pou
» quoi ? s'écria Isabelle. Je suis sûre q
» celui-là arrangera tout pour le bonhe

» d'Inès et pour le nôtre. Je ne connois » pas d'homme plus éclairé, plus indul- » gent, ni qui compatisse mieux à mes » foiblesses. Ainsi, Fernand, si vous le » jugez à propos, je m'en rapporterai » aveuglément à lui seul. — De tout mon » cœur; ouvrez-vous à lui dès demain. — » Je pense que je ne vous offense point » en vous faisant cette proposition. Votre » frère don Louis est trop loin pour le » consulter; il mêleroit d'ailleurs à ses avis » des idées monastiques qui ne peuvent » s'accorder avec nos vues sur Inès. »

Fernand protesta à Isabelle qu'il étoit au contraire enchanté du parti auquel elle s'arrêtoit, parce qu'il partageoit toute sa confiance et toute son estime pour l'évêque.

A la suite de cette conversation, Isabelle s'habilla, prit le bras d'Andrès, et alla faire quelques courses en ville; Fernand passa dans le cabinet où Inès faisoit ses dépêches. Il lui demanda si elle avoit

fini sa lettre pour don Louis. « Pas » encore ; je l'écris dans ce moment. — » Eh bien ! mon enfant, faisons une pe- » tite supercherie à ta maman. Marque » à ton oncle que j'ai une affaire urgente » et très-importante à lui communiquer ; » qu'ainsi il vienne nous voir aussitôt » après la réception de ta lettre, et sur » l'adresse tu mettras le mot *pressé*. C'est » le seul moyen, ma fille, d'empêcher » ta mère de courir à Lisbonne ; en vertu » du vœu qu'elle a fait, elle t'emmène- » roit avec elle, et tu sais le retard qui » en résulteroit pour l'affaire qui nous in- » téresse tant. — Que je suis contente, » dit Inès, de la supercherie ! — Tu as » donc bien de l'impatience à faire ta pre- » mière communion ? — Mon papa, après » les désagrémens que nous avons essuyés, » peut-il en être autrement ? Ensuite, je » vieillis, et je suis toute honteuse de » n'en être pas encore là. — Inès, mets » la main sur la conscience. Cette impa-

» tience ne vient-elle pas un peu aussi de
» ce que tu voudrois te marier ? Tu es
» grande ; tu vas sur tes quatorze ans,
» et quand tu aurois de ce désir-là, je
» ne m'en étonnerois pas. — La main
» sur la conscience : le mariage me faisoit
» peur ; maintenant que je suis sûre de
» ne me séparer ni de vous ni de maman,
» quand je serai mariée, je l'attends si
» tranquillement que je n'y pense pas du
» tout. — Ah ! c'est que tu n'as encore
» que ta Caroline dans le cœur ; mais si
» l'Infant y venoit prendre place. — Il
» n'y prendra jamais place que comme
» frère de ma meilleure amie ; et quand
» je pense à l'histoire de la bonbonnière,
» je frissonne, je suis fâchée qu'il soit le
» frère de Caroline. J'endurcrois, je vous
» assure, tout, plutôt que d'être quelque
» chose de plus que l'amie de sa sœur. Je
» ne veux pas d'ailleurs d'autre rang
» dans le monde, que celui qui me tien-
» dra toujours à côté de vous et de ma-

» man. — Tu l'aimes donc toujours bien,
» cette Caroline ? — Vous ne la con-
» noissez pas comme moi, mon papa ;
» elle est pétrie de bonté. — On la dit
» fort dévote. — Elle a beaucoup de
» piété, et je crois que c'est ce qui lui
» donne une douceur de caractère inal-
» térable. — Sans doute ce doit être là
» l'effet de la véritable piété. Mais as-tu
» bien réfléchi à une chose ? On ne peut
» guères être intimément lié avec quel-
» qu'un sans contracter ses goûts. Caro-
» line, ou je suis fort trompé, finira par
» se faire religieuse. Je vois cela claire-
» ment par les lettres qu'elle t'écrit. Quand
» tu auras fait ta première communion,
» Caroline te poussera à la vie monastique.
» — Elle m'y pousseroit inutilement ; ce
» ne sera jamais là ma vocation. — Allons,
» mon enfant, il en sera ce qui plaira à
» Dieu et à ton bon cœur. Tu ne peux
» pas oublier que tu es notre enfant uni-
» que. Continue tes lettres. »

Inès continua en effet ses dépêches, et quand tout fut terminé, elle entra dans le salon où elle trouva son père et sa mère qui l'attendoient pour se rendre chez Gabriel. En y arrivant, la première personne qu'on rencontra fut Lorenzo, qui venant au-devant de sa sœur, lui cria : « Tu vas bien t'amuser ; il nous est » arrivé un personnage de ton goût. — » Le connois-je ? — Beaucoup. — Qui » est-ce ? — Devine. — Isidro Lan- » garez ? — Non. — Alfonse ? — Non. » Est-ce que mon père donne à dîner à ces » gens-là ? — Ce n'est pas l'Infant... — » Oh ! nous ne sommes pas créés et mis » au monde pour jouir d'un si grand » honneur. — Ah ! j'y suis ; c'est mon » écolier. — Eh ! par Saint Jacques ! » tu ne rêves qu'à ton écolier. Où veux- » tu que nous le déterrions ? — Eh bien ! » tu m'impatientes ; je ne veux pas devi- » ner. Où est-il ? — Il visite la manu-

» facture, et fait rire les ouvriers. Dès » qu'on servira, je te le présenterai. »

La cloche ne tarda pas à appeler au dîner. On se rendit dans la salle à manger ; Isabelle regardoit autour d'elle, et ne voyoit plus son frère. A la fin il parut tenant par la main un cavalier fort proprement vêtu. Ni elle, ni Inès, ne le reconnurent au premier coup d'œil. « Voilà, dit Lorenzo, le seigneur che- » valier de Reganhac que je vous pré- » sente, et qui arrive tout exprès de Ca- » hors pour vous faire sa cour. — Il est » plaisant le seigneur votre frère, dit Re- » ganhac. J'aime son humeur enjouée. » La vérité, senora, est que quand on » viendroit de Cahors, et même du bout » du monde pour vous offrir son hom- » mage et admirer l'incomparable beauté » de la senora votre fille, ce ne seroit pas » là un phénomène dont il faudroit s'é- » merveiller. — On ne peut rien de

» plus poli, répondit Isabelle, pour ma
» fille et pour moi. Mais qui vous ramène
» sitôt en Espagne? — L'exprès com-
» mandement du roi de France mon
» maître. Vous savez combien je suis dé-
» licat sur le point d'honneur. Après l'af-
» front qui m'avoit été fait dans ce pays-
» ci, j'ai désiré y reparoître avec quel-
» qu'éclat. Je ne pouvois être d'emblée am-
» bassadeur; je me suis contenté d'être se-
» crétaire de l'ambassade de France. —
» Etes-vous pour quelques jours à Léon?
» demanda Isabelle? — Oh! senora,
» Léon n'est pas mon poste; je retourne
» demain à Saint-Ildefonse, où est la cour;
» mais j'espère dans quelque temps ob-
» tenir un congé de quinze jours, et si
» vous le permettez, je viendrai les pas-
» ser au sein de la plus jolie famille que
» je connoisse. — Voulez-vous, seigneur
» chevalier, lui dit Lorenzo, vous char-
» ger d'une commission? Si vous rencon-
» trez les Langarez, dites-leur, je vous

» prie, qu'ils m'ont fait exiler de Ma-
» drid, et que moi je les exile de Léon,
» de Duenas, de Burgos et de tous les
» lieux où sera ma personne. — Point
» de bouffonnerie, s'il vous plaît, s'écria
» Gabriel, dînons. »

Dîner chez Gabriel, c'étoit s'ennuyer complétement. Il faisoit manger avec lui ses principaux commis, et tenoit en outre table ouverte pour tous les négocians que leurs affaires conduisoient à sa manufacture. On ne parloit, pendant le repas, que de café, de sucre, de poivre, de canelle, de muscade, de clous de girofle, d'indigo, de toiles, et quelquefois on s'enfonçoit dans des calculs si abstraits sur l'intérêt de l'argent, sur les opérations de la bourse, sur le change avec l'étranger, que chacun convenoit qu'il avoit la tête fatiguée.

Quand le dessert étoit fini, on invitoit les dames à se retirer; on faisoit apporter plusieurs bouteilles du meilleur vin, plusieurs flacons des liqueurs les plus ex-

quises; les domestiques quittoient la salle; et on n'alloit rejoindre les dames que quand la provision étoit épuisée, c'est-à-dire, que quand on n'étoit plus guères en état de se présenter devant elles, la plupart des convives ayant le cerveau troublé par les fumées du vin.

Gabriel ne changea rien ce jour-là à son usage de tous les jours. Il adressa une seule fois la parole à Reganhac, pour lui demander ce qu'on disoit de nouveau à Saint-Ildefonse. Reganhac répondit qu'on auroit bientôt à Léon des gens de guerre en garnison. Gabriel lui ayant demandé encore quel corps on auroit, et Reganhac ayant répondu avec beaucoup de gravité que les devoirs de sa place lui interdisoient de se mêler de ce qui étoit étranger à ses fonctions, Gabriel en revint à son indigo, et ce fut au grand déplaisir d'Isabelle qui auroit voulu lier une conversation avec Reganhac.

Il ne fut plus temps de lui parler quand

on se trouva réuni dans le salon ; il avoit tellement fait honneur aux divers vins et aux diverses liqueurs qu'on lui avoit servis, qu'il ne pouvoit donner aucune suite aux discours qu'il tenoit. Il babilloit, rioit, crioit et s'emportoit aussi contre Alfonse Langarez. Lorenzo lui ayant témoigné qu'il étoit bien aise de le voir dans cette heureuse colère, lui ajouta : « Vous avez » eu tort de ne pas le châtier la première » fois qu'il s'est présenté à vos coups. » L'occasion perdue se retrouvera peut- » être, et alors faites-lui mordre la pous- » sière. — Moi ! s'écria Reganhac ; contre » ce maroufle ! je ne veux pas me souiller » de ce sang ; c'est un sang vil. — Qu'im- » porte ? dit Lorenzo : on châtie un inso- » lent sans considérer si son sang est pur » ou vil. — Je ne puis pas, mon ami, » répondit Reganhac ; j'ai un caractère » public. Cet Alfonse est frère d'Isidro » qui a un crédit immense. Je me com- » promettrois, je brouillerois les deux

» cours, je mettrois en guerre les deux
» plus braves nations de l'Europe. — Eh
» bien! dit Lorenzo, cet Isidro n'a-t-il
» pas eu l'audace de demander ma nièce
» en mariage? — L'audace! s'écria Re-
» ganhac, c'est mal s'exprimer; il falloit
» dire l'insolence. Je suis bien aise de
» savoir cela; je vous débarrasserai du
» seigneur Isidro. — Comment ferez-
» vous? demanda Isabelle. Par quel
» moyen? — Par un moyen infaillible.
» — Encore? — Un moyen sûr et tout
» simple. — Encore, quel moyen? —
» Je lui susciterai un rival qui ne craindra
» pas son crédit. — Quel rival? l'Infant
» don Pedro? — Bon, un Infant, c'est
» bien mieux que cela. — Oh! dit Isa-
» belle en riant, ceci est sérieux. Nommez-
» nous, s'il vous plaît, ce puissant rival;
» je l'exige. — Senora, mon caractère
» diplomatique m'oblige à la discrétion;
» je ne vous dis que ceci : envoyez-moi
» le portrait de cette belle enfant; je le

» fais passer à ma cour; je négocie et je
» fais épouser l'adorable Inès à l'héritier
» présomptif de la couronne de France.
» Ce sera un grand coup celui-là; tous les
» politiques de l'Europe en seront dé-
» concertés. »

Cete extravagance fit rire aux éclats toute l'assemblée, et il ne fut plus possible de revenir à rien de grave. Toute la soirée se passa à dire des folies. Gabriel retiré dans un coin avec trois négocians, parloit de commerce et ne prenoit aucune part à ce qui se disoit hors de ce petit cercle. Tout-à-coup il se leva, il fit signe à Isabelle et à Fernand de le suivre dans son cabinet. Inès vouloit suivre aussi. « Non, lui dit
» Gabriel, reste là; je n'ai pas besoin de
» toi. Tout ce que je te recommande à toi,
» c'est de te mettre bien vîte en état de faire
» ta première communion. Toutes ces fa-
» çons, tous ces délais commencent à me
» déplaire beaucoup. On ne considère pas
» que je veux voir comment tu te marieras,

» et qu'à mon âge on ne peut pas attendre.
» Je n'imagine pas qu'on veuille faire tes
» noces sur mon tombeau. »

Inès toute triste vint reprendre sa place auprès de son oncle qui ne put jamais parvenir à l'égayer. Fernand et Isabelle entrèrent dans le cabinet de Gabriel, qui leur parla ainsi : « Mes enfans, je suis oc-
» cupé dans ce moment de la plus hardie
» spéculation qui se soit jamais faite en
» Europe. Si je réussis, vous êtes immen-
» sément riches. Quatre de mes navires
» dans les Indes orientales, et deux dans
» les Indes occidentales, doivent, si je suis
» heureux, m'apporter des trésors incal-
» culables. Mais ces sortes de spéculations
» sont soumises à tant de chances, à tant
» de hasards qu'on ne peut pas dire non
» plus que je réussirai ; et si j'échoue on ne
» sauroit calculer jusqu'où ira le contre-
» coup qu'en ressentiront les diverses mai-
» sons avec lesquelles je corresponds. En
» attendant, je vous exhorte à mettre de

» l'ordre dans vos affaires ; il n'y en a au-
» cun ; vous dépensez énormément ; je
» fournis toujours et rien n'est payé. Pen-
» dant que vous étiez à Madrid, j'avois
» tout arrangé, tout acquitté ; je ne sais
» par quel enchantement, on n'a donné
» aucune suite à ce que j'avois établi pour
» votre état de maison ; tout est de nouveau
» dérangé, et rien n'est payé ni ici ni à
» Duenas. Faites cesser ce désordre ; il ne
» convient pas qu'on dise dans le monde,
» que les enfans de Gabriel Coellos font at-
» tendre à de pauvres ouvriers leur salaire.
» Voyez Lorenzo ; tout étourdi qu'il pa-
» roît, il a une grande intelligence dans
» les affaires ; il dépense beaucoup d'argent,
» mais il le dépense noblement, et ne doit
» rien à personne. Le samedi il acquitte
» tout ce qu'il doit à ses ouvriers, et le
» premier de chaque mois, tout ce qu'il
» doit à ses domestiques, à ses fournisseurs,
» à ses marchands ; et en outre il a toujours
» en caisse quelques mille piastres pour

» obliger ses amis. Voilà un modèle à suivre;
» je ne sais pas pourquoi Isabelle refuse
» de régler sa conduite sur celle de son
» frère. La dernière fois qu'il a été à Ma-
» drid, il s'est comporté à mon entière sa-
» tisfaction. Par la dépense qu'il a faite,
» il a donné une haute idée de mes moyens
» et de ma manufacture; mon crédit s'en est
» considérablement augmenté. Je me vois
» donc obligé, malgré moi, de me res-
» treindre à votre égard jusqu'à ce qu'il
» plaise à Dieu de décider du sort de mes
» six navires. Je vous alloue deux mille
» piastres par mois (1) que vous toucherez
» ici chez Lorenzo même. Réglez-vous sur
» cette somme; elle est de rigueur, je ne la
» passerai pas pour quelque considération
» que ce soit. J'ai soldé avec mon banquier
» de Madrid; je lui ai annoncé que je vous
» retirois ma lettre de crédit. Vous pouvez

---

(1) Environ douze mille livres tournois de France.

» dépenser ce revenu en entier, mais rien
» au-delà. Les dettes que vous pourriez
» contracter maintenant, seroient à votre
» charge. Ne vous inquiétez point de la
» dot d'Inès; Lorenzo et moi nous nous en
» chargeons Il est d'autant plus essentiel
» que vous vous accoutumiez à un revenu
» fixe et borné, qu'après ma mort Lorenzo
» ne pourra pas faire pour vous ce que j'ai
» fait jusqu'à présent, parce qu'il faut ab-
» solument qu'il se marie. Sa fortune sera
» pour sa femme et ses enfans. Si je vous
» parle de ma mort, c'est uniquement par-
» ce qu'il faut avoir l'avenir présent dans
» toute espèce d'arrangement, car du reste
» j'espère que Dieu vous conservera encore
» long-temps votre père. J'ai soixante-
» quatre ans, mais grace au ciel, je suis
» exempt d'infirmités, et je sens que mon
» esprit a encore toute sa vigueur. Adieu,
» mes enfans, voilà ce que j'avois à vous
» dire. J'ajouterai que si je jouis d'une
» bonne santé, c'est à vous que je le dois.

» L'union inaltérable que je vois régner
» entre vous deux, prolonge mes jours, et
» fait le bonheur de ma vie. Je t'assure,
» mon Isabelle, que depuis que tu es ma-
» riée, je n'ai pas ressenti le plus léger cha-
» grin. Ton excellente conduite avec le
» mari que je t'ai donné, tient mon âme
» dans un état habituel de contentement;
» et je vois avec un plaisir que je ne puis
» t'exprimer, que tu es aussi bonne mère
» que bonne épouse. Quant à vous, Fer-
» nand, j'espère que Dieu sera assez bon
» pour ne pas permettre que je meure
» avant de vous avoir prouvé combien je
» suis reconnoissant de la manière dont
» vous continuez à vous comporter avec
» mon Isabelle. »

Fernand et Isabelle écoutèrent ce discours en silence, parce que Gabriel n'aimoit pas à être interrompu. Lorsqu'il eut fini, ils voulurent lui parler à leur tour, mais il ne voulut pas le permettre. « Ce que vous
» venez d'entendre, leur dit-il, est irrévo-

» cable ; je n'ai rien à ajouter, et j'ai
» autre chose à faire que d'entendre vos re-
» présentations. Vous pouvez vous retirer;
» nous nous verrons demain chez l'évêque. »

Ils rentrèrent donc dans le salon, prirent congé de Lorenzo ainsi que de Reganhac, et revinrent chez eux avec Inès. Ils conversèrent longuement sur ce que leur avoit dit Gabriel. Fernand sembloit en conclure que son beau-père éprouvoit de l'embarras dans ses affaires ; il trouvoit le revenu de deux mille piastres par mois exhorbitant, et pensoit qu'il seroit convenable de n'en accepter que la moitié ; ou du moins de se borner à cette moitié, et de réserver annuellement l'autre pour la dot d'Inès. Pour prouver à Isabelle que cette précaution étoit indispensable, il lui faisoit observer que si les fonds confiés aux six vaisseaux, venoient à manquer, il pourroit se faire qu'Inès n'eût plus rien à attendre de son grand-père.

Isabelle rassura Fernand. « Je connois

» mieux, lui dit-elle, mon père que vous.
» Il a toujours été tel que vous le voyez
» aujourd'hui, tantôt grondant Lorenzo,
» tantôt me grondant moi, et cependant
» allant au-devant de tous nos désirs, sans
» que jamais nous ayons même eu la peine
» de lui rien demander. On n'a jamais
» connu le fond de ses affaires, et peut-
» être ne le connoît-il pas lui-même en-
» tièrement, ou s'il le connoît, il garde
» sur cela le plus profond secret. Avec un
» véritable génie pour le commerce, il a
» des idées qu'il pousse jusqu'à la minutie;
» il veut que tout se fasse à la même heure,
» à la même minute. Voyez ce nombre
» infini de cartons qui tapissent son cabinet,
» ses bureaux; tout cela est numéroté, éti-
» queté. Un autre se perdroit dans ces
» numéros, dans ces étiquettes. Lui, point
» du tout; il les sait par cœur; s'il a besoin
» d'un papier, il indique dans ce nombre
» infini de cartons celui qui contient le pa-
» pier, et ne se trompe jamais. Il écrit,

» enregistre tout. Je suis sûre qu'il aura, ces
» jours derniers, calculé d'après ses notes,
» que tout l'argent qu'il nous avoit donné
» jusqu'à présent, pouvoit être évalué an-
» nuellement au revenu de deux mille
» piastres par mois. Mais croyez que s'il
» venoit à apprendre que nous eussions be-
» soin d'une somme au-delà de ce revenu,
» il n'attendroit pas que nous la deman-
» dassions pour nous la remettre. Ainsi je
» ne pense pas, Fernand, que vous deviez
» avoir aucune inquiétude pour l'avenir.
» Laissez voguer les six navires sous la garde
» de la Providence, et ne vous sevrez
» d'aucune des choses qui pourront con-
» tribuer à votre aisance. »

De ces propos Isabelle en vint à parler du plaisir qu'elle auroit de dîner le lendemain chez l'évêque; plaisir d'autant plus vif pour elle, qu'elle se proposoit de pousser de questions la dame portugaise, et elle comptoit bien qu'elle viendroit à bout de lui arracher son secret. Inès n'attendoit

avec

avec guère moins d'impatience ce dîner. Elle désiroit savoir qui étoit la jeune personne de seize ans. La curiosité naturelle à son âge et à son sexe n'étoit pas le seul motif qui lui inspirât ce désir. Elle n'avoit encore aucune amie intime à Léon, et elle espéroit qu'elle pourroit se lier avec la jeune inconnue. Isabelle et Fernand à qui elle le donna à entendre, lui conseillèrent de se tenir quelque temps sur la réserve, et de ne pas aller de suite à l'intimité. « Nous » ne pouvons nous dissimuler, lui dit Isa» belle, que l'endroit où je l'ai vue à Ma» drid, et la manière dont Langarez et la » femme noire sont venus l'y chercher, » élèvent contre elle quelque prévention. »

La mère donc et la fille ne rêvèrent plus qu'aux questions qu'elles auroient à faire le lendemain ; l'évêque qui avoit prévu qu'on ne les épargneroit pas, et qui ne vouloit pas qu'il y eût trop de témoins de cette sorte de débat, s'étoit contenté d'inviter à dîner avec ses deux protégées, la

seule famille de Fernand et d'Isabelle.

Dès que celle-ci fut éveillée, elle invita Inès à arranger sa matinée de manière qu'on pût aller de très-bonne heure chez le prélat, afin d'avoir beaucoup de temps pour jaser. Fernand et Inès furent prêts en effet de bonne heure, mais lorsqu'il fallut partir, Isabelle ne se trouva point. On attendit long-temps ; Inès comptoit les minutes ; elle s'impatientoit. Enfin l'heure où l'évêque avoit coutume de se mettre à table, approchant, on appela Andrès qui dit qu'il n'y avoit que quelques minutes qu'il avoit laissé Isabelle à la manufacture de son frère. Fernand et Inès y coururent sur-le-champ ; ils trouvèrent Isabelle conversant avec Reganhac. « Eh ! » pour Dieu, dit Fernand à celui-ci, » pourquoi empêchez-vous ma femme de » se rendre où on l'attend, et où sans » doute son père et son frère sont déjà, » car je ne les vois pas ici ? — La seule » politesse, répondit Reganhac, me re-

» tient auprès de la senora, car il y a une
» bonne heure que je devrois être parti ;
» les chevaux attendent. — Partez, sei-
» gneur, partez, s'écria Fernand, et laissez
» partir ma femme. »

Isabelle étonnée, et comme une personne qui s'éveille d'un profond sommeil, protesta qu'elle avoit trouvé un tel plaisir à la conversation de Reganhac, qu'elle avoit entièrement oublié qu'on dût dîner chez l'évêque. Reganhac monta en voiture pour se rendre à Madrid, et Isabelle revint chez elle avec son mari et sa fille pour faire sa toilette à laquelle elle n'avoit point encore pensé.

En arrivant au logis, on trouva sur le seuil de la porte Andrès qui dit que l'évêque avoit déjà envoyé savoir pourquoi l'on n'alloit pas chez lui ; et Andrès partant de ce texte, se mit à gronder sans mesure sa maîtresse sur ses éternelles distractions. Isabelle se fâcha. Andrès insista et soutint qu'on ne se comportoit pas avec cette irré-

vérence envers le plus grand prélat de la chrétienté. Isabelle répliqua, et dit que comme elle laissoit à chacun sa liberté, elle vouloit qu'on lui laissât la sienne, et que puisqu'on le prenoit sur ce ton, elle n'iroit point dîner chez l'évêque, pour faire voir qu'elle étoit maîtresse de ses actions. « Vas-y, toi, crioit-elle à Andrès; » je ne veux pas y aller, moi. » Andrès qui étoit réellement de mauvaise humeur, ne cédoit pas; il fallut que Fernand lui ordonnât avec autorité de se taire et de se retirer.

Pendant cette querelle, Inès et Blanca habilloient en diligence Isabelle qui laissoit faire, et juroit qu'elle n'iroit pas dîner ce jour-là chez l'évêque, dût-on lui donner le royaume de Golconde. Sa toilette finie, elle jeta les yeux sur son miroir, et dit en souriant qu'Inès et Blanca étoient des fées. « Ne diroit-on pas, ajouta-t-elle, » que la ville de Léon va s'engloutir » parce que j'ai fait attendre son évêque

» quelques minutes? » Elle prit ensuite le bras de son mari, et partit. En traversant l'antichambre, elle demanda à Andrès s'il étoit encore fâché, et ajouta : « Je te déclare que si tu me grondes tou-
» jours, je t'abandonnerai la maison; j'irai
» m'établir ailleurs. Je veux qu'autour de
» moi tout le monde soit de bonne hu-
» meur. »

Enfin on arriva chez l'évêque qui, venant au devant d'Isabelle, la salua gracieusement, et lui dit : « Je vous supplie, se-
» nora, de m'excuser si j'ai peut-être un
» peu hâté votre arrivée en envoyant chez
» vous. Comme il étoit tard, je craignois
» qu'un de vous ne fût incommodé. Je
» vous prie de croire que si je n'eusse eu
» cette inquiétude, vous n'auriez point
» reçu mon message. — A la bonne heure,
» répondit Isabelle; vous du moins vous
» n'êtes pas de mauvaise humeur. »

On entra de suite dans la salle à manger où les convives attendoient, chacun der-

rière sa chaise. Dès que Gabriel aperçut sa fille, il voulut se fâcher. Isabelle ne lui en donna pas le temps ; elle se hâta de l'interrompre en lui disant : « Oh ! mon » père, épargnez-moi ; ce malheureux » Andrès m'a assez grondée ; je ne sais » comment cela se fait, mais chacun se » croit en droit de me régenter ; il y a » long-temps cependant que je suis ma- » jeure, et je ne devrois plus être en » tutelle. — La senora a raison, dit poli- » ment l'évêque ; et quand le mari est » content, chacun doit l'être. Or je suis » sûr que Fernand ne gronde jamais. — » C'est qu'il est le plus indulgent des » hommes, répondit Isabelle ; je ne lui » ai pas encore vu un instant d'humeur ; » toute la douceur des anges est fondue » dans son âme. »

Chacun applaudit et prit place. L'évêque mit à sa droite Isabelle, et à sa gauche Inès. Gabriel, vis-à-vis l'évêque, eut à sa droite la dame de Lisbonne, et à sa

gauche, la petite senora de seize ans. La conversation fut froide, et ne roula que sur des sujets indifférens. L'arrangement qui avoit été suivi dans la distribution des places, et la présence continuelle des domestiques qui ne quittèrent la salle que quand on fut sorti de table, ne permirent pas de se livrer à aucun épanchement.

Mais quand on fut rentré dans le salon; lorsqu'on eut pris le café et les liqueurs, chacun chercha à s'approcher de la personne avec laquelle il désiroit le plus de converser. Fernand prit par la main Isabelle et l'évêque, les tira dans l'embrasure d'une fenêtre, et là développa au prélat, toutes les anxiétés que donnoit à Isabelle la première communion d'Inès. L'évêque après avoir écouté avec beaucoup d'attention Fernand et son épouse, leur dit: « Vous êtes en vérité l'un et l'autre d'étran-» ges personnages. Vous vous créez à plai-» sir des inquiétudes. Est-ce que vous » n'avez pas assez d'une dénonciation au

» Saint-Office? En voulez-vous une secon-
» de? Vous donneriez beau jeu à certaines
» gens. Il faut en toute affaire, aller ron-
» dement. La timidité d'esprit fait tou-
» jours donner à gauche. Votre fille est
» suffisamment instruite; le compte extrê-
» mement avantageux qu'en rendent les
» religieuses du couvent de las Salésas, ne
» permet pas d'en douter. Je ne vois pas
» pourquoi vous vous figurez qu'il soit
» besoin d'une plus longue préparation.
» Indiquez le jour où vous voulez l'en-
» voyer à l'autel; je suis prêt à l'y rece-
» voir. Je lui conseillerois seulement avant
» qu'elle y parût, une semaine, deux
» semaines de recueillement. Vous devez
» cela à l'édification publique; l'obligation
» vous en est imposée par le rang que
» vous tenez dans cette ville. — Mais en
» attendant, dit Isabelle, qui parlera à
» ma fille de cette grande action? — Qui?
» Il n'est pas loin de vous. Fernand n'est-
» il pas bon catholique? n'est-il pas en

» état de faire répéter à son enfant les le-
» çons du catéchisme, et de les commen-
» ter avec sagesse ? N'est-il pas aussi ca-
» pable de cette besogne qu'un habile
» théologien? — Que vous êtes bon, sei-
» gneur ! dit Isabelle. Que votre morale
» est douce ! Comme vous savez aplanir
» toutes les difficultés ! Dites-moi encore ;
» je vous prie, de quelle manière se fera
» ce recueillement d'une, de deux semai-
» nes? — Mon avis seroit que votre Inès,
» avant le grand jour, passât une semaine
» au couvent ; elle s'y livreroit aux exer-
» cices qui lui seront prescrits ; elle ou-
» vrira une ou deux fois sa conscience,
» cette conscience si belle, si pure, à son
» confesseur ordinaire. La veille elle re-
» viéndra chez vous donner un touchant
» exemple à toute votre maison. Avant
» qu'elle aille à l'autel, vous la fortifierez
» de votre bénédiction, et vous pourrez
» vous flatter ensuite d'être la plus heu-
» reuse des mères; car les anges dans le

» ciel célébreront le bonheur de votre » Inès ; ils chanteront sa candeur et son » innocence. »

Isabelle émue, versa quelques larmes d'attendrissement, et protesta qu'elle étoit maintenant désolée d'avoir reculé le jour qui devoit rendre sa fille si agréable à ce Dieu de bonté, qui, dit-elle, malgré mes imperfections sans nombre, m'a accordé le meilleur des maris et la plus aimable des enfans. Elle demanda ensuite si la précaution de passer huit jours au couvent étoit absolument nécessaire. « Nullement, ré- » pondit l'évêque ; mais elle sera utile à » Inès. Il y a chez vous trop de dissipa- » tion, trop de bruit, et Fernand vous » dira qu'il faut préluder par le silence » et la méditation aux affaires importan- » tes. — Dans ce cas-là, dit encore Isa- » belle, il faudra que moi aussi je me » mette au couvent ; car j'ai fait vœu de » ne plus me séparer de ma fille.... — Vous » vous y mettrez, senora ; vous n'y répu-

» gnez pas; vous aimiez tant celui de las
» Salésas. — Oui, cette vie paisible des
» religieuses a pour moi un charme inex-
» primable... Dans quel couvent nous
» mettrez-vous?—Choisissez. — Le choix
» est bientôt fait. Tandis qu'Inès priera,
» moi je désolerai vos protégées; je leur
» ferai dire tous leurs secrets. — Je vous
» entends. Eh bien! soit, celui-là. — Que
» nous restera-t-il ensuite à faire? Qu'à
» marier notre Inès. Nous aurons bien
» encore besoin pour cela de vos bons
» conseils? Auriez-vous déjà, seigneur,
» quelqu'un en vue? — Senora, ceci sort
» de mon ministère, et s'adresse unique-
» ment à l'ami. En cette qualité, j'aurois
» bien des choses à vous dire à ce sujet,
» et beaucoup trop pour le moment;
» allons rejoindre la compagnie. »

Pendant que l'évêque s'entretenoit ainsi avec Isabelle et Fernand, Gabriel causoit gravement avec la Portugaise, Lorenzo jouoit avec sa nièce et la jeune personne

de seize ans; de sorte qu'Inès, qui avoit rêvé toute la nuit aux questions qu'elle auroit à faire, n'en avoit encore fait aucune. Le Prélat en rejoignant tout son monde, proposa de faire une promenade dans le jardin. Inès prit aussitôt la jeune inconnue par le bras, et se mettoit en devoir de l'entraîner pour l'interroger tout à son aise. Mais Isabelle courut à elles, les sépara, prit la main de la jeune étrangère, l'emmena brusquement dans le jardin, entra avec elle dans un bosquet, la fit asseoir à côté d'elle sur un banc de gazon, et commença son interrogatoire pendant que les autres personnages vaguoient dans les diverses allées.

« Vous n'êtes pas Espagnole? — Non, » senora. — Vous êtes Portugaise? — » Oui. — De Lisbonne? — Oui. — Vous » connoissez don Louis le frère de mon » mari? — Oui. — Comme vous êtes donc » laconique! il ne faut pas à votre âge » avoir cet air réservé et sérieux. Vous

» avez de la taille, de beaux yeux, une
» physionomie régulière; vous seriez bien
» plus jolie si vous aviez de la gaieté et
» du babil. Est-ce que vous ne voulez pas
» être l'amie, la camarade de mon Inès?
» — Je m'en tiendrois honorée. — Com-
» ment vous nomme-t-on?—Eufrosina. —
» C'est votre nom de baptême, mais votre
» nom de famille?—Je ne me connois que
» celui d'Eufrosina. — Votre père, com-
» ment se nomme-t-il? — On m'a toujours
» laissé ignorer son nom.—Où est-il? Il ha-
» bite bien dans quelque lieu de la terre,
» à moins qu'il ne soit mort. — On me
» dit qu'il n'est point mort. — Vous a-t-on
» parlé de son état, de sa condition? —
» On m'en a parlé. — Que vous en a-t-on
» dit? — Qu'il étoit grand, puissant, riche.
» — Eh bien! mon enfant, la tristesse ne
» sied pas quand on a un tel père. Ou-
» vrez votre cœur à l'espoir; égayez-vous
» un peu; vos malheurs, de quelque na-
» ture qu'ils soient, finiront. — On me le

» fait espérer. — Et cette grande dame
» maigre, dolente qui a dîné avec nous,
» comment la nommez-vous? — Dona Au-
» gustina. — Belle réponse, je le savois
» comme vous. »

Dans ce moment, Augustina elle-même passa devant le bosquet avec les autres personnes qui avoient dîné chez l'évêque. Augustina jeta un coup d'œil un peu sévère sur Eufrosina, et lui fit un signe de tête qui sembloit lui commander la discrétion. « Passez votre chemin, lui cria
» Isabelle; je vous abandonne Inès, fai-
» tes-la jaser tant qu'il vous plaira; laissez-
» moi avec cette grande et belle fille; elle
» est à moi dans ce moment; je veux
» qu'elle m'ouvre son cœur. — Continuez,
» senora, dit le prélat, nous n'avons
» garde de vous interrompre. Puisse la
» personne que vous entreprenez de con-
» fesser, vous donner d'elle une opinion
» qui lui mérite votre amitié! Je vous la
» demande pour elle; on ne sauroit avoir

» plus besoin de vos bontés que la senora » Eufrosina. — Seigneur, dit Lorenzo, ma » sœur s'arroge un droit qui n'a jamais ap- » partenu à son sexe; je confesserai beau- » coup mieux qu'elle, si vous voulez me » donner vos pouvoirs, et je n'épargnerai pas les consolations qu'un bon confes- » seur doit à sa pénitente. »

Après avoir dit cela, Lorenzo éclata de rire. Isabelle le regarda et haussa les épaules. Gabriel lui imposa silence, et ajouta : « Vous croyez, Lorenzo, avoir dit une » chose fort ingénieuse, et vous n'avez » dit qu'une sottise très - peu décente » pour l'éminente personne du seigneur » évêque. Vous seriez trop heureux si vous » aviez l'honnêteté et le bon sens de votre » sœur; elle plaît à tout le monde, et tout » le monde me félicite d'être son père. » Quant à vous, je suis fâché de vous le » dire devant cette honorable compagnie, » vous avez toute la rusticité du plus gros- » sier de vos ouvriers. — Que tu es déplai-

» sant, mon frère ! s'écria Isabelle ; tu » viens m'interrompre par des niaiseries » qui fâchent mon père. Joue avec Inès, » tu n'as rien de mieux à faire; il n'y a » que vous deux qui vous accordiez bien » ensemble; laisse-moi, poursuis ton che- » min. — Obéissons à la senora, dit l'évê- » que; ne nous fâchons point, et poursui- » vons notre chemin. »

On s'écarta donc du bosquet, et Isabelle continua son interrogatoire.

« Vous disiez donc que la senora qui » vient de vous regarder avec un peu de du- » reté, s'appeloit Augustina. Je le savois » comme vous. C'est son nom de famille » que je veux savoir. — On ne me l'a jamais » dit. — Est-elle mariée? — Je ne le crois » pas. — Est-elle veuve? — Je ne le pense » pas. — Comme vous répondez, senora ! » savez-vous bien que vous m'impatientez. » Ce n'est pas là de la confiance. Avez- » vous une sœur? — Non, senora. — Avez- » vous des frères? — Je crois en avoir un.

» —Vous croyez!... Qui peut le mieux sa-
» voir que vous? Que diriez vous de moi, si
» à une semblable demande de votre part,
» je faisois une pareille réponse? Est-ce que
» je fais moi mystère d'avoir Lorenzo pour
» frère? Bien loin de là : je m'en glori-
» fie; je regarde comme un bonheur dont
» je remercie Dieu tous les jours de ma
» vie, d'être sa sœur. Mon père l'a grondé
» devant vous; mais il faut que vous sa-
» chiez qu'il n'y a pas une âme plus belle,
» plus généreuse, plus complaisante que la
» sienne. Il n'y a au monde que mon mari
» qui puisse valoir mieux que lui; et pour
» vous donner une idée de ce qu'est mon
» Inès, figurez-vous que son cœur réunit
» tout ce qu'il y a d'aimable et de bon
» dans celui de Lorenzo et dans celui de
» Fernand.—Vous êtes heureuse, senora;
» infiniment heureuse. Nos positions sont
» tout-à-fait différentes.—Cette différence
» n'empêche pas que vous ne disiez si vous
» avez un frère. — Si j'étois sûre d'en avoir

» un, je ne rougirois pas plus que vous
» de le nommer? — Vous avez du moins
» un puissant protecteur. — Il est vrai que
» le seigneur évêque me veut du bien. —
» Je ne parle pas du seigneur évêque; je
» parle d'un autre protecteur peut-être
» plus puissant que lui. — Voulez-vous
» me le nommer? — Le seigneur Isidro
» Langarez. — Je ne savois pas l'avoir
» pour protecteur. — Vous le connoissez
» du moins? — Pour l'avoir vu une seule
» fois. — Il me parut cependant en agir
» avec vous un peu familièrement. — Où,
» senora? — Vous ne l'avez pas oublié;
» chez la marchande de modes qui a pour
» enseigne.... — Vous me semblez bien
» instruite. Qui a pu vous dire cela? — Je
» l'ai vu; j'étois dans la boutique. — Je ne
» vous ai point aperçue. — Que vous
» vouloit-il? On le dit fort galant. — Ga-
» lant! Quoi, senora, vous qu'on dit si
» indulgente, pourriez-vous concevoir des
» soupçons dont la seule idée me fait rou-

» gir? Mais pourquoi vous en ferois-je un
» reproche? Je ne puis nommer ni mon
» père, ni ma mère; je ne sais qui je suis;
» ma naissance ne m'avilit-elle pas à vos
» yeux? Je ne puis prétendre le contraire.
» Je suis malheureuse, au comble du mal-
» heur. Pourquoi seriez-vous la seule qui
» n'eussiez pas le droit de m'humilier?
» Peut-être prenez-vous l'impossibilité où
» je suis de satisfaire à vos questions, pour
» la preuve certaine que vous pouvez me
» mépriser impunément.—Moi, vous hu-
» milier! s'écria Isabelle. Juste ciel! que
» dites-vous là? Moi vous mépriser! ah!
» intéressante Eurfosina, que vous lisez
» mal dans mon cœur! — Vous lisez bien
» mal aussi dans le mien. S'il m'étoit permis
» de vous l'ouvrir, vous prendriez quelque
» amitié pour moi. Mais mon ambition ne
» va pas jusqu'à demander que vous m'ai-
» miez. Du moins, senora, plaignez-moi
» d'être née pour l'infortune, et peut-être
» pour l'opprobre. »

En prononçant ce dernier et terrible mot, Eufrosina se cacha le visage avec les mains; puis se jetant aux genoux d'Isabelle, elle les inonda de ses larmes, et joignant les mains, elle lui dit d'une voix pitoyable : « Oh ! senora, je vous en con-
» jure, je vous en supplie par votre Inès,
» par tout ce que vous avez de plus cher,
» ne me méprisez pas. Au nom de Dieu!
» ne me méprisez pas. C'est la seule faveur
» que je vous demande. Accordez-la moi,
» et je vous aimerai comme vous aime
» votre Inès. »

La situation d'Isabelle en voyant ainsi à ses genoux Eufrosina fondant en larmes, et implorant sa pitié, fut affreuse; elle ne savoit ni ce qu'elle devoit dire ni ce qu'elle
» devoit faire. Levez-vous, levez-vous,
» s'écria-t-elle à la fin; que faites-vous là?
» pourquoi cette posture? C'est à moi
» à être à vos genoux. Malheureuse que
» je suis! qu'ai-je dit? Je vous ai of-
» fensée, je vous ai affligée, Eufro-

» sina; je ne me le pardonnerai jamais.
» Je n'ai pas respecté votre infortune. Ah!
» c'est à moi à implorer votre pitié! je
» l'implore; Eufrosina, je l'implore. Au
» nom de Dieu, levez-vous; dites que vous
» me pardonnez, dites-le, et je vous aime-
» rai comme j'aime ma fille. »

Eufrosina se leva, inclina la tête, baissa les yeux, et reprit tristement sa place; fondant toujours en larmes. Isabelle tira son mouchoir, essuya les larmes d'Eufrosina, la baisa sur les yeux, en lui disant : « Je ne me consolerai jamais, non jamais, » d'avoir fait couler ces larmes. Que ne » puis-je, cher enfant, vous persuader » que je mérite votre confiance! Votre » cœur est accablé d'un poids que je ne » puis en ôter, ne connoissant pas de quelle » nature sont vos chagrins. Vous méritez » si bien d'être heureuse! — Que ne puis- » je, dit à son tour Eufrosina, vous don- » ner toute ma confiance! J'ai si besoin » et d'être aimée et d'être conseillée! Mais

» croyez, senora, que je ne vous mens » pas ; cela m'est défendu. Quel intérêt » ai-je à vous tromper ? Vous viendrez » au couvent avec votre fille. Vous plaisez » à tout le monde. Vous plairez sûre- » ment à ma..... à la senora Augustina. » Elle finira par vous faire part de tout » ce qui nous concerne. »

La promptitude avec laquelle Eufrosina s'étoit reprise au moment où elle alloit prononcer le mot *maman*, convainquit Isabelle que dona Augustina étoit mère d'Eufrosina, ainsi qu'elle le soupçonnoit déjà. « Du courage, ma fille, dit-elle à » celle-ci. Trop de tristesse finiroit par vous » enlaidir. Vous n'avez nul sujet de déses- » pérer d'une meilleure fortune. Tout » s'arrangera. Vous êtes jeune ; vous » jouirez long-temps du changement heu- » reux qui surviendra dans votre situation. » Soyons amies, Eufrosina, disposez de » moi comme vous l'entendrez. Je con- » tribuerai de tous mes moyens à vous

» rendre heureuse. Ne pleurez donc plus ; » essuyez vos yeux, reprenez un peu de » calme. Il est temps de remonter dans » le salon, car je m'aperçois que tout le » monde a quitté le jardin. »

Eufrosina tira un petit miroir de sa poche, et dit après s'y être regardée : « Oh ! » ce n'est rien, je suis si accoutumée à » pleurer, mes yeux sont si souvent rou- » ges que dona Augustina n'y trouvera » rien d'extraordinaire ; je puis paroître ; » nous pouvons monter, senora. »

Elle se leva en effet, Isabelle la prit par la main, et celle-ci, en paroissant dans le salon, dit à dona Augustina : « Je vous » rends cette chère enfant ; je l'aime de » toute mon âme. Je ne serai pas contente » qu'elle ne soit ma sœur. Je veux la faire » épouser à mon frère. »

Eufrosina en entendant cette plaisanterie, rougit singulièrement, et n'osa lever les yeux sur Lorenzo. « Peste ! dit celui- » ci. Comme tu y vas, ma sœur ! Une

» semblable conquête me flatteroit infini-
» ment, mais elle me coûteroit trop cher.
» Je ne veux point de querelle avec l'E-
» glise. Je ne peux en conscience ambi-
» tionner un trésor que le seigneur évê-
» que tient en sa sainte garde ; c'est chose
» sacrée, on m'accuseroit de sacrilége.
» —Ta sœur, s'écria Gabriel, ne parloit
» point mal ; tu l'as interrompue pour ne
» rien dire qui vaille. Tu es heureux d'être
» dans une ville dont le respectable pas-
» teur nous honore de sa protection. Par-
» tout ailleurs, il y a long-temps que tu
» serois dans un cachot du Saint-Office.
» —Mais, mon père, dit Lorenzo, vous
» aussi vous voulez me marier. Si chacun
» me marie, c'est bien alors qu'il faudra
» que je me débatte avec l'Inquisition qui
» ne fait point de quartier aux poligames.
» —Quel insensé ! s'écria Gabriel. Allons,
» en voilà assez. Adieu, seigneur évêque,
» continua-t-il en s'adressant au prélat,
» nous nous retirons. Si nous restions plus

» long-temps

» long-temps ici, cet étourdi vous diroit » cent impertinences qui me fâcheroient » fort. Je vois qu'il est en train. »

Isabelle et Inès embrassèrent affectueusement l'une et l'autre, Augustina et Eufrosina qui parurent recevoir leurs caresses avec assez de froideur, et qui ne bougèrent pas de place pour les accompagner. On laissa l'évêque faire seul les honneurs. « A propos, dit à celui-ci Fernand en s'en » allant, Reganhac nous a donné pour » nouvelle qu'on alloit nous envoyer ici » des gens de guerre. — Il a raison; je suis » parti de l'Escurial avec l'ordre de faire » préparer la caserne. — Quand arrive- » ront-ils? — Quand tout sera prêt pour » les recevoir. Les travaux vont avec assez » d'activité. — Et quel corps nous don- » nera-t-on? — Je n'en sais encore rien. » Je désire beaucoup et je sollicite pour » que nous ayons des soldats d'une bonne » tenue, et recommandables, autant qu'il » sera possible, par de bonnes mœurs.

» — Demandez sur-tout, dit Isabelle ;
» qu'on nous envoie de beaux officiers,
» afin qu'Inès choisisse un mari. »

Elle avoit à peine prononcé ces paroles, qu'elle s'arrêta et poussa un cri d'effroi. Sa surprise venoit de ce qu'elle aperçut dans un coin de l'antichambre, cette femme noire qu'elle avoit tant de fois rencontrée à Madrid ; elle étoit assise, tenoit un livre à la main, et ne sembloit nullement s'émouvoir du bruit qui se faisoit.

« Eh ! mon Dieu ! lui cria Isabelle, vous
» avez donc conspiré avec quelqu'esprit,
» pour vous trouver toujours sur mes
» pas ? — Comment cela, demanda cette
» femme ? — Vous aviez quitté Léon, et
» vous y voilà encore : qu'y faites-vous ?
» — On m'y a renvoyée ; j'y suis au ser-
» vice de dona Augustina. — Je la plains ;
» vous avez laissé mourir cette pauvre
» senora Langarez. Je suis franche ; vous
» êtes pour moi un oiseau de mauvais
» augure ; je n'aime pas à vous rencontrer, »

L'évêque rit beaucoup des saillies d'Isabelle, et après avoir pris congé d'elle, il dit à Inès, en lui montrant Fernand : « Voilà, mon enfant, votre directeur de » conscience ; je ne puis vous en donner » un qui vous soit plus agréable ; quand » il l'ordonnera je vous recevrai à l'autel ; » je suis tout prêt. »

Gabriel, quand on fut hors du palais, demanda à Fernand s'il vouloit lui donner à souper, ainsi qu'à Lorenzo, « parce » que, dit-il, devant partir demain ma- » tin, je désire rester en famille le plus » long-temps que je pourrai. »

La proposition fut acceptée avec joie ; et jusqu'à ce qu'on se séparât, on ne parla que de l'évêque, de la femme noire, d'Augustina et d'Eufrosina. Isabelle parla fort avantageusement de cette dernière. « J'ai » conçu pour elle, dit-elle, une véritable » tendresse, et comme nous sommes seuls » ici, que les domestiques sont retirés, » qu'il n'y a point d'étrangers, et qu'Inès

» est la discrétion même, je vous con-
» fierai qu'Eufrosina est fille de dona Au-
» gustina. — Voilà, ma sœur, s'écria Lo-
» renzo, un grand effort d'imagination
» que tu as fait pour deviner ce qui se
» voit au premier coup d'œil. Il s'agit bien
» de la mère; c'est le père qu'il faut de-
» viner. — Eh bien, toi qui as l'esprit si
» perçant, qui vois les choses au premier
» coup, devine-le. — Tu fais l'innocente; tu
le sais aussi bien que moi. — N'insistez
» pas, Isabelle, dit Fernand, vous lui fe-
» riez dire une sottise qu'Inès seroit fâ-
» chée d'entendre. — Sérieusement, re-
» prit Isabelle, je serois bien aise qu'Eu-
» frosina devînt ma belle-sœur. Epouse-la.
» Puisque mon père veut te marier, voilà
» une femme toute trouvée. — Oh! je la
» trouve très-bien; je ne lui reproche
» qu'un seul défaut, c'est qu'on ne peut
» nommer son père sans blesser les oreil-
» les d'Inès. Mais, mon père, vous ne di-
» tes rien. Où est donc cette belle que

» vous me destinez ? Il me semble que
» depuis quelques jours vous n'êtes plus
» si pressant. — C'est que dans une affaire
» de cette nature, répondit Gabriel, où
» il s'agit de ton entière félicité, je suis
» obligé à de grands ménagemens. Ecoute:
» voici ce que je veux bien te confier,
» afin que tu ne te maries pas en aveugle.
» C'est toujours la même personne que
» j'ai en vue. Si elle est ce qu'elle paroît
» être, tu ne l'épouseras pas. Si au con-
» traire elle est ce qu'elle doit être né-
» cessairement, tu l'épouseras. — Oh !
» mon père ! s'écria Lorenzo, voilà qui
» est parfaitement clair, et je conviens
» qu'après de telles données, je ne puis
» pas me marier en aveugle. — Tu fais le
» plaisant, dit Gabriel ; mais moi je
» m'entends. Il est certain que la chose
» sera bientôt décidée. Je la laisse à la dis-
» crétion du frère de Fernand. C'est don
» Louis qui a commencé cette affaire ;
» c'est lui qui la finira. »

La nuit étant fort avancée, il fallut songer à se séparer. Gabriel en prenant congé de Fernand et d'Isabelle, leur dit : « Voilà » des gens de guerre qui vont vous arri- » ver. Je vous exhorte à vivre noblement » avec eux. Je serois très-fâché que vous » ne vous comportassiez pas avec des offi- » ciers de sa Majesté, comme le doit faire » tout Espagnol. Rendez-leur le séjour de » Léon si agréable, qu'ils le regrettent » quand ils le quitteront, et qu'ils chan- » tent vos louanges partout où ils iront. »

HISTOIRE

D'INÈS DE LÉON.

SIXIÈME PARTIE.

DANS les premiers jours qui suivirent le départ de Gabriel, il ne fut question que de la première communion d'Inès. Isabelle ne parloit d'autre chose. Bientôt son ardeur se ralentit, de nouveaux projets, de nouvelles occupations semblèrent lui faire perdre de vue cette première communion. Ce n'est pas qu'elle ne sentît la nécessité de laisser enfin Inès s'acquitter de ce devoir; mais elle n'auroit pas été fâchée de différer encore jusqu'après son retour de Lisbonne où elle se proposoit toujours de

faire un voyage, et où elle ne pouvoit plus aller sans sa fille.

L'arrivée imprévue pour elle de don Louis, en lui ôtant toute raison de songer à ce voyage, ne lui laissa plus aucun prétexte de retard. Don Louis étoit accouru d'après l'invitation qui lui en avoit été faite par la lettre d'Inès. Il fut parfaitement bien reçu par son frère et par sa nièce. « Soyez » le bien venu, lui dit Fernand, vous ne » pouviez venir plus à propos. Outre que » nous avons bien besoin de vos avis, vous » serez témoin des deux plus grandes ac- » tions qu'Inès puisse faire en sa vie, car » je compte que son mariage suivra de » près sa première communion; j'y suis » du moins fortement décidé pour d'im- » portantes raisons que nous vous déve- » lopperons. »

Comme Fernand parloit ainsi, Isabelle qui n'étoit point au logis, lorsque don Louis étoit arrivé, parut. Son étonnement fut grand en voyant son beau-frère qu'elle

n'attendoit nullement. « Et que venez-vous » faire à Léon ? lui dit-elle. Savez-vous » bien que vous êtes plus mondain que » religieux? Vous n'êtes jamais dans votre » couvent.—Et vous, jamais où vous de- » vez être. — Nous voilà bien. Si vous » commencez par me contrarier, vous » nous serez une société fort agréable. — » Pourquoi aussi trouvez-vous mauvais » que je sois venu vous voir? — Eh oui ! » je le trouve mauvais. Puisque vous voilà, » je n'ai plus aucune raison d'aller à Lis- » bonne. Je voulois pourtant voir cette » ville, et la faire voir à Inès. — En allant » à Lisbonne, vous n'aviez pas pour uni- » que objet de voir cette ville; vous vouliez » bien aussi me voir, et me faire des ques- » tions, Dieu sait combien; car vous êtes » la plus curieuse comme la plus mali- » cieuse femme que je connoisse. Eh bien! » me voilà : interrogez-moi. — Pour pre- » mière question, dites-moi ce que c'est

» que ce mariage dont on s'occupe pour
» mon frère Lorenzo ?... — Je vous arrête
» là ; je vous devine. Vous voulez savoir
» avec qui nous marions Lorenzo ; vous
» voulez savoir qui est cette dame que
» votre évêque tient au couvent, qui est
» cette jeune personne venue de Madrid
» dans le même couvent. Vous voulez
» savoir de quelle affaire le duc d'Al-
» meyra a chargé votre évêque auprès du
» S. Siége. — Oui, je désire savoir tout ce-
» la. — Le désirez-vous fortement ? — Très-
» fortement. Mais dépêchez-vous donc.
» Hâtez-vous de satisfaire ma curiosité.
» — Je la satisferai, mais pas aujourd'hui.
» Ce sera quand votre Inès aura fait sa
» première communion. Je vous donne
» ma parole que dès qu'elle l'aura faite, il
» n'y aura rien sur chacun de ces articles,
» que vous ne sachiez aussi bien que moi.
» Mais jusque-là il sera inutile que vous
» me fassiez aucune question ; je ne répon-

» drai pas; j'ai mes raisons : voilà mon » dernier mot. »

Isabelle n'insista pas, et se consola en considérant que le terme qu'on lui désignoit, n'étoit pas éloigné, et qu'il dépendoit d'elle de le rapprocher autant qu'elle le voudroit. Cependant quelqu'intérêt qu'elle eût à ne plus différer, elle trouva des raisons plausibles pour faire encore quelques voyages à Duenas et aux environs, ce qui retarda d'autant l'entrée au couvent; de sorte que quand Inès y entra en effet pour faire sa semaine de recueillement, elle avoit passé ses quartorze ans, et touchoit à sa quinzième année. C'étoit une grande et belle fille aussi formée pour l'esprit et la raison, qu'on l'est à trente ans. La fraîcheur de la jeunesse rehaussoit en elle, tous les charmes, toutes les grâces qu'elle tenoit de la nature. Cette pudeur, cette innocence qui donne des attraits aux physionomies les moins belles, en repandant sur la sienne le coloris de la virginité,

achevoit de lui donner tout ce qui peut plaire et intéresser.

Sans méconnoître absolument jusqu'à quel point elle avoit été favorisée pour les avantages extérieurs, elle n'en tiroit cependant point vanité, et quand elle entendoit dire qu'elle étoit belle, ce qu'on lui disoit peut-être trop souvent, elle répondoit : « Tant mieux, j'en aurai moins de toilette » à faire. » Il paroissoit qu'en effet c'étoit là que se bornoient ses idées sur le parti qu'une femme peut tirer de sa beauté; car d'ailleurs elle n'avoit nulle recherche dans ses vêtemens; elle avoit à cet égard toute la simplicité et toute la modestie de sa mère qui, quoiqu'elle eût reçu de son père, le jour de ses noces, un très-riche écrin, n'avoit jamais mis un diamant. Quand on en demandoit la raison à Isabelle, elle répondoit : « J'ai le bonheur de plaire à » Fernand sans diamans; s'ils plaisent à » d'autres qu'à lui, moi je ne me soucie » pas de plaire à d'autres qu'à mon mari;

» ainsi tant qu'il y aura un pauvre qui me
» demandera l'aumône, je ne porterai pas
» un diamant. »

On entra donc au couvent. Lorsque la porte s'en ferma sur Isabelle et sur Inès ; celle-ci dit à sa mère : « Voici donc, ma-
» man, le grand jour qui s'approche. Je
» me réjouis maintenant qu'il ait été re-
» culé jusqu'à l'âge où je suis. J'en com-
» prendrai mieux à quoi l'action que je
» vais faire, m'engage envers Dieu et en-
» vers mes parens. Vous n'avez peut-être
» pas cru, maman, jusqu'à présent, à la
» sincérité de mes réponses lorsque vous
» m'avez interrogée sur l'Infant, sur les Lan-
» garez. Voici l'instant où je regarderois
» un mensonge comme le plus grand crime
» que je pusse commettre. Je vous assure
» donc que j'entre ici et que j'en sortirai
» sans savoir encore qui aura la seule part
» de mon cœur que je puisse donner. »

Isabelle n'avoit jamais douté de ce qu'Inès lui avoit dit à ce sujet, et elle reçut

avec assez d'indifférence cette nouvelle protestation, malgré l'espèce de solennité qui sembloit l'accompagner. Elle n'avoit nul souci sur le futur mariage de sa fille. Ce n'étoit pour ainsi dire que par passe-temps, qu'elle y arrêtoit ses idées, qu'elle en parloit. En général toute la vivacité de son esprit s'exerçoit sur le présent ; l'événement qui arrivoit, développoit toute sa sagacité, mais elle ne pouvoit s'inquiéter de celui qui n'étoit que dans l'avenir, parce que la trempe particulière de son âme ne lui permettoit pas de porter jusque-là sa vue. C'étoit donc avec toute la sécurité que donne l'imprévoyance, qu'elle raisonnoit, et qu'elle entendoit raisonner du mariage d'Inès.

La seule pensée qui l'occupât en entrant au couvent, c'étoit qu'elle alloit avoir une occasion bien naturelle de tirer d'Augustina et d'Eufrosina, tous leurs secrets, sans avoir obligation de cette révélation à don Louis. Mais elle fut encore à cet égard loin de compte. Elle partagea la même chambre

avec sa fille. On n'avoit pas voulu permettre qu'elles prissent pour les servir une femme du dehors. Une sœur converse leur tenoit lieu de Blanca, et cette sœur se seroit fait un scrupule de prononcer un seul mot dans la crainte de causer des distractions à Inès. Deux graves religieuses les visitoient chaque jour, l'une le matin, l'autre l'après-midi. Toutes les deux débutoient en entrant par le signe de la croix, et faisoient ensuite une conférence, une sorte de sermon d'une heure à Inès. Leur tâche remplie, elles se retiroient comme elles étoient entrées, sans proférer une seule parole qui fût étrangère à leur pieux discours. L'évêque vint bien les visiter deux ou trois fois dans le cours de cette semaine; mais chaque visite fut très-courte, et le prélat s'abstint de parler des nouvelles du dehors, toujours pour ne point distraire Inès du grand objet qui l'occupoit. « Votre cou» vent, seigneur, lui disoit Isabelle, est » une bien triste solitude. Je ne suis point

» étonnée que votre grande dame et votre » jeune demoiselle soient des êtres aussi » mélancoliques. Moi si je restois long- » temps ici, j'y gagnerois toutes les mala- » dies que donne l'ennui. » L'évêque sou- rioit et disoit que ce n'étoit pas trop de huit jours dans le cours de sa vie, pour rentrer en soi-même, et ne s'occuper que de ce qu'il importe le plus à l'homme de connoître. « Ah ! s'écrioit Isabelle, quelle dif- » férence de ce couvent à celui de las Sa- » lésas où les semaines s'envolent comme » des minutes ! dans le vôtre au contraire, » les heures roulent comme des siècles. Si » jamais je me fais religieuse, ce ne sera » pas ici. — Courage, répondoit l'évêque, » sept jours sont bientôt passés. »

On n'avoit également point voulu qu'Isabelle et Inès mangeassent au réfectoire. On avoit indiqué à celle-ci une allée du jardin où elle pourroit passer les heures qu'elle voudroit donner au délassement, et où, par les précautions qu'on avoit

prises, il ne devoit jamais se trouver personne ; de sorte qu'Isabelle appeloit cette allée le désert de la Thébaïde. Elle voulut bien quelquefois aller se mêler aux personnes de la communauté pendant leurs heures de récréation, mais elle ne rencontra jamais ni Augustina ni Eufrosina. Il lui prit aussi fantaisie d'aller voir ces étrangères chez elles; elle ne se rebuta pas; elle leur fit jusqu'à trois visites ; mais elle en fut reçue chaque fois avec beaucoup de froideur et de circonspection, et la femme noire venoit à point nommé leur annoncer une occupation qui les appeloit hors de leur appartement.

Isabelle donc réduite à elle-même, s'ennuyoit mortellement, et se disoit intérieurement que tout ce que ses forces lui permettroient, ce seroit d'aller jusqu'à la fin de son septième jour. Ainsi après avoir passé des années entières à craindre que la première communion d'Inès ne fût trop précipitée, elle craignoit maintenant bien

sincèrement qu'elle ne se fît pas assez tôt. Elle se trouvoit dégoûtée de tout ce qui l'occupoit ailleurs. Elle ne pouvoit ni coudre, ni tricoter, ni broder, ni dessiner. La lecture étoit sa seule ressource, et tandis qu'Inès lisoit Alfonse Rodriguez, la mère lisoit des romans et les billets que lui écrivoit Fernand. Il lui mandoit tout ce qui se passoit à Léon, et lui faisoit passer toutes les lettres qui arrivoient de Madrid. Le dernier billet qu'elle en reçut, étoit ainsi conçu :

« Ma très-chère Isabelle, la première » communion de notre Inès est un évé- » nement qui met en rumeur toute la » ville, et en mouvement bien du monde. » Jamais chose semblable ne s'est vue, » ce qui ne peut venir que de la réputa- » tion qu'on a faite à cette chère enfant, » et pour vous parler avec franchise, je » n'en suis pas très-content, car rarement » le bonheur va avec tant de bruit. Vous » verrez par les lettres de Madrid, qu'on

» s'ébranle à l'Escurial. Caroline a obtenu
» la permission d'être ici le jour où se fera
» cette cérémonie, qui n'en seroit peut-
» être que plus imposante, si elle se fai-
» soit avec moins d'éclat. Enfin on le veut
» ainsi ; l'ébranlement est donné : il me
» seroit impossible de l'arrêter. La fête
» sera pompeuse ; celle du mariage ne
» pourra jamais l'égaler.

» Vous trouverez du changement en
» sortant de votre couvent, et la ville
» beaucoup plus vivante. Les soldats du
» corps dont Reganhac et l'évêque nous
» ont parlé, sont casernés, et les officiers
» arrivent journellement. J'attendrai qu'ils
» soient tous ici pour leur donner un repas;
» Ce corps est un régiment Wallon,
» celui sans doute de la création duquel
» il étoit question pendant notre séjour
» à Madrid. Il est d'une superbe tenue. Il
» n'est pas possible de voir une plus belle
» troupe. La discipline et la décence y
» règnent à un point qui cause la plus

» vive satisfaction aux habitans. L'évêque
» la partage, et assure tout le monde qu'on
» n'aura qu'à se louer du séjour que cette
» troupe fera parmi nous. Je crois bien,
» quoiqu'il n'en dise rien, que c'est à son
» amitié avec le duc d'Almeyra, que nous
» sommes redevables de posséder ce corps
» plutôt qu'un autre. Alfonse Langarez en
» est un des officiers; il est sous-lieutenant
» dans la quatrième compagnie. Il est
» déjà arrivé; mais il n'a encore fait visite
» ni à moi ni à Lorenzo. Celui-ci a reçu
» une lettre de votre père qui lui marque
» qu'il se trouvera ici pour la fête qui
» s'apprête. Don Louis fait de cette fête
» une affaire d'état. Il dit qu'on ne sauroit
» lui donner trop de solennité. Il ima-
» gine, et veut conduire les préparatifs.
» L'évêque, tout en disant qu'il y a un peu
» de vanité dans ce grand zèle, laisse agir
» don Louis. Quant à votre cher frère
» Lorenzo qui prend toujours toute chose
» avec tant d'ardeur, il ne se possède pas

» de joie de voir tant de militaires. Il passe
» une bonne partie de sa journée dans une
» salle d'armes, et fatigue avec son fleu-
» ret tous ceux qui se présentent. On le
» dit d'une adresse incroyable. Il y a ap-
» parence qu'il veut se faire une réputa-
» tion de bravoure auprès des guerriers
» qu'on nous a envoyés.

» Adieu, ma chère Isabelle : nous voilà
» à ce terme tant de fois reculé, et auquel
» il falloit enfin arriver. Je ne doute nul-
» lement qu'il ne vous en revienne beau-
» coup de satisfaction. Je vous attends
» avec impatience. Embrassez pour moi
» Inès, et dites-lui que je compte qu'elle
» va comprendre maintenant mieux que
» jamais, que son premier devoir est de
» contribuer à votre bonheur par tous les
» moyens qui seront en son pouvoir. »

Il arriva donc enfin ce grand jour qu'Isabelle avoit si long-temps redouté, et que depuis qu'elle étoit au couvent, elle croyoit ne devoir jamais arriver. La veille au soir,

ainsi que l'évêque l'avoit conseillé, elle revint chez elle avec son Inès. Fernand étoit au comble de la joie de les revoir. Isabelle lui parut excessivement fatiguée. « On croiroit, lui dit-il, à vous voir, » que vous venez de faire un voyage de » cent lieues. — Oui, répondit-elle, ce » maudit couvent m'a tuée. J'y ai été dé- » vorée d'ennui. J'en éprouve une lassitude » insupportable. L'évêque a imaginé là » un sot recueillement. Quel plaisir de se » retrouver chez soi après une telle ab- » sence ! Adieu, Fernand, je ne vous » parle pas plus au long aujourd'hui. La » journée de demain sera encore une jour- » née de fatigue. Je ne prendrai rien. Je » n'ai besoin que de repos. Je vais de suite » me mettre au lit. »

Inès ne se plaignit ni de fatigue ni d'ennui. Elle embrassa modestement son père, et attendit en silence qu'on servît le souper. Fernand n'avoit invité personne. « Je » n'ai pas voulu, dit-il à sa fille, te dis-

» traire de tes saintes idées, et puisque » ta mère ne peut pas être des nôtres, » nous souperons tête à tête. Tu es en » retraite ; tu ne parleras pas, et moi je » contemplerai à mon aise mon ange. — » Votre ange ! répéta Inès. Mon papa, » c'est votre extrême affection pour moi » qui vous fait trouver ce mot. Que je » voudrois en effet être un ange ! Vous » seriez alors aimé par votre Inès comme » vous méritez de l'être. »

Pendant la collation, elle tint constamment les yeux baissés, avec une modestie ravissante. Les domestiques venoient à tour de rôle l'admirer ; ils entroient doucement, marchoient sur la pointe des pieds, n'osoient respirer, la contemploient avec délices, et lorsqu'ils étoient hors de la salle, l'un disoit : *C'est une sainte ;* l'autre renchérissant, ajoutoit : « Vous ver- » rez qu'elle fera demain quelque grand » miracle. » Un troisième se promettoit de se recommander à ses prières. Blanca

disoit : « Comme dans huit jours elle est » changée ! Elle ne regarde personne ; » elle ne dit pas un mot : on diroit qu'elle » ne peut plus parler qu'avec les anges. Je » suis sûre qu'elle se fera religieuse. »

Enfin, il y en eut un qui s'avança jusques vers Inès, mit un genou en terre, et voulut baiser un pan de sa robe, comme on baise une relique. Fernand qui s'en aperçut, lui commanda de se relever, et d'attendre au lendemain pour exposer à Inès ce qu'il auroit à lui dire.

La collation finie, Inès embrassa son père qui la baisant au front, lui dit : « Adieu, ma fille ; demain je serai le » plus heureux des pères : Dieu même » daignera visiter l'enfant que son infinie » bonté a bien voulu m'accorder. Puisse- » t-il me la conserver toujours pure, tou- » jours digne de son aimable mère ! » Inès laissa tomber quelques larmes. « Pour- » quoi pleurez-vous, lui dit son père ? Ne » vous affectez point trop. L'action que

» vous

» vous allez faire, ne veut point de tris-
» tesse ; elle demande une sainte gaieté.
» La vraie piété n'élève dans l'âme au-
» cun sentiment pénible ; elle répand
» sur le visage un air de contentement
» qui la fait aimer aux autres. — Mon
» papa, répondit Inès, je ne pleure point
» de tristesse ; je pleure de joie ; demain
» je serai digne de vous et de maman,
» puisque Dieu me jugera digne de lui. »

Au même instant, Andrès entra et annonça qu'un messager venu de la part de l'évêque, avoit recommandé que le lendemain on fût prêt à huit heures du matin pour aller à l'église. « Dans ce cas, dit » Fernand, vous réveillerez tout le monde » dès six heures. »

Inès en entrant dans la chambre de sa mère, la trouva profondément endormie, elle ôta ses souliers pour ne point faire de bruit, s'avança à petits pas vers le lit d'Isabelle, la baisa doucement sur les yeux, et se dit à elle-même : « Ah ! que Dieu me

» feroit demain une grande grâce s'il me » rendoit aussi aimable, aussi bonne que » maman ! »

Elle se glissa ensuite dans sa chambre, passa une heure en prières, et se mit au lit où elle fut à peine que le sommeil vint fermer ses paupières. Pendant toute la nuit, des songes légers et agréables égayèrent son imagination, et tinrent constamment le sourire sur ses lèvres.

Dès six heures, Blanca vint faire part à Isabelle du message de l'évêque. « A- » t-on éveillé ma fille, demanda Isabelle? » — Non, senora. — Eh bien laisse-la, je » l'éveillerai moi-même; c'est à moi à lui » annoncer la première que c'est aujour- » d'hui le jour de son bonheur. »

En un instant Isabelle fut sur pied; elle courut au lit de sa fille. Inès avoit le visage tourné vers sa mère, et toujours le sourire sur les lèvres. Isabelle s'arrêta, contempla sa chère Inès, et dit à voix basse : « Voilà, » voilà la fille que Dieu m'a donnée dans sa

» bonté. Je lis sur son visage toutes les vertus
» de son père. Que se passe-t-il dans cette
» âme angélique? Que de beauté! que d'in-
» nocence! elle sourit même en dormant, à
» son père, à moi. »

Dans ce moment, un songe faisoit palpiter le sein d'Inès; elle tendoit machinalement les bras vers sa mère. « Elle me tend
» les bras! s'écria Isabelle. » Et plus prompte que l'éclair, elle se précipita sur sa chère enfant qu'elle éveilla à force de caresses.
« Ah! maman, c'est vous, dit Inès en s'é-
» veillant. Je vous voyois en dormant; il
» me sembloit que vous me preniez dans
» vos bras pour me placer au milieu des
» anges sur un trône à côté de celui où
» leur reine est assise. — C'est aujourd'hui,
» ma fille, dit Isabelle, qu'ils chanteront
» un cantique à ta louange. Lève-toi; viens,
» que je te pare de ma propre main. C'est
» à moi, c'est à ta mère à orner l'offrande
» que Dieu va agréer. »

Inès se leva, Isabelle la conduisit à sa

toilette, se plut à arranger ses cheveux, sa coiffure, son voile ; elle la revêtit d'une robe dont la blancheur éclatante étoit le symbole de l'innocence de la modeste vierge qui en étoit parée. Ainsi vêtue, Inès ressembloit à un tendre lis qui vient de s'épanouir aux premiers rayons du soleil. Lorsqu'elle fut habillée, elle pria sa mère de s'habiller elle-même avec le secours de Blanca, et de permettre que pendant ce temps-là, elle récitât encore quelques prières.

Isabelle n'étoit jamais long-temps à s'ajuster; elle fut bientôt prête; elle en avertit Inès. « Quand tu auras fini, lui dit-» elle, tu viendras me trouver dans le sa-» lon où je serai avec ton père. Abrège un » peu les prières; il ne faut pas faire atten-» dre l'évêque. Il a mis la cérémonie à » huit heures pour ne pas trop reculer » l'heure de ton déjeûner. » Inès lui répondit qu'elle ne tarderoit pas à la suivre.

Dès qu'elle eut en effet fini la prière

qu'elle avoit commencée, elle descendit dans le salon. Tous les domestiques s'y étoient rendus. Fernand et Isabelle assis à côté de l'un de l'autre attendoient en silence leur fille. Elle parut; dès qu'ils la virent, ils se levèrent pour la recevoir. Elle s'avança modestement, la tête baissée. Dès qu'elle fut auprès d'eux, elle releva son voile, et leur montra une figure céleste. Se mettant ensuite à genoux, joignant les mains, courbant la tête, elle les supplia de lui pardonner toutes les fautes dont elle s'étoit rendue coupable, et la négligence avec laquelle elle avoit répondu aux excessives bontés dont ils l'avoient toujours comblée. « J'adresse, ajouta-t-elle, la » même prière à toutes les personnes qui » sont ici témoins de mon repentir et de » mes remords. »

L'émotion de Fernand et d'Isabelle étoit à son comble. Les domestiques attendris pleuroient. Inès elle-même avoit eu bien de la peine à prononcer ce peu de

paroles. Ses larmes et ses sanglots mettoient un intervalle entre chacun de ses mots. Enfin faisant un dernier effort, et s'inclinant de nouveau, elle dit à son père et à sa mère: « Dieu attend votre enfant à l'au-» tel; il veut que j'y porte une nouvelle » preuve de votre affection. Ne me la re-» fusez pas, ô mon papa, ô maman; bé-» nissez votre Inès... »

Isabelle n'y tint pas; elle se laissa tomber sur son fauteuil, un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, elle s'écria: « Moi! » que je te bénisse? — Oui, maman, la » meilleure, la plus tendre des mamans, » répondit Inès, je vous en supplie, béniss-» sez-moi, si vous me croyez digne de cette » faveur; elle fera ma joie le reste de ma » vie. Oh! je vous en prie, bénissez votre » fille. — Ma fille! répéta Isabelle; oh! oui, » tu es ma fille, ma fille bien aimée; Dieu » et ton père le savent. Que je te bénisse! » moi! répéta-t-elle encore; oh oui! oui, » mille et mille bénédictions! Toutes

» les bénédictions que Dieu tient dans le » trésor de ses miséricordes, je te les sou- » haite; elles sont pour toi, pour mon » Inès, pour l'enfant de Fernand et d'I- » sabelle. »

Fernand n'étoit pas moins ému qu'Isabelle, mais se contenant mieux, et renfermant en lui-même avec plus de force les sentimens qui l'oppressoient, il déploya dans ses regards et son maintien la sainte et majestueuse autorité d'un père; il rappela ces temps du berceau du monde où Dieu sanctionnoit la bénédiction que les chefs de famille donnoient à leurs enfans. Il dit à sa fille : « Inès, l'extrême sensibi- » lité de votre mère, qui vous est un nou- » veau témoignage de sa tendresse, ne lui » permet pas de vous exprimer tout ce que » son cœur sent pour vous dans ce moment » important. En vous parlant, c'est aussi » en son nom que je vous parle. La con- » duite sage, affectueuse que vous avez » toujours tenue avec elle, avec moi, avec

» tous vos parens, ne nous permet pas de
» vous refuser l'insigne faveur que vous nous
» demandez, faveur qui dans tout le cours
» de votre vie, ajoutera à votre félicité
» quand vous serez heureuse, et adoucira
» vos peines quand il plaira à Dieu de
» vous éprouver par l'adversité. C'est donc
» du fond de mon cœur, et avec un re-
» doublement d'affection, que je vous
» donne, ma fille, toute la bénédiction
» qu'un père peut donner à un enfant
» qu'il chérit, et dont il n'a jamais eu à
» se plaindre. »

En disant cela, Fernand avança la main droite sur la tête d'Inès et prononça la formule de bénédiction qu'on lit dans les Livres saints. Il étoit temps que cette scène cessât; Inès elle-même n'auroit pu en supporter la durée, elle auroit été hors d'état de se rendre à l'église. Fernand se hâta de la relever. « Voilà qui est fait, lui-dit-
» il, ma fille; nous n'avons plus mainte-
» nant qu'à nous réjouir tous de cette

» belle journée. Vous pouvez aller avec » confiance où votre pasteur vous attend. » Vous n'avez plus rien ni sur la con- » science, ni sur le cœur, qui puisse vous » inquiéter. Allons, ma chère Inès, un » peu de gaieté. Embrasse ton père et ta » mère ; tu vas prier pour eux, tu seras » exaucée. »

Les domestiques alors voulurent renouveler la scène de la veille ; ils se pressoient autour d'Inès, ils se recommandoient à ses prières ; chacun vouloit baiser un pan de sa robe. « Laissez-la, leur dit Isabelle ; » ne la fatiguez pas, attendez que la céré- » monie soit finie. — Oui, oui, leur dit à » son tour Inès, après la cérémonie je » vous remercierai tous, je vous embrasse- » rai tous. »

Fernand pour la distraire d'idées dont la continuité l'auroit trop affectée, la prit par la main, et lui dit : « Ma chère enfant, » tu nous procures aujourd'hui une belle » fête ; tu en es la reine. Ta mère et moi

» nous te confrons notre autorité. Tu es la
» maîtresse aujourd'hui. Tu ordonneras,
» tu disposeras de tout comme tu l'enten-
» dras. Les domestiques ont ordre de n'o-
» béir qu'à toi aussi long-temps que la jour-
» née durera. Ainsi, au retour de l'église,
» tu donneras des ordres pour le repas et
» pour le reste de la journée. Ta mère et
» moi nous souscrivons à tout, et ne nous
» mêlerons de rien. — Je n'abuserai pas,
» répondit Inès, de mon empire, et je
» vois bien que vous avez choisi ce jour
» pour me confier votre autorité, parce
» que vous avez présumé que devant être
» toute bonne, je représenterai mieux mon
» papa et maman. »

Dans cet instant, huit heures sonnèrent ; le cœur d'Inès palpita ; elle se disposa à partir, quand on entendit le bruit d'une voiture dans la cour. Un moment après Gabriel et Lorenzo parurent dans le salon.
« Allons, ma fille, dit Gabriel ; partons,
» tout est prêt ; l'évêque t'attend à l'église ;

» il nous a prêté sa voiture pour le venir
» chercher. C'est quelque chose d'étrange,
» ajouta-t-il en s'adressant à Fernand et à
» Isabelle, que le bruit que fait cette chère
» enfant. Tout est en l'air dans la ville, le ré-
» giment est sous les armes; l'autel est paré
» avec une richesse qui éblouit, l'église est
» décorée avec la plus grande magnificen-
» ce, et jamais on n'y a vu un tel concours. »

On descendit, on monta en voiture; toutes les rues par lesquelles on passa, étoient remplies de curieux qui cherchoient des yeux au fond du carrosse la modeste et belle Inès. Quand on fut sur la place de l'église, on trouva le régiment des gardes Wallones en bataille. Les soldats présentèrent les armes; les officiers saluèrent avec leur épée; les drapeaux se balancèrent, les tambours battirent aux champs.

Enfin la voiture arrêta devant la principale porte de l'église; Inès mit pied à terre. Au même instant les tambours se turent; la musique du régiment joua une marche

guerrière ; toutes les cloches sonnèrent ; l'orgue fit retentir de ses sons toute l'enceinte du temple. Les chantres qui en attendant que la messe commençât, psalmodioient le petit Office de la Vierge, en étoient lorsqu'Inès parut, à ce verset que sa mère lui avoit entendu réciter au pied du lit de Caroline malade : *Tota pulchra es, amica mea, et macula originalis numquam fuit in te. Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias Adæ.* Isabelle avoit si souvent demandé l'explication de ces paroles depuis qu'elles étoient sorties de la bouche d'Inès, que quoiqu'on les chantât en latin, elle en comprit parfaitement le sens. Elle se sentit en quelque sorte élevée au-dessus d'elle-même, quand elle les entendit répéter au milieu de cet appareil de majesté ; elle crut les entendre sortir de la bouche de Dieu même ; elle ne put penser que ce fût le hasard qui en eût frappé ses oreilles dans les deux circonstances où Inès lui avoit paru plus particulièrement digne

d'attirer en effet sur elle l'attention et les bontés du Souverain de tous les êtres. Elle en conclut que son Inès seroit, comme elle l'avoit toujours auguré, l'ornement de son sexe sur cette terre, et qu'au-delà elle jouiroit à jamais d'un bonheur inaltérable. Cette idée grande et consolante lui donna une force sans laquelle son exquise sensibilité ne lui eût peut-être pas permis de rester à côté de sa fille jusqu'à la fin de la cérémonie.

Dès qu'on eut fait quelques pas dans la nef, l'évêque suivi de tout son clergé, vint recevoir Inès et sa famille, et les conduisit au milieu du sanctuaire où un modeste prie-dieu attendoit Inès. Elle avoit à sa droite son père et Gabriel, à sa gauche sa mère et Lorenzo. Quatre fauteuils et quatre carreaux posés sur un riche tapis, leur avoient été destinés. Les domestiques de Fernand et d'Isabelle avoient eu la permission d'entrer dans le sanctuaire et de se placer derrière leurs maîtres.

Dès soldats debout, et le chapeau sur le tête, la baïonnette au bout du fusil, entouroient l'autel; deux tambours avec leur caisse, prêts à battre, se tenoient vis-à-vis. Une partie du régiment ayant ses officiers à la tête, étoit entrée dans la nef.

Dès qu'Inès eut pris place, l'évêque commença la messe; un coup de tambour en donna le signal. Après l'Evangile, don Loüis qui faisoit l'office de diacre, monta en chaire, et prononça en peu de mots un discours où après un court éloge des vertus de l'évêque, et des actions de grâces au régiment qui venoit mêler la pompe militaire aux augustes fonctions des prêtres, il se félicita lui-même en termes touchans de pouvoir offrir dans la personne de sa propre nièce, un exemple du bonheur dont la religion sait récompenser et la piété filiale, et l'attachement à ses amis. En disant ces mots, don Louis montroit Caroline qui s'étoit cachée dans la foule, mais que tous les yeux y avoient démêlée. « La

» voilà, s'écria-t-il, en se tournant vers » Inès, la voilà au pied de l'autel, la tête » courbée. Y vient-elle expier des délits » domestiques, des sujets de mécontente- » ment donnés à sa famille? Non; la voix » de ses parens, celle de leurs serviteurs, » la mienne même s'éleveroit contre les » accusateurs. Y vient-elle solliciter son » pardon pour avoir méconnu les égards, » l'indulgence, les sacrifices dus à l'amitié? » Non; la voix d'une jeune et vertueuse » princesse s'éleveroit pour rendre un té- » moignage honorable. Cette posture hum- » ble et suppliante est celle de la recon- » noissance. Levez les yeux, voyez les » cieux qui s'entr'ouvrent; voyez-en des- » cendre les anges avec la divine et myste- » rieuse récompense réservée aux enfans » soumis et respectueux, aux amis tendres » et courageux. »

Enfin le moment important arriva. L'évêque ouvrit le tabernacle; il montra aux yeux d'Inès et de toute l'assemblée la

divine et miraculeuse hostie. Les soldats frappèrent le pavé de la crosse de leur fusil, ployèrent un genou, portèrent la main à leur chapeau, les tambours battirent aux champs. Le signal du silence leur ayant été donné, le prélat s'adressant à Fernand et à Isabelle, leur dit qu'il ne se réjouissoit pas moins qu'eux du bonheur de leur fille, et qu'il rendroit d'éternelles actions de grâces à Dieu de ce qu'il avoit bien voulu permettre qu'il fût dans une occasion aussi solennelle le ministre de sa bonté envers un enfant dont il avoit toujours chéri les parens. Il exhorta ensuite Inès à s'approcher avec confiance.

Ce moment lui inspira un véritable effroi ; ses genoux tremblèrent, son père fut obligé de la soutenir pour qu'elle pût gagner les marches de l'autel. Isabelle courbée sur son prie-dieu, cachoit son visage dans ses mains. Gabriel lisoit des prières dans un gros livre. Lorenzo cherchoit à lire du coin de l'œil sur les diverses physio-

nomies, l'impression que faisoient la contenance et l'action d'Inès.

Elle revint à sa place avec plus d'assurance. Lorsqu'elle eut fini son action de grâces, l'évêque qui avoit un peu hâté la sienne, vint à elle et lui fit son compliment. « Eh bien, dit-il ensuite à Isabelle, que » trouvez-vous de si fâcheux dans cet acte » si consolant de la religion ? — Ah ! » seigneur, répondit Isabelle, vous m'avez » réconciliée avec la première communion. » Il n'y a rien que vous ne veniez à bout » de faire aimer quand vous l'entreprenez. » — Seigneur, dit à son tour Inès, je suis » aujourd'hui la maîtresse au logis, j'y com- » mande ; vous n'avez pas déjeûné, venez » déjeûner avec nous. — Non-seulement » déjeûner, répondit le prélat, mais en- » core dîner. Il ne faut pas que vos bons » amis se séparent aujourd'hui de vous. »

On en étoit là du dialogue, quand Caroline parut ; elle prit Inès par la main et lui dit en l'entraînant : « Viens donc, ma

» bonne amie, nous jaserons plus décem-
» ment hors de l'église. »

On sortit donc du sanctuaire, on traversa la nef où la foule se tenoit toujours pour voir de près la belle Inès. En passant près du bénitier, on aperçut Alfonse Langarez en grand uniforme, qui présenta respectueusement de l'eau bénite à Inès ; et lui demanda la permission de lui aller rendre son hommage chez elle. « Pas aujourd'hui, » répondit Inès, concevez que cette journée » doit être toute entière à Dieu. — Je suis » à vos ordres, répliqua Alfonse ; fixez le » jour. — Tout jour sera bon, dit Inès ; » en quelque temps que vous veniez, vous » serez bien reçu. Faites seulement en sorte » la première fois que vous viendrez, de » vous arrêter pour dîner. »

Lorenzo laissa parler Inès sans l'interrompre. Il s'approcha en suite d'Alfonse, lui prit la main, la lui secoua rudement, et lui dit : « Bon jour, Alfonse ; êtes-vous de-
» venu raisonnable, mon ami ? Il faut mar-

» cher doucement ici. Nous avons de bon-
» nes lames. Comment se porte Isidro? sait-
» il que ma seigneurie l'a exilé de Léon?...»

Isabelle qui étoit auprès de son frère, se hâta de le tirer par l'habit, et de l'emmener hors de l'église. Là on perdit Alfonse de vue. Caroline qui se trouvoit collée contre Inès, lui sauta au cou, l'embrassa étroitement, et lui dit : « Ne me traite pas comme » tu as traité Langarez. Fais, ma chère » amie, que je puisse passer la journée » avec toi ; je ne te distrairai point; je serai, » si tu veux, de toutes tes prières. — Vo- » lontiers, dit Inès, mais je te prie de ren- » voyer tout ton monde. Où loges-tu — Au » palais épiscopal. — Eh bien, tu seras » sous la garde de notre évêque qui passe » la journée avec nous. Où sont tes frères? » — Je les ai congédiés. Ils sont retournés » au palais. Tu vois qu'ils sont discrets. » — Oh ! d'abord, dit Inès, je ne peux » pas les recevoir aujourd'hui. — Rassure- » toi, ma bonne amie, je ne te les amènerai

» pas ; ils ne te rendront visite que quand » tu le leur permettras. »

Tandis que les deux amies causoient ainsi, on se pressoit autour d'Inès ; chacun vouloit être admis à lui faire son compliment. Elle aperçut dans la foule dona Augustina et la jeune Eufrosina. Elle fut à elles, les embrassa affectueusement, et les invita à dîner pour ce jour-là. Elles parurent accepter son invitation avec plaisir.

« Allons, dit l'évêque, vous avez assez » babillé. Puisque vous êtes la maîtresse » aujourd'hui, senora Inès, voilà des voi- » tures ; réglez les rangs. »

Inès monta dans le carrosse de l'évêque avec son oncle don Louis et Caroline. Gabriel, Isabelle, Fernand et Lorenzo montèrent dans un autre carrosse. Tous les domestiques avoient pris les devants. Lorsqu'on arriva à l'hôtel, Inès les trouva rangés en haie dans le vestibule. Chacun tenoit à la main une fleur qu'il lui présenta gracieusement. Vicente s'approcha d'elle, et

au nom de tous lui adressa un compliment qui prouvoit l'affection que lui portoient toutes les personnes de la maison. Elle les remercia avec beaucoup de sensibilité, et embrassa l'orateur. « En vous donnant, » lui dit-elle, cette marque d'amitié et de » reconnoissance, c'est à tous ceux dont » vous avez été l'interprète, que je la » donne. »

Inès jugea ensuite à propos de conduire tout son monde dans le salon, afin de donner aux gens le temps d'arranger la salle à manger. Quelle fut sa surprise en entrant, de voir sur les fauteuils, de petites corbeilles élégantes, ouvertes et remplies de divers objets. « Eh ! mon Dieu, s'écria-t-elle, » que de jolies choses ! Pour qui donc » tout cela ? — Pour toi, ma fille, lui dit » Isabelle. Chacun aujourd'hui a voulu te » faire son cadeau, et te prouver que comme » tu étois bien avec Dieu, tu étois bien » aussi avec tes parens et avec tes amis. Il » y a là, ma chère Inès, sept corbeilles.

» Dans l'une tu trouveras des gourmandises;
» dans l'autre des rubans, des colifichets;
» dans la troisième, des dentelles; dans
» la quatrième, des bijoux; dans la cin-
» quième, des livres, des objets de piété;
» dans la sixième, une provision de tous
» les outils nécessaires pour ton dessin;
» dans la septième enfin, de petits meu-
» bles de toilette. Ne t'inquiète pas de sa-
» voir de qui te vient telle ou telle cor-
» beille. Comme l'affection que nous te
» portons tous est la même, et n'a rien
» qui puisse nous distinguer à tes yeux,
» nous n'avons pas voulu non plus que tu
» pusses nous reconnoître à nos cadeaux.
» Ton père et moi qui ne sommes point
» séparés dans ton cœur, avons fait en
» commun les frais d'une de ces corbeil-
» les. Les domestiques ont fait comme
» ton père et moi; ils se sont réunis à tes
» amis, et ont aussi composé en commun
» une de ces corbeilles. Les cinq autres te
» sont données, l'une par le seigneur évê-

» que de qui tu as reçu aujourd'hui une » preuve si honorable d'affection; la se- » conde te vient de ton grand-père, la » troisième de ton oncle Lorenzo, la qua- » trième de ton oncle don Louis, et la » cinquième de ton amie Caroline. Tu » vois maintenant, Inès, que si tu cessois » d'être aimable, bonne, reconnoissante, » tu tromperois, et tu affligerois bien du » monde. »

Inès ne trouva point d'expressions pour témoigner sa gratitude. Elle se borna à embrasser ceux de ses bienfaiteurs qui étoient présens, se réservant de faire des libéralités aux domestiques. On vint l'avertir que le déjeûner étoit servi. On passa dans la salle à manger, et là un nouveau spectacle vint frapper les yeux d'Inès. Des fleurs entrelacées en guirlandes, ornoient les murs; le pavé en étoit jonché; la table, les plats, les assiettes, les vases en étoient couronnés.

Dès qu'Inès fut assise, il se fit une dé-

charge de boîtes dans le jardin. A cette bruyante décharge, succéda un concert mélodieux, exécuté par des musiciens cachés dans une pièce voisine. « Eh ! » mon Dieu, dit Inès, qu'est-ce donc encore » que cela ? On veut me faire mourir de » joie aujourd'hui. A qui suis-je rede- » vable de cette nouvelle galanterie ? — » Senora, lui dit Vicente, c'est une petite » fête que nous avons imaginé de vous don- » ner. Pouvions-nous, pour satisfaire notre » cœur, choisir une plus belle journée ? » — En vérité, Vicente, reprit Inès, vous » en faites trop. Je ne pourrai jamais recon- » noître..... — Pardonnez-moi, senora, » vous pouvez tout reconnoître. — Com- » ment cela ? — En continuant à nous » honorer de votre bienveillance, et en » m'obtenant à moi de la senora votre » mère, qui ne peut vous rien refuser » aujourd'hui, la permission d'épouser » de suite Blanca. — Cette marque de » reconnoissance, répondit Inès, seroit » partielle ;

» partielle ; elle n'intéresseroit que vous et » Blanca. Je ne vois pas comment votre » mariage avec elle pourroit contribuer » au bonheur des autres personnes qui » me donnent cette fête. — Pardonnez- » moi, senora, s'écria Andrès, il fera » notre bonheur à tous ; il est ridicule » qu'on ne veuille pas permettre à Vicente » de se marier. Est-ce qu'il est mineur ? » N'est-il pas en âge d'épouser ? Il est trop » bon. Si j'étois à sa place..... — Quoi ! » Andrès, lui dit avec douceur Isabelle, » vous grondez même aujourd'hui ! Vous » vous êtes fait chef de cabale ! Vous avez » beau jeu; Fernand et moi ne sommes pas » les maîtres. Nous ne soufflerons pas. — » Moi, sans être ici le maître, dit l'évêque, » je représente qu'en un tel jour, on ne » doit point parler de mariage. »

Lorenzo fit un signe amical à Andrès pour l'inviter à se taire ; Inès sourit ; les autres convives applaudirent à l'évêque, et on continua le déjeûner, pendant lequel

Inès fit les honneurs avec une grâce et des attentions qui charmèrent tout le monde. Lorsqu'elle vit que chacun avoit fini, elle demanda la permission de se retirer ; et prenant la main de Caroline, elle lui dit : « Viens avec moi, ma chère amie, mon- » tons dans ma cellule, nous prierons, » nous lirons, nous ne parlerons que de » choses édifiantes. — Fort bien, dit l'évé- » que ; après le dîner je vous remenerai à » l'église, et nous pourrons dire ce soir » que nous avons bien employé la journée. »

Inès emmena donc Caroline dans sa chambre, et il ne fut question en effet entr'elles que de lectures édifiantes, de prières ; elles remirent à un autre jour toute conversation étrangère à des objets de piété. L'évêque se retira dans son palais ; don Louis resta avec Fernand, Isabelle, Gabriel et Lorenzo. Après avoir causé quelque temps dans le salon, l'ennui s'empara d'Isabelle. Elle proposa une promenade à pied hors la ville, en attendant le dîne-

On se rendit à son invitation ; elle prit le bras de son frère qui, après s'être fort égayé sur l'attachément que l'évêque paroissoit avoir pour la grande Augustina, dit qu'il soupçonnoit plus que jamais qu'on vouloit le marier à la langoureuse Eufrosina. « Et » voilà, ajouta-t-il, le motif des préve- » nances que nous fait le saint prélat. Quant » à ton Inès, sois sûre, comme je te l'ai » toujours dit, qu'ils en feront une reli- » gieuse. Cette première communion a été » conduite avec beaucoup d'art. Voilà la » pauvre enfant toute en dévotion. Si j'é- » tois toi, je ne soufflerois mot à personne, » je les attraperois tous. Quand j'aurois » trouvé le gendre qui me convient, je » ferois secrètement mes conventions avec » lui, je marierois brusquement Inès, et » voilà alors les dévotes et les Langarez » déroutés. Mais tu n'es pas capable de » cette sagesse. Tu contes tes affaires à » tout l'univers, et rien n'est plus aisé que » de faire avorter des projets qu'on con-

» noît. — Tu ne sais ce que tu dis, lui
» répondit Isabelle. Pour une chose aussi
» essentielle que le mariage de ma fille,
» je ne me cacherai jamais ni de mon
» père, ni du frère de mon mari, et
» encore moins de l'évêque qui est notre
» meilleur ami. On ne me mène pas aussi
» aisément que tu le penses. C'est moi seule
» qui ai conduit l'affaire de la première
» communion, et je m'applaudis de l'avoir
» aussi bien conduite. Je vous ai résisté
» à tous, sans que vous vous en aperçus-
» siez. Si je me fusse rendue à vos éter-
» nelles représentations, je lui aurois fait
» faire sa première communion dès l'âge
» de dix ou onze ans. C'est pour le coup
» qu'elle auroit couru risque de n'être,
» comme tu t'exprimes, qu'une béguine,
» et de ne savoir les vérités les plus impor-
» tantes que comme un perroquet sait les
» mots qu'on lui répète. Avec l'âge et la
» raison qu'elle a aujourd'hui, il est im-
» possible qu'elle se fasse de fausses idées

» de dévotion. Je ne blâme point ce qui
» se pratique dans les autres familles ; mais
» on doit aussi me laisser le droit de pour-
» voir, comme je l'entends, au bonheur
» de ma fille. Crois, mon cher Lorenzo,
» qu'il y a du bon sens dans la tête
» de ta sœur. Je me tirerai du mariage
» comme du reste. Ce que j'y craignois
» le plus, c'étoit d'être obligée de me sé-
» parer de ma fille. J'y ai pourvu. Tu sais
» le vœu que j'ai fait. Point de gendre,
» fût-ce l'Infant don Pédro, s'il ne de-
» meure avec moi, puisqu'il n'y a aucune
» puissance au monde, pas même celle de
» mon mari qui puisse me contraindre à
» manquer à mon vœu. Cela te paroît-il
» sage ? Prends donc confiance en moi,
» et laisse-moi conduire ton propre ma-
» riage ; tu t'en trouveras bien. — Mais je
» ne veux pas me marier, moi. — Puis-
» que mon père le veut, il faut bien le
» vouloir. — Je ne veux point de cette Eu-
» frosina, je la soupçonne d'être sœur lé-

» gitime on non légitime d'un Langarez.
» — Quelle folie ! — C'est que je ne veux
» point être le beau-frère d'un Langarez,
» m'étant proposé depuis long-temps de
» donner une bonne correction à l'un des
» deux. »

On en étoit là de la conversation, quand Alfonse Langarez, que le désœuvrement et la beauté du ciel avoient également porté à prendre le plaisir de la promenade, se montra à Isabelle. Elle prit par la main son père et son beau-frère, et les lui présenta. L'entrevue se passa en complimens. On demanda à Alfonse si tout son régiment se trouvoit à Léon. Il répondit que les soldats étoient au complet, et qu'on n'attendoit plus que deux ou trois officiers. Il ajouta que la ville de Léon alloit prendre une nouvelle face, parce que le colonel, qui étoit déjà arrivé, se proposoit de donner des fêtes.

On alloit continuer les questions; mais on fut interrompu par une voiture qui s'ar-

rêta devant Isabelle. La portière s'ouvrit; les deux Infans avec leur gouverneur descendirent, abordèrent Isabelle avec beaucoup de civilité, adressèrent des choses flatteuses à chacun de ses parens, et parurent faire peu d'attention à Langarez. Don Pédro, d'un air timide et respectueux, demanda à Isabelle des nouvelles de sa fille, et lui dit que dans la cérémonie du matin elle avoit paru, aux yeux de tous, comme un ange.

Pendant qu'Isabelle entretenoit don Pédro, Lorenzo prit familièrement Alfonse sous le bras, et disparut avec lui. Isabelle, que la présence des Infans avoit mise en gaieté, étoit si entièrement à sa conversation avec don Pédro, et si occupée à le plaisanter sur les espiégleries de son enfance, qu'elle ne s'aperçut pas de l'absence de son frère. Les jeunes princes finirent par lui demander la permission d'être admis à lui faire leur cour avant de retourner à Madrid. Fernand prenant alors

la parole, leur dit qu'ils mettroient le comble à la faveur dont ils vouloient bien les honorer, si, ne se bornant pas à une simple visite, ils daignoient accepter un repas de famille. Il ajouta qu'on prendroit jour pour cela avec le seigneur évêque qui étoit son ami particulier, qui tiendroit à honneur de les accompagner, et sans la présence duquel il n'étoit point pour lui de bonne fête.

On se retira fort content de part et d'autre. Isabelle chercha le bras de son frère, et ne trouvant ni Lorenzo ni Alfonse, elle commença à concevoir des inquiétudes. Elle devint rêveuse, et ne prit plus part à la conversation. On s'achemina vers le logis; on n'y trouva point Lorenzo. Inès avoit fait une nouvelle toilette un peu plus recherchée que celle du matin. Isabelle entra dans le salon où l'évêque, dona Augustina et Eufrosina attendoient, et sembla ne pas s'apercevoir que sa fille y étoit, quoique celle-ci se

donnât beaucoup de mouvement pour présenter des siéges aux arrivans.

Inès s'affecta moins de cette distraction que de l'inquiétude qu'elle lisoit dans les yeux de sa mère. Elle lui en demanda la cause. « Je te plains, lui répondit Isabelle. » Voilà déjà que la dévotion t'a fait » perdre la tête et la mémoire. Comment, » Inès, tu ne vois pas que ton oncle Lo- » renzo n'est pas ici ? Il est plus occupé » de toi, je t'en réponds, que tu ne l'es » de lui. Je t'en prie par-dessus tout : sois » d'abord bonne parente ; la dévotion » viendra après, et encore n'en faut-il » pas trop. »

L'évêque, bien loin de s'offenser de cette saillie, en rit aux éclats. « Riez » tant qu'il vous plaira, lui dit Isabelle ; » je ne déraisonne point. Le bon sens » n'est pas donné exclusivement en par- » tage aux hommes. Si Inès a tant de » goût pour la dévotion, qu'elle se mette » au couvent avec la senora Augustina ;

» vous en ferez là ce que vous voudrez ;
» mais tant qu'elle sera dans le monde,
» elle sera à moi, et tant qu'elle sera à
» moi, je veux qu'elle soit sans cesse
» occupée de ses parens et de ses
» amis. — Mais, senora, dit l'évêque,
» comment voulez-vous qu'on partage
» votre inquiétude ? Elle n'est nullement
» raisonnable. Est-ce que votre frère est
» un enfant ? Vous allez le voir arriver.
» — Je sais ce que je dis, répondit Isa-
» belle ; Lorenzo n'a pas disparu seul ;
» si vous ne m'entendez pas, c'est que
» vous n'êtes pas son frère. »

Un domestique vint avertir qu'on avoit servi. Inès qui avoit ce jour-là le suprême commandement, se trouva embarrassée. Elle hésita. Il lui paroissoit assez naturel de retarder le dîner jusqu'à ce que son oncle fût arrivé. D'un autre côté, il ne lui paroissoit guère convenable de faire attendre l'évêque. Enfin elle se décida à faire signe de la main aux convives, de

passer dans la salle à manger. Isabelle se leva brusquement, arrangea son voile, et s'élança hors du salon. Inès courut après sa mère, en lui criant : « Où allez-vous, » maman ? — Je n'ai pas ton sang-froid, » lui répondit Isabelle. Je vais chercher » ton oncle. Andrès m'accompagnera. — » Mais, maman, il est plus simple de » retarder le dîner, si le seigneur évêque » le permet. — Je ne puis pas le per- » mettre, dit le prélat. Comment voulez- » vous que je fasse attendre les personnes » qui vont se réunir dans l'église ? — Eh » bien ! cria Isabelle, mettez-vous tou- » jours à table ; rien ne peut m'empêcher » de courir après mon frère. »

Andrès qui avoit entendu ce débat, et qui n'étoit pas moins impatient qu'Isabelle, de retrouver Lorenzo, s'étoit hâté de sortir pour s'informer de l'endroit où il pouvoit être ; de sorte qu'Isabelle alloit et venoit dans la maison,

montoit et descendoit, cherchant partout Andrès et ne le trouvant point.

Andrès n'alla pas loin dans la rue. Il eut à peine fait quelques pas que Lorenzo se présenta à lui. « Ah ! seigneur, lui dit » Andrès, qu'est-il donc arrivé entre vous » et Lucifer Langarez ? Est-ce que vous » l'auriez tué sans moi ? On est là-haut » d'une mortelle inquiétude. — Quel » conte ! s'écria Lorenzo. » Il doubla le pas, rencontra sa sœur sur l'escalier, l'embrassa, la prit par la main, et la conduisit dans la salle à manger où l'on se mettoit à table. « Vous êtes un fier étourdi, » lui dit Gabriel. Pouvez-vous dans un » jour comme celui-ci où tout auroit dû » être bonheur pour Inès et votre sœur, » nous mettre dans de telles inquiétudes ? » — Mais dis donc, lui cria à son tour Isa- » belle, d'où tu viens. — D'où je viens ? — » Oui. — De partout. — Encore, d'où ? — » Du café, du billard, de la salle d'armes. —

» Qu'as-tu fait d'Alfonse ? Comment vous
» êtes-vous quittés ?—Nous nous sommes
» quittés les meilleurs amis du monde, au
» moyen de deux fleurets que je lui ai cassés
» sur la poitrine, et d'une vingtaine de
» bottes que je lui ai portées. Il connoît
» mon savoir-faire ; je l'ai mis au pas ;
» Dieu merci. — Voilà, dit l'évêque ;
» pour un aussi saint jour, des occupa-
» tions bien profanes. — Vous vous mo-
» quez, répondit Lorenzo. Est-ce que
» j'ai fait moi, ma première communion ?
» — Encore ne falloit-il pas, reprit le
» prélat, faire gronder celle qui l'a faite.
» — Ah ! ma chère Inès, s'écria Lo-
» renzo, voilà un véritable tort. Et que
» t'a-t-on dit ? — Que je ne vous aimois
» pas assez. Si votre cœur me fait le même
» reproche, voilà tout mon bonheur
» troublé. »

En disant cela, Inès laissa échapper quelques larmes. « C'est assez, dit Isa-
» belle ; finissons cette discussion qui

» devient fort ennuyeuse. Il n'auroit tenu » qu'à mon frère qu'elle n'eût pas lieu ; » mais avec lui on ne peut pas se pro- » mettre un jour entier de satisfaction. »

Peu à peu, ce léger nuage se dissipa ; les fronts se déridèrent ; une douce joie reprit le dessus. La salle étoit décorée comme le matin. Le parfum des fleurs embaumoit l'air, une musique douce et tendre satisfaisoit les oreilles, et réjouissoit l'âme. Inès, reine de cette fête, paroissoit plus belle qu'elle n'avoit jamais été ; le désir de plaire à ses convives, animoit sa physionomie ; la bienveillance brilloit dans ses yeux ; le plus aimable sourire embellissoit ses lèvres ; l'innocence et la pureté de son âme, se réfléchissoient sur son visage où la couleur tendre de la rose qui s'épanouit, se marioit à la blancheur du lis. Dona Augustina et Eufrosina avoient constamment les yeux fixés sur elle. Fernand et Isabelle la contemploient avec délices. Ses autres parens et l'évêque

lui adressoient des complimens sur la belle ordonnance du repas, et sur ses attentions obligeantes envers les personnes invitées.

Après le dîner, on se donna à peine le temps de causer quelques minutes, et on regagna l'église où Fernand et Isabelle seulement se rendirent avec l'évêque, Inès et Caroline. Malgré la pompe des cérémonies et la beauté de la musique; Isabelle ne laissa pas de s'y ennuyer mortellement.

Le soir, les mêmes personnes qui avoient été invitées au dîner, se réunirent pour la collation où comme le matin, on fut embaumé par les fleurs, et récréé par un agréable concert.

Après la collation, on se rendit dans le jardin où l'on eut le spectacle d'un feu d'artifice dont les gens de la maison avoient fait les frais.

La nuit étant survenue, on se sépara

après qu'on eut renouvelé à Inès mille témoignages de la plus affectueuse reconnoissance pour la manière honorable dont on avoit été traité. Caroline et elle en s'embrassant, se promirent de se revoir bientôt pour jaser, dirent-elles, de leurs petites affaires.

Inès sentant que son commandement alloit expirer, ne voulut pas finir la journée sans donner quelques marques de sa reconnoissance aux domestiques. Après les avoir tous remerciés en particulier, elle remit une somme à Andrès pour qu'il la leur distribuât, en lui disant : « J'espère, » Andrès, qu'aujourd'hui vous êtes content » de moi, et que vous ne me gronderez » pas. — Je ne suis pas plus content qu'il » ne faut, répondit Andrès. Est-ce que » vous ne devriez pas avoir honte de vous » aller mettre au lit un jour de première » communion sans avoir obtenu de votre » père et de votre mère, que dès di-

» manche prochain les bans de Vicente
» et de Blanca soient publiés ? Est-ce que
» vous croyez qu'ils se soucient de votre
» argent ? Ce n'est pas toujours l'argent
» qui fait les amis. La senora votre mère
» ne paye personne ; elle ne s'en fait pas
» moins aimer de tout le monde. — Lais-
» sons cela, dit Inès ; le seigneur évêque
» ne veut pas qu'on parle aujourd'hui de
» mariage. »

Le lendemain Inès reprit gaiement le train de ses occupations ordinaires, et de jour en jour elle devint d'autant plus intéressante et d'autant plus chère à Fernand et à Isabelle, qu'elle mit toute son application à leur prouver par sa conduite journalière, et qu'elle n'avoit nulle envie de se faire religieuse, et que les idées qui lui restoient de sa première communion, bien loin d'être des idées de ce qu'on appelle bigoterie, la rendoient au contraire plus attachée à tous ses devoirs. On voyoit

aisément qu'elle regardoit comme le premier et le plus saint, de témoigner en toute rencontre aux auteurs de ses jours la plus tendre affection. On s'aperçut également qu'elle s'attachoit plus que jamais à se montrer prévenante envers les amis de sa famille, et indulgente envers tous ceux qui avoient des relations avec son père et sa mère.

Il parut enfin que jamais elle n'avoit mieux compris combien il lui importoit de s'établir une bonne réputation dans le monde. Un désir raisonnable de plaire et d'être agréable, est pour une jeune personne le meilleur moyen d'y parvenir. Ce désir qui ne s'étoit jamais fait sentir à Inès, commença à se développer dans son cœur avec une certaine force. On lui avoit si souvent parlé du mariage dès sa plus tendre enfance, qu'il est assez probable que se voyant à un âge où il ne lui étoit plus guère possible de différer à prendre un

époux, elle sentit la nécessité de s'exercer à être en toute rencontre, douce, patiente, complaisante.

Elle ne confondit point le désir de plaire avec la coquetterie. En se rendant compte de ce qui se passoit parmi les personnes qui formoient la société de ses parens, elle vit à merveille que celles qui se composoient un visage, des manières, un langage, quelque belles d'ailleurs qu'elles fussent, quelque recherche qu'elles missent dans leur parure, ne parvenoient jamais à conquérir ni estime, ni véritable attachement. Elle s'aperçut au contraire que le véritable art de plaire consistoit à garder les convenances de la politesse sans afféterie, celles de la mode sans affectation ; à ne jamais blesser l'amour-propre d'autrui, à ne point refuser la louange à qui elle est due, et à se taire quand il n'y a point de louange à donner.

Quels que fussent en un mot les motifs qui dirigeassent Inès, elle arriva au but

qu'elle désiroit atteindre. Elle gagna l'affection de tous ceux qui avoient des relations avec elle. Fernand et Isabelle furent conduits comme imperceptiblement, et sans s'en apercevoir, à voir en elle, non plus seulement leur enfant chéri, mais encore une amie raisonnable, tendre, empressée à leur procurer tout ce qui pouvoit les satisfaire. Il ne se projetoit rien d'important, qu'Inès ne fût appelée et consultée. C'étoit toujours dans son sein qu'Isabelle venoit verser ses soucis, ses inquiétudes, et de douces consolations suivoient toujours ces épanchemens. Fernand l'admettoit à ses lectures, à ses études; il parloit avec elle de politique, de physique, d'astronomie, d'histoire naturelle; elle écoutoit avec docilité, et présentoit son opinion, lorsqu'il lui étoit permis de l'énoncer, avec cette timidité et cette modestie dont devroient toujours se parer ceux même qui n'ont pas tort, parce qu'elles embellissent la raison.

Inès étoit à la fois le secrétaire de son

père et de sa mère ; celui-là la chargeoit de ses extraits et de ses notes, celle-ci de ses lettres. Elle suffisoit à tout, sans qu'on se doutât même de son travail. Elle avoit mis un tel arrangement dans les papiers, dans la bibliothèque, dans le cabinet de physique de son père, qu'il s'étonnoit, sans savoir d'où le prodige venoit, de trouver sous sa main, ce qu'autrefois il étoit des heures entières à chercher.

Cette extrême confiance que son père et sa mère avoient en elle, lui devint très-avantageuse. Fernand avoit une antipathie insurmontable pour les détails domestiques. Il n'aimoit que ses livres, ses instrumens de physique, de chimie, d'astronomie, la conversation, la promenade. Isabelle qui croyoit suffire à tout, ne suffisoit à rien. On n'avoit jamais réglé un compte avec un ouvrier, avec un domestique. On recevoit des mémoires ; on n'avoit jamais le temps de les solder. Les uns s'égaroient, les autres étoient entassés dans différens

tiroirs. On écrivoit très-exactement, tantôt sur des bouts de papier, tantôt sur des registres ce que l'on payoit, ce que l'on recevoit; on n'en étoit pas plus avancé. On dressoit des plans, et on se hâtoit d'en ordonner l'exécution; mais un ouvrage commencé ne s'achevoit plus. L'argent qu'on recevoit, se jetoit dans un secrétaire, dans une commode dont on ne pouvoit même dire où étoient les clefs. On puisoit dans ces sources. Lorsqu'elles étoient taries, Isabelle couroit chez les fermiers. S'ils n'avoient rien à donner, on écrivoit à Lorenzo ou à Gabriel pour avoir de l'argent. Quand il devenoit indispensable de satisfaire au moins en partie, un débiteur, on lui disoit d'aller chercher lui-même ou dans le secrétaire ou dans la commode ce qui lui étoit accordé. Enfin, comme l'on n'avoit jamais compté avec les autres, on n'avoit jamais non plus compté avec soi-même; on ne savoit ni ce que l'on devoit, ni où devoit s'arrêter la dépense.

On trouva donc fort commode que l'in-

telligence et l'activité d'Inès permissent de se reposer de tout sur elle. Elle recevoit l'argent, en gardoit la clef, en donnoit à Fernand et à Isabelle, et à ceux qu'ils lui adressoient pour en recevoir. Elle régloit et arrêtoit les comptes. Si l'on ne pouvoit pas toujours égaler à la recette la dépense énorme que faisoient Fernand et Isabelle, Inès pouvoit du moins dire en un instant à qui et ce que l'on devoit. Gabriel s'aperçut aussi qu'il commençoit à s'établir une sorte d'ordre dans la maison de sa fille, car quoiqu'on n'y vécut pas moins noblement, les demandes d'argent cependant devenoient moins fréquentes et pour lui et pour Lorenzo.

Ainsi Inès prit insensiblement du goût pour les soins du ménage, et finit par se convaincre qu'on ne pouvoit être ni juste ni libéral, si on n'étoit économe. Fernand, de son côté, se trouva heureux de se livrer sans distraction comme sans souci, au

penchant qui lui faisoit préférer à tout, les occupations de son cabinet, et la société des personnes qui lui convenoient.

Quant à Isabelle, pour n'avoir plus de soucis domestiques, elle n'en étoit pas moins occupée. Jamais même elle n'avoit mené une vie plus agitée. Elle multiplioit ses courses de Léon à Duenas, de Duenas à Léon. A Duenas, elle ordonnoit des constructions, elle changeoit, elle réformoit, elle se trouvoit presqu'au même instant partout où il y avoit des ouvriers; elle invitoit ses voisins à venir admirer l'exécution de ses plans; elle les faisoit courir avec elle dans les bosquets, dans les jardins, dans les bois, dans les prairies, sur le bord des étangs, sur les collines, dans tous les endroits où elle avoit quelqu'objet de sa création à leur faire remarquer. Si l'examen fini, il survenoit un nouveau voisin, elle recommençoit avec lui la revue. Elle retenoit à dîner, à

coucher,

coucher, tous ceux qu'elle avoit ainsi invités, les traitoit de son mieux, et les engageoit à revenir.

A Léon, les visites, les festins, les spectacles, les bals prenoient tout son temps. Les amusemens dans la ville s'étoient multipliés depuis l'arrivée du régiment des gardes Wallones. Le colonel et Fernand se donnoient mutuellement des fêtes. Celui-ci tenoit table ouverte pour les officiers. Après le dîner, ceux qui vouloient rester trouvoient toutes les sortes de jeux qui pouvoient leur plaire. Les danses pendant lesquelles on n'épargnoit pas les raffraîchissemens, succédoient aux jeux; la collation venoit ensuite, et les danses recommençoient jusqu'au matin.

Une vie aussi pleine pour Isabelle sembloit lui faire perdre de vue ce qui l'intéressoit le plus essentiellement. Elle n'avoit d'autres nouvelles de son père, que celles que lui en donnoit Inès, qui étoit très-exacte à écrire. Elle ne voyoit qu'à la dé-

robée son frère, l'évêque, ses meilleurs amis. A peine avoit-elle le temps d'entretenir son mari ou sa fille. C'étoit une ivresse complète qui lui ôtoit toute faculté de se replier sur le passé, ou de porter ses pensées sur l'avenir.

L'enchantement alloit au point que l'ardente curiosité qu'elle avoit si longtemps eue de connoître tout ce qui concernoit dona Augustina et Eufrosina, étoit tout-à-fait tombée, et ne se réveilloit point. Elle ne songeoit nullement ni à interroger don Louis, ni à lui rappeler sa promesse. Les deux protégées du prélat la venoient voir fréquemment. Elles finirent même par s'établir en quelque sorte dans la maison de Fernand. Elles étoient du moins de tous les repas, et en agissoient avec la plus grande familiarité. Il arrivoit même assez souvent à Augustina de prendre à table ou dans le salon, la place d'honneur, et Isabelle qui n'attachoit nulle importance à ce qu'on appelle étiquette, ne le

trouvoit point mauvais. Elle s'étoit sincèrement attachée aux deux étrangères, et se plaignoit amèrement à elles-mêmes, quand elles passoient une seule journée sans la venir voir. Elle exigeoit qu'on eût pour elles les plus grands égards. Eufrosina étoit toujours de moitié dans les emplettes qu'elle faisoit pour Inès, à qui elle répétoit sans cesse qu'elle regardoit aussi Eufrosina comme sa fille, et en effet soit dans l'intérieur de sa famille, soit en présence des étrangères, elle ne mettoit aucune distinction apparente entre Inès et la jeune étrangère.

Augustina, au moyen de l'amitié que lui témoignoit Isabelle, avoit trouvé de grands adoucissemens à sa situation. Elle disposoit de tout dans la maison de Fernand, même de l'argent. Inès avoit ordre de ne jamais lui en refuser quand elle en demanderoit. Cependant malgré cette intimité qui alloit aussi loin qu'elle pouvoit aller, il ne venoit jamais à l'idée d'Isabelle

de demander à sa nouvelle amie qui elle étoit.

Ce qui étonna bien plus encore, c'est que la vue de cette femme noire pour laquelle on lui avoit vu si long-temps une forte antipathie, ne lui causoit plus maintenant ni surprise ni impression désagréable. Cette femme accompagnoit tous les jours les deux étrangères chez Isabelle ; et celle-ci, non-seulement la voyoit sans peine, elle vouloit encore que les domestiques eussent pour elle des attentions.

Fernand, tout entier à ses études favorites et au plaisir qu'il trouvoit à converser avec son Inès, ne s'occupoit ni des Portugaises ni des Langarez. Dès qu'il échappoit à quelqu'un un mot qui avoit trait aux deux frères, il disoit qu'il étoit las d'entendre parler de ces gens-là, et ne vouloit pas qu'on continuât.

Quant à Inès, elle couloit doucement sa vie entre son père et sa mère, et au milieu des innocentes occupations qu'elle

s'étoit faites. Elle avoit passé le mois qui avoit suivi sa première communion, avec sa chère Caroline. Les deux amies s'étoient vues tous les jours, et ne s'étoient rien caché des plus secrets mouvemens de leur cœur. Caroline avoit toujours montré de l'éloignement pour le mariage, et un véritable désir de renoncer au monde. Inès au contraire lui avoit constamment témoigné qu'elle ne se sentoit point appelée à la vie religieuse, et que la certitude qu'elle avoit de ne jamais se séparer de ses parens, lui faisoit envisager sans inquiétude le moment où elle lieroit son sort à celui d'un mari.

Dans le cours de ce mois, les deux Infans s'étoient trouvés plus d'une fois présens aux conversations de Caroline et d'Inès. Don Pedro dans ses divers entretiens, s'étoit toujours comporté avec une décence qu'on n'auroit attendue ni de son âge ni de son caractère. Modeste, timide, il osoit à peine lever les yeux sur Inès, et

ne disoit pas un mot qui ne tendît à la convaincre qu'il étoit religieusement soumis à toutes ses volontés.

Le mois écoulé, Caroline partit avec ses deux frères pour Lisbonne, où ils avoient ordre, ainsi qu'elle le dit à Inès, de rester jusqu'à ce qu'on les rappelât à Madrid. Elle promit de repasser à son retour par Léon, et se flatta qu'on lui permettroit d'y faire quelque séjour.

Il étoit assez naturel de penser qu'en l'absence de Caroline, Inès se lieroit intimement avec Eufrosina. Mais il ne s'établit entr'elles qu'un commerce de politesse. Inès ne se livroit pas aisément; elle sentoit en elle-même une sorte de roideur qui l'empêchoit de faire les premières avances. On ne la trouvoit affectueuse et caressante que quand on l'avoit prévenue. Elle avoit cru d'ailleurs remarquer à Eufrosina et à Augustina une fierté, des airs de dignité qu'elle jugeoit ne point convenir à leur situation. Il lui sembloit

de plus qu'elle recevoit les services multipliés que leur rendoit Isabelle, de la même manière qu'un créancier reçoit ce qui lui est dû. Isabelle avoit beau lui dire que chez les personnes bien nées, l'effet des grands malheurs étoit d'élever l'âme et d'étouffer les épanchemens, Inès avoit de la peine à en convenir, et croyoit au contraire que la reconnoissance devoit être la vertu des malheureux.

Elle voyoit aussi à Augustina un esprit de domination qui lui déplaisoit. En présence de sa mère, Inès étoit louée et caressée par Augustina. Hors de là, Inès trouvoit dans Augustina, un censeur amer, qui contrôloit, blâmoit ses actions, et faisoit toujours ses représentations avec sécheresse et avec aigreur. Eufrosina ne censuroit pas Inès; mais il sembloit à celle-ci qu'on avoit quelque jalousie du bonheur dont elle jouissoit, et quoiqu'elle se tût pour ne pas déplaire à sa mère, elle ne pardonnoit pas intérieurement à la

jeune étrangère les sorties qu'elle lui entendoit faire en sa présence même, contre certains articles de la conduite de Fernand et d'Isabelle.

Ainsi Inès se bornoit à regarder Augustina et Eufrosina comme deux protégées de sa mère, et gardoit les sentimens tendres de son cœur pour sa Caroline.

Enfin trois mois environ après la première communion d'Inès, don Louis, par un hasard dont il commençoit à désespérer, trouva l'occasion d'entretenir Isabelle tête à tête. C'étoit le matin. Les domestiques à leur besogne, Inès renfermée avec son père dans le cabinet de physique, laissoient le champ libre. Isabelle étendue sur un canapé, lisoit un roman nouveau qu'on lui avoit remis la veille. Les domestiques avoient reçu l'ordre de ne laisser entrer personne jusqu'à ce qu'elle sonnât. Mais un pareil ordre n'étoit jamais donné ni pour l'évêque ni pour aucune personne de la famille.

Don Louis en entrant, trouva Isabelle lisant son roman. Dès qu'elle aperçut don Louis, elle quitta son livre, et éclata de rire. « De quoi riez-vous donc, lui » demanda don Louis? — Je lisois au » moment où vous être entré, l'histoire » d'un moine de votre ordre et de votre » couvent d'Alcobaça, qui s'introduisit » une fois dans le boudoir d'une jolie » femme. Quand vous êtes entré, j'ai tres- » sailli, j'ai cru que vous étiez le galant, et » en vous reconnoissant, je n'ai pu m'em- » pêcher de rire. — Voulez-vous, chère » sœur, cesser un moment de rire, et » permettre que nous parlions de choses un » peu sérieuses.?—Oh!si vous m'allez prê- » cher, je vais reprendre mon livre. J'aime » mieux, je vous assure, un galant qu'un » prédicateur. Ensuite, pourquoi, pou- » vant me voir et me parler à toute heure, » prenez-vous cette forme mystérieuse » pour arriver jusqu'à moi? — Eh! se- » nora, rendez-vous justice : est-il possible

» de vous dire seulement quatre mots? » Vous êtes toujours environnée de femmes, » d'enfans, d'officiers; la dona Augustina » est collée à vos côtés. Si l'on vient ici, » vous êtes à Duenas. Si on va à Duenas, vous » êtes ici. — Eh bien, si vous ne pouviez » me parler, que ne faisiez-vous part à » Fernand de ce que vous aviez à me dire? » — Vous connoissez mon frère : dès » qu'il y a du Langarez dans ce qu'on a à » lui dire, il tourne les talons, et ne veut » plus rien entendre. — Allons, vous allez » voir que nous sommes tous des fous. » Inès est-elle folle aussi? Que ne vous » adressiez-vous à elle? — Une fille ne » doit pas entendre tout ce qu'on dit à sa » mère. — Vous me désespérez avec vos » réponses. Nous avons l'air d'argumenter. » Enfin, que me voulez-vous? — D'abord » prendre congé de vous, vous faire mes » adieux; je retourne demain à Lisbonne, » à mon couvent d'Alcobaça. — La sépa- » ration ne sera pas longue. Je compte » vous aller voir incessamment avec Inès.

» — Ensuite j'ai à vous demander si vous
» n'avez plus aucun désir d'être instruite
» du sort, de la condition, des vues de
» dona Augustina. — Aucun. — Vous
» m'étonnez. — Pourquoi cela ? — C'est
» qu'autrefois.... — Vous m'impatientez
» réellement. Il est bien étrange qu'à mon
» âge j'aie toujours besoin de justification.
» On devroit bien me faire l'honneur de
» croire que j'ai le sens commun. Autre-
» fois ces personnes m'étoient absolument
» indifférentes. Elles ne couroient aucun
» risque par la révélation qu'on m'auroit
» faite de leur secret. Aujourd'hui mes
» relations avec elles nous mettent mutuel-
» ment dans une position tout-à-fait diffé-
» rente : leur malheur m'inspire le plus
» vif intérêt; non-seulement je leur suis
» très-attachée ; je suis de plus fortement
» résolue de leur rendre tous les services
» qui dépendront de moi. Elles font un
» mystère de la cause de leur infortune.
» Je veux d'autant moins connoître cette

» cause, qu'il seroit très-possible qu'elle
» fût de telle nature que l'intérêt qu'elles
» m'in pirent en fût réfroidi, si je venois
» à la connoître. L'ignorant, je ne vois en
» elles que des personnes malheureuses qui
» ont besoin d'assistance, et je la leur ac-
» corde. Je ne ferai donc jamais le moin-
» dre effort pour apprendre ce qu'elles ne
» se soucient pas que je sache. J'ai donné
» les ordres les plus formels à Inès pour
» qu'elle eût la même discrétion. Voilà,
» mon cher beau-frère, le motif qui dirige
» ma conduite. Si je raisonne mal, plai-
» gnez-moi; je ne saurois mieux faire; je
» ne suis qu'une femme. Quand on nous
» permettra d'étudier à Salamanque où à
» Coïmbre, peut-être nous aurons plus
» d'esprit. — Il y a dans votre motif trop
» de délicatesse et de générosité pour que
» je puisse le blâmer. Mais si ces person-
» nes ne méritoient pas leur malheur... —
» A quoi me serviroit de le savoir? Dans
» ma manière de voir, je les trouverois

» plus malheureuses ; j'en souffrirois un
» peu plus ; voilà tout ce que je gagnerois
» à être instruite. — Il ne faut pourtant pas
» vous ruiner pour elles.... — Oh ! voilà
» bien les hommes ; ne faites aucun bien ;
» on vous maudit ; faites du bien, vous
» vous ruinez. Croyez, mon cher beau-
» frère, que j'en sais assez pour que les
» leçons de qui que ce soit sur cet article
» me soient inutiles. Dans quelque position
» que je me trouve, jamais je ne me pri-
» verai de partager ce que j'aurai avec
» celui qui aura besoin. Si Inès avoit une
» autre façon de penser, je la marierois
» au-delà des Pyrénées, et je ne la ver-
» rois plus. — C'est qu'il vous faut son-
» ger à la dot de cette chère Inès. — Oui,
» vous verrez que pour la faire un peu plus
» riche, il faudra que nous laissions mou-
» rir sur un grabat d'hôpital ceux que
» nous pourrions soulager. Ah ! don Louis,
» si on ne doit l'épouser que pour son ar-
» gent, j'aime autant qu'elle ne se marie

» pas. Le cavalier qui ambitionnera autre
» chose que son cœur, sera un monstre. —
» Vous êtes une femme admirable, uni-
» que ; je n'ai rien à vous répondre. Ce
» n'est ni à Salamanque ni à Coïmbre
» que vous avez pris votre logique ; je
» crois que c'est parmi les anges. — Par-
» donnez-moi, je suis une folle qu'il faut
» interdire par avis de parens, afin qu'il
» y ait quelques malheureux de plus à
» Léon et à Duenas, et que mon Inès de-
» vienne la proie du cavalier qui, entre
» tous les cavaliers, connoîtra le mieux la
» valeur d'une piastre. — Vous plaisantez.
» J'ose vous dire cependant que l'écono-
» mie vous est aussi nécessaire qu'à aucune
» famille que ce soit. Il n'est pas que vous
» ne sachiez les bruits alarmans qui se ré-
» pandent sur la fortune de votre père. —
» Oui, des bruits de café, d'anticham-
» bre, semés par quelques négocians igno-
» rans, avides, jaloux. Il y a long-temps
» que je connois toutes ces malices-là,

» Combien de fois on a dit mon père
» ruiné ! Voyez comme il l'est. Son pa-
» pier vaut mieux que celui de notre roi
» qui est pourtant un bien puissant et bien
» riche souverain. A quel engagement
» a-t-il jamais manqué ? Tranquillisez-
» vous, don Louis, ne soyez pas plus in-
» quiet sur son compte que moi qui le
» connois mieux que vous. — N'en par-
» lons donc plus. Venons à cette femme
» noire qui vous déplaisoit tant. — Je ne
» veux rien entendre de désavantageux
» sur son compte. Je la crois une très-
» bonne femme. Les plaisanteries que je
» me suis permises autrefois à son égard,
» seroient aujourd'hui de véritables offen-
» ses. Elle paroît fort attachée à ses maî-
» tresses ; elle les sert avec beaucoup de
» zèle. Si Augustina croyoit que je vois
» cette femme de mauvais œil, elle pren-
» droit peut-être le parti de la renvoyer.
» Elle penseroit me devoir cette déférence
» pour les petits services que je lui rends,

» Je la priverois ainsi d'une domestique ;
» et sans doute d'une amie dont les soins
» lui sont nécessaires. Je ne veux point
» ajouter ce chagrin à toutes les autres
» afflictions d'Augustina. — Vous avez ré-
» ponse à tout. — C'est qu'avec l'approba-
» tion de Fernand, je suis forte sur tout. Si
» vous voulez y joindre la vôtre, j'en se-
» rai flattée ; mais toute action que Fer-
» nand n'aura pas désapprouvée, ne pourra
» jamais me paroître répréhensible, et je
» trouverai toujours des raisons pour la
» justifier. — Ne voulez-vous pas du moins
» que nous parlions des Langarez ? — Pas
» plus que des autres, et je suis parfaite-
» ment de l'avis de Fernand que pour
» notre tranquillité, le mieux à faire c'est
» de garder un profond silence sur les
» deux frères avec qui il est à croire que
» nous n'aurons jamais rien à démêler. Je
» vois ici quelquefois Alfonse qui, lorsqu'il
» en est prié, vient avec ceux de ses ca-
» marades que nous avons invités à dîner,

» J'en suis fort contente. Il ne nous ouvre
» jamais la bouche ni sur son frère ni sur
» Inès. — Comment le pourroit-il? Il est
» comme moi, comme tous ceux qui s'in-
» téressent à vous. Il ne peut pas trouver
» un moment pour vous parler en parti-
» culier. Que dites-vous de sa liaison, de
» son intimité avec votre frère? — Mon
» frère est si bon, si confiant; il s'est laissé
» prendre aux démonstrations d'amitié
» dont l'autre sait être prodigue, quand
» son intérêt le veut. Alfonse est poli,
» souple, insinuant. Adresse d'un côté,
» confiance de l'autre; voilà comme se
» font la plupart des liaisons; et encore
» vaut-il mieux qu'ils soient amis qu'enne-
» mis. — Ils roulent quelque projet sur
» Inès. — Quand on a un cœur comme celui
» de Lorenzo, on n'a jamais une politi-
» que ni tortueuse ni dangereuse. — Est-
» ce qu'il ne vous a pas initié dans le mys-
» tère? — Je le vois peu et toujours en com-
» pagnie. Dès qu'il a un moment de ré-

» création, il court à sa salle d'armes. —
» Et le seigneur Isidro, avez-vous de ses
» nouvelles? — Aucune, ni ne me soucie
» d'en avoir. — Je ne puis cependant,
» quelqu'indifférente que je vous voie sur
» tout cela, m'empêcher de vous com-
» muniquer une lettre écrite de l'Escurial.
» — Par qui? — Par Reganhac. — Il est
» original; mais bon enfant. — Il est très-
» reconnoissant des amitiés qu'il a reçues
» de toute votre famille. — A qui la let-
» tre est-elle adressée? — A l'évêque. —
» Cet évêque se mêle de tout. — Vous le
» jugez mal dans cette occasion-ci. Il
» connoît à peine Reganhac. Celui-ci vous
» ayant écrit plus d'une fois à vous et à
» Lorenzo, et n'ayant jamais eu aucune
» réponse, s'est adressé à l'évêque qu'il
» sait votre ami, d'abord pour avoir de
» vos nouvelles, ensuite pour vous com-
» muniquer avec ménagement et discré-
» tion celles qu'il importe que vous sachiez.
» — Voyons donc ces nouvelles qui doi-

» vent être communiquées avec ménage-
» ment et discrétion. Lisez. — Passons
» d'abord tout ce qui ne vous est pas rela-
» tif. Ecoutez, c'est Reganhac qui parle.
» Des occasions qui sont assez fréquen-
» tes ici m'ont approché du seigneur Isi-
» dro Langarez. Il me goûte beaucoup,
» et je puis me vanter d'être fort avant
» dans sa confiance; et moi, de mon côté,
» je dissimule, je feins d'entrer dans son
» sens, et je lui tire tous ses secrets l'un
» après l'autre. Il me parle sans cesse d'Inès;
» et comme il me croit fort ami de ses
» parens, il me promet monts et mer-
» veilles, si je les lui rends favorables. Il
» dit que le jour où il l'épousera, il fera
» rendre de moi à ma cour un compte si
» avantageux, que je m'éleverai aussi haut
» que je voudrai. Ce qu'il y a de singulier,
» c'est qu'il n'aime qu'Inès et sa mère. Il
» a une haine bien prononcée pour le
» reste de la famille. Il ne tient qu'à lui,
» dit-il, de la rendre misérable. Il peut

» quand il le voudra, s'il faut l'en croire ;
» perdre et Fernand et Lorenzo, et même
» Gabriel. La fortune de celui-ci, me di-
» soit-il l'autre jour, n'est qu'un château
» de cartes, que je ferai écrouler quand
» je soufflerai dessus. Il a fort à cœur que
» l'on ait toujours rejeté ses propositions
» sur les fiançailles, et il est hors de doute
» que si la jeune Inès eût été fiancée à un
» autre qu'à lui, ses projets de vengeance
» eussent déjà éclaté. Je ne sais pas pré-
» cisément en quoi ils consistent ; mais il
» est certain que les parens d'Inès ont en
» lui un ennemi irréconciliable et dange-
» reux, s'ils ne se rendent pas à ses désirs.
» Il se propose de la leur demander inces-
» samment en mariage. Alfonse, avec
» lequel il est sur cet article en corres-
» pondance très-active, doit l'instruire
» du moment favorable.

» Mon caractère, seigneur, ma qualité
» d'étranger ne me permettent pas de
» prendre ostensiblement part à cette

» affaire. Je ne puis que faire des vœux » pour le bonheur d'une famille à qui je » dois beaucoup de reconnoissance. J'a- » bandonne le reste à votre discrétion et » à votre sagesse, vous suppliant de ne » jamais faire de ma lettre aucun usage » qui puisse me compromettre ni auprès » des Langarez ni auprès du duc d'Al- » meyra qui est aveuglément dévoué à » Isidro..... etc., etc.

» *Signé* le chevalier DE REGANHAC. »

Isabelle écouta froidement la lecture de cette lettre. Quand don Louis eut fini, elle lui dit : « Il est plaisant ce cheva- » lier de Reganhac. Il s'entend mieux à » dire des drôleries, qu'à parler sérieuse- » ment. Eh ! par S.-Jacques, de quoi » se mêle-t-il là? Est-ce qu'il veut prophé- » tiser aussi comme faisoit la pauvre femme » d'Alfonse ? Cela me déplairoit fort. Ne » me montrez jamais, je vous prie, de » semblables lettres. Non, certes, je n'ai » point répondu à celles qu'il m'a écrites,

» ni ne lui répondrai que quand il cessera
» de faire l'important et le devin. Je n'aime
» point les gens qui ne savent ouvrir la
» bouche que pour annoncer des désas-
» tres. S'il falloit s'arrêter à ces sottises-là ;
» nous aurions ici une jolie occupation :
» nous passerions notre temps à lire et à
» écrire des jérémiades. Cela seroit tout-
» à-fait divertissant. Au surplus, que dit
» l'évêque de cette larmoyante épître ?
» — Il dit que les bonnes qualités des Lan-
» garez et l'ascendant qu'il a sur leur esprit,
» lui laissent la ferme conviction qu'ils ne
» troubleront jamais le bonheur de ses
» amis. C'est un bien saint et bien digne
» homme que l'évêque ; il est entièrement
» dévoué à Fernand, mais il est bien
» engoué aussi des Langarez. Eh ! qui sait
» s'il ne donneroit pas les mains au ma-
» riage d'Inès avec Isidro ? — Vous avez
» là une singulière idée ; mais, mon cher
» beau-frère, ne vous occupez pas plus
» que moi-même, je vous prie, de tous

» ces caquets, de tous ces propos sur les » Langarez. Croyez qu'Inès ne sera mariée » que comme Fernand et moi le voudrons. »

La conversation n'alla pas plus loin. Don Louis prit congé de sa belle-sœur, et partit en effet le lendemain pour Lisbonne. Isabelle continua à s'occuper de tout, excepté du mariage de sa fille. Un événement imprévu et propre à faire une forte impression sur un caractère tel que le sien, pouvoit seul la tirer de cette insouciance. Il arriva.

Le colonel des gardes Wallones vint un matin avertir Fernand et Isabelle que tous ses officiers étant enfin arrivés, il leur donnoit ce jour-là même une fête. « Et » comme, ajouta-t-il obligeamment, il » n'y a point de bonne fête sans vous, je » me flatte que vous voudrez bien en être. » Votre cher frère Lorenzo sera des nôtres, » il me l'a promis. »

L'invitation fut reçue avec empressement et avec reconnoissance. Blanca eut de suite

ordre de tout disposer pour la toilette. Isabelle fut plus occupée de celle d'Inès, que de la sienne. « Te voilà bien con-» tente, lui dit-elle, tous les galans sont » arrivés. Tu auras à choisir. Tu m'as » toujours dit que ton cœur ne disoit rien ; » il va sûrement parler aujourd'hui. Il y » auroit bien du malheur, tu serois bien » difficile si parmi tous ces officiers, tu » ne trouvois pas le mari que le ciel te » destine. Je suis bien impatiente de savoir » quel gendre tu me donneras. »

Inès ne sourit point, ne répondit point ; elle étoit rêveuse et distraite au point qu'il falloit sans cesse lui dire de jeter les yeux sur le miroir pour voir si l'ajustement qu'on lui mettoit lui convenoit. Elle éprouvoit une inquiétude dont elle ne pouvoit se rendre compte, et qui lui paroissoit d'autant plus extraordinaire, qu'elle ne se connoissoit aucun sujet de n'avoir pas sa gaieté ordinaire.

Isabelle s'étant retirée, Blanca dit à Inès ;

Inès : « Qu'avez-vous donc, senora ? » Vous êtes triste. Seriez-vous malade ? » — Non, je sens que je me porte bien. » — Si vous êtes incommodée, il faut le » dire franchement à votre maman, et ne » pas aller à la fête. — Je ne suis point » incommodée. — Vous n'avez cependant » pas votre visage de tous les jours ; il se » passe en vous quelque chose que vous » ne voulez pas dire. — Oui, il se passe » en moi quelque chose. Mais qu'est-ce ? » Je n'en sais rien. As-tu jamais été comme » je suis maintenant ? Ah ! ma pauvre » Blanca, je suis malheureuse, bien mal- » heureuse. Je le vois, je suis destinée à » être fantasque, capricieuse, vaporeuse ; » tout me rit, je n'ai aucun sujet de m'at- » trister, et cependant je ne suis pas con- » tente. »

Cette secrète et inexplicable inquiétude qu'Inès ressentoit pour la première fois de sa vie, augmenta en se rendant chez le colonel. Lorsqu'on fut près d'arriver,

son cœur palpita plus qu'il n'avoit fait dans aucune circonstance. Elle ressentit un léger frisson, ses genoux fléchirent. Son père qui la soutenoit et qui la voyoit changer de couleur, lui dit : « Allons donc, Inès, » du courage ; je ne t'ai jamais vue de » cette timidité-là ; on diroit que c'est la » première fois que tu vas dans le monde. » Tu connois à peu près toutes les per- » sonnes que tu vas voir. — C'est un en- » fant, dit à son tour Isabelle, elle croit » sur ma parole que parmi tous ces offi- » ciers qui nous attendent, il y en a un » qui sera plus heureux que l'Infant et que » Langarez. — C'est donc, reprit Fernand, » par pressentiment de ce qui va t'arriver, » que tu trembles. » Inès écouta avec une sorte d'étonnement ce que lui disoit son père, et lui répondit ensuite en souriant : « Je crois que vous avez deviné, papa ; » c'est un véritable pressentiment. »

On entra dans le salon ; chacun se leva ; on salua, on entoura Isabelle, son mari,

sa fille. Les yeux d'Isabelle se promenoient rapidement sur toutes les physionomies; mais dans le mouvement que faisoient tous ces officiers, il lui fut impossible d'en distinguer aucun particulièrement. Son frère d'ailleurs ne lui laissa pas le temps de continuer ses recherches. Il la prit à part ainsi que Fernand et Inès, et leur dit : « J'ai à » vous donner une nouvelle qui vous étonnera fort. — O mon Dieu! dirent ensemble » et avec effroi, Isabelle et Inès. Qu'est-» ce? — Augustina et son Eufrosina qui » certainement est sa fille, sont prisonnières » de guerre. — Tu m'as fait peur, reprit » Isabelle; j'ai cru que tu allois annoncer » quelque malheur à Inès. Mais qu'en-» tends-tu par prisonnières de guerre? — Il » leur est défendu de sortir de leur couvent » jusqu'à nouvel ordre. — Depuis quand? » — Depuis deux jours. — Et qui a donné » cet ordre? Est-ce l'évêque? — L'ordre » vient de l'Escurial; rien n'est plus cer-» tain; tenez, demandez à Alfonse. »

Sur cela Lorenzo appela Alfonse qui confirma la nouvelle. « Dit-on, lui demanda » Isabelle, le motif de cet ordre? — Rien » de clair sur cela. — Mais que vous en » mande votre frère? — Il dit que le duc » d'Almeyra le veut ainsi, et que dans » cette affaire l'évêque n'est point le maître. » En rapprochant ce que j'ai ouï dire à » mon frère, de ce qu'il m'écrit, je soup- » çonne que ces dames ont une intrigue » commencée avec un de nos officiers, et » qu'on ne veut pas qu'elles puissent le voir. » —Je les plains, dit Isabelle, mais je ne » changerai rien à ma conduite avec elles. » Au contraire je ne leur en ferai que plus » de bien. —Je te conseille pourtant, lui » dit Lorenzo, de te comporter avec pru- » dence. Il y a là quelqu'intrigue de cour; » il ne faut pas s'en mêler. — Je te félicite » de la rare prudence qui te porte à me » donner cet avis; mais tu me permettras » de croire que j'en sais autant que toi sur » cela. »

L'entretien finit là, parce qu'on vint avertir qu'on étoit servi. Le colonel plaça à sa droite Isabelle, et à sa gauche Inès. Il avoit vis-à-vis lui Fernand, qui avoit un capitaine à sa droite et un lieutenant à sa gauche. Dès qu'Isabelle fut assise, ses yeux se portèrent naturellement sur le capitaine. Elle l'eut à peine regardé, qu'elle resta immobile, interdite; elle pâlit, elle changea de couleur; elle reconnut en lui ce même écolier dont elle avoit fait rencontre un soir à Madrid en revenant du couvent de las Salésas. Ce n'étoit alors qu'un enfant; c'étoit aujourd'hui un cavalier de la physionomie la plus heureuse, à qui l'uniforme qu'il portoit, donnoit un air martial dont sa beauté mâle, sa jeunesse, toutes ses manières sembloient embellies. Isabelle jugea qu'il pouvoit avoir trois ou quatre ans de plus qu'Inès. Sa taille étoit bien prise, son maintien noble et décent, son sourire enchanteur; sa bouche, lorsqu'elle s'ouvroit, laissoit voir des dents si bien rangées, d'une

blancheur si éclatante, que celles d'Inès n'étoient pas plus belles. Ses yeux noirs, bien fendus, surmontés du sourcil le mieux dessiné, réunissoient à la fois, la fierté et la douceur. Ses cheveux noirs et bouclés par la nature seule, donnoient à son front, à toutes les parties de sa figure, de la dignité sans rudesse; on jugeoit en le voyant, que la franchise, la loyauté, une gaieté douce faisoient le fond de son caractère.

Isabelle, en le considérant mieux, crut lui trouver quelque ressemblance avec une personne dont la confusion des idées qui s'étoient tout-à-coup élevées dans son âme, ne lui permit pas de se retracer l'image. La vue inopinée de ce jeune cavalier qu'elle avoit si souvent en plaisantant, destiné pour mari à Inès, l'avoit entièrement déconcertée ; tant de sentimens divers agitoient son âme, qu'elle ne pouvoit s'en développer à elle-même aucun ; elle étoit étonnée de la rencontre qu'elle faisoit, et si elle eût pu se rendre compte de ses sen-

sations, il lui eût été aisé de s'apercevoir que cet étonnement, bien loin d'être suivi de quelque satisfaction, étoit mêlé d'un véritable effroi.

Heureusement son trouble ne fut aperçu de personne, parce que dans ce moment, chacun étoit occupé à s'arranger à la place qui lui avoit été assignée. Pendant tout le repas, elle jeta fréquemment les yeux sur ce cavalier; elle suivoit tous ses mouvemens. S'il ouvroit la bouche pour parler, elle cherchoit à deviner par le mot qu'il alloit prononcer, quel étoit son caractère, quelle âme, quelle trempe d'esprit il avoit. Et par une bizarrerie en apparence inexplicable, elle craignoit plus qu'elle ne désiroit d'être instruite de son nom, de sa naissance, de sa fortune.

Placé vis-à-vis d'Isabelle, il ne pouvoit pas se faire qu'il ne levât aussi quelques fois les yeux sur elle; mais elle s'aperçut que c'étoit par hasard, involontairement, par pure distraction, et elle se convainquit

qu'elle n'en étoit point reconnue. Mais comme elle revenoit sans cesse à le considérer, et qu'elle souhaitoit par-dessus tout savoir quelle opinion il prendroit d'Inès, elle le surprit plus d'une fois jetant, comme à la dérobée, un coup d'œil sur cette belle Inès; elle le voyoit ensuite rougir et baisser la vue. Elle le vit une fois, après avoir regardé un peu plus attentivement Inès, se baisser vers celui de ses camarades qui étoit à sa droite, et lui parler à l'oreille. Elle ne douta point que sa fille ne fût le sujet de cette courte conversation.

Dans l'agitation où étoit Isabelle, elle ne savoit ni à quelle idée, ni à quelle résolution s'arrêter. Au milieu des pensées qu'elle rouloit, et qui se succédoient avec rapidité, elle s'arrêta brusquement à celle de ne parler de sa découverte ni à Fernand ni à Inès, et d'en agir avec l'officier comme si elle ne l'avoit jamais vu. Une telle résolution lui plut sans lui donner peut-être plus de tranquillité.

Après le dîner, et lorsqu'on fut dans le salon, le colonel s'avança vers Isabelle, Fernand et Inès, suivi du lieutenant et du capitaine, au milieu desquels Fernand étoit assis à table. Il dit à Isabelle : « Voilà, » senora, deux de mes camarades que » vous n'aviez point encore vus. J'espère » que quoiqu'arrivés un peu tard, ils re- » cevront de vous le même accueil dont » vous avez honoré mes autres camarades » et moi. » Se tournant ensuite vers Fernand, il ajouta : « Je vous demande la » permission de vous les présenter chez » vous. » Fernand répondit avec sa politesse ordinaire. Inès fit une profonde révérence ; Isabelle sans rien répondre, fit signe à Fernand qu'elle vouloit lui parler en particulier, et laissant Inès au milieu de tous ces officiers, elle emmena son mari dans une embrasure de fenêtre. Là elle lui parla ainsi :

« J'ai, Fernand, une grâce à vous de- » mander. — Eh ! mon Dieu, qu'est-ce ?

» lui dit celui-ci. Vous me paroissez
» émue. — Le moment qui va décider du
» sort d'Inès est arrivé, j'en suis sûre. —
» Est-ce que vous penseriez qu'elle a
» trouvé ici son vainqueur ? J'en aurois
» quelque soupçon, car je l'ai vue rougir
» plus d'une fois pendant le dîner; mais
» jusqu'à présent j'ignore quel est le ga-
» lant qui lui donne ces émotions. —
» Vous l'avez vue rougir ! — Oui, et plus
» d'une fois, vous dis-je. — Oh Dieu !
» tous mes pressentimens sont vérifiés. —
» Quels pressentimens ? Ne vous alar-
» mez point mal à propos. Qu'aviez-vous à
» me demander ? — J'ai à vous demander
» que même par forme de plaisanterie,
» vous ne parliez jamais à Inès ni de
» galant ni de mariage. — J'aurai d'au-
» tant moins de peine à vous excuser,
» que dans le fond je crois qu'on n'auroit
» jamais dû lui en parler, du moins lui
» en a-t-on parlé trop souvent. — Trop
» souvent ; non. Il étoit bien nécessaire

» de lui parler de ce qu'elle seroit un jour,
» afin de la préparer à être bonne épouse,
» Toutes ces petites ruses dont on se
» sert pour cacher aux enfans ce que c'est
» que l'état de mariage, ne servent qu'à
» les rendre dissimulés : on leur en fait
» un mystère qu'ils cherchent à pénétrer,
» et quand ils peuvent faire quelque dé-
» couverte, ils n'ont garde de s'en ouvrir
» à leurs parens. Leur imagination va
» toute seule en avant, et se fourvoye.
» Une petite fille à qui on a fait tant de
» peur et des amans et du mariage, si
» elle vient à sentir le désir de se marier,
» en est tellement honteuse, qu'elle vou-
» droit se cacher à elle-même ce qu'elle
» sent. A plus forte raison le cache-t-elle à
» ceux qui pourroient la guider. Ne m'ap-
» prouvez-vous pas, Fernand? Je pense
» en conséquence que nous avons très-
» bien fait d'agir sur tout cela rondement
» avec Inès, et sans toutes ces réticences
» hypocrites des bonnes et de la plupart

» des mères de famille. Aujourd'hui vous
» voyez bien que la chose est absolument
» différente. Inès n'est plus un enfant ; elle
» a passé sa seizième année. Nous devons
» nous applaudir de la conduite que nous
» avons tenue jusqu'à présent avec elle ;
» puisqu'elle est arrivée à cet âge, pure
» et innocente. Comme elle sait que ce
» n'est pas un crime d'aimer et d'être
» aimée, soyez sûr que dès que son cœur
» lui parlera fortement en faveur d'un
» cavalier, elle sera la première à nous
» en avertir. Si nous allions cependant
» lui donner d'avance notre opinion sur
» les divers partis qui peuvent se présenter ;
» elle consulteroit moins son goût que
» nos propres observations, et se trou-
» veroit embarrassée dans son choix. Je
» suppose, par exemple, qu'elle crût que
» nous ne pensons pas avantageusement
» du cavalier qui viendroit ensuite à lui
» plaire ; elle se trouveroit combattue
» entre son cœur et la confiance qu'elle

» a toujours eue pour nous. Ainsi, pour
» lui éviter tout ce qui pourroit la gêner
» et la rendre malheureuse dans ses épan-
» chemens avec nous, le mieux est de
» nous taire en sa présence sur tout ce
» qui aura trait au mariage. Laissons-la
» maintenant marcher seule; elle n'a plus
» besoin de lisières. »

Fernand qui étoit pressé d'aller rejoindre la compagnie, pour qu'on ne l'accusât point d'incivilité, se borna à dire à Isabelle, qu'il espéroit et qu'il avoit toutes sortes de raisons de croire qu'elle n'auroit que de la satisfaction du choix que feroit Inès, qui en effet paroissoit rouler déjà dans sa tête des idées de mariage.

On alla donc rejoindre la compagnie. Le colonel dit à Fernand, à Isabelle et à Inès, qu'il avoit imaginé de leur donner, au lieu d'un bal, le spectacle d'une guerre simulée, et qu'il avoit en conséquence tout disposé pour cela hors des murs

de la ville. On se rendit dans une vaste plaine où tout le régiment attendoit sous les armes. Isabelle et Inès étoient dans la voiture du colonel. Fernand et Lorenzo montèrent à cheval, tout le corps se divisa en deux troupes qui chacune eurent à leur tête un capitaine, et un de ces deux capitaines étoit celui dont Isabelle ne cessoit d'occuper son esprit depuis le dîner. Aussi eut-elle constamment les yeux sur lui et sur le corps qu'il commandoit.

Les deux armées se mirent en bataille ; les chasseurs commencèrent la petite guerre. Dans ce prélude Alfonse Langarez opposé au corps que commandoit le capitaine auquel Isabelle s'intéressoit si vivement, voulant franchir un fossé, y tomba, se releva, et ayant gagné le bord opposé du fossé, s'y montra aux spectateurs tout couvert de fange, ce qui leur apprêta fort à rire. Pour comble de disgrace, trois chasseurs ennemis qui étoient en embuscade de ce côté-

là derrière une haie, lui appliquèrent leur baïonnette sur la poitrine, et le firent prisonnier.

Il montra beaucoup de dépit de cette petite aventure, car Lorenzo étant accouru bride abattue pour lui faire son compliment de condoléance, et lui ayant demandé en plaisantant ce qu'il donneroit pour sa rançon, Alfonse lui répondit avec humeur qu'il étoit prêt à montrer à tel qui se moquoit de lui, que dans une affaire sérieuse, la fortune ne l'abandonneroit pas plus que la valeur. « Oh! qu'à cela » ne tienne, dit Lorenzo descendant de » cheval, et mettant l'épée à la main, » montrez-nous tout de suite, mon ami, » votre savoir-faire. »

Inès qui avoit suivi des yeux Lorenzo, lui voyant mettre l'épée à la main, s'écria: « Ah! maman, ce vilain Alfonse qui va » tuer mon oncle! — Vite, courez, dit » Isabelle à Andrès qui étoit debout à » côté de la portière. » Andrès fut en un

instant auprès de son maître ; il le saisit vigoureusement dans ses bras, et vint le poser auprès de la voiture où étoit Isabelle. « Tu n'y penses donc pas, lui dit-elle? » Est-ce que nous sommes venus ici pour » voir couler du sang? Nous aurions là » une belle partie de plaisir. Tu ne vois pas » d'ailleurs quelles peuvent être les suites » d'une pareille querelle? Qui t'a dit que » les autres officiers ne prendront pas parti » pour Langarez? Est-ce que tu ne con- » nois pas l'esprit de corps? Si l'un d'eux » battoit un de tes ouvriers, comment les » camarades du battu prendroient-ils la » chose? Comment la prendrois-tu toi- » même? —Au nom de Dieu, mon oncle, » dit Inès, laissez ce Langarez en repos. » Vous étiez devenus si bons amis. »

Andrès qui étoit allé chercher le cheval de son maître, le lui présenta comme il alloit répondre à sa sœur et à sa nièce. « Il » n'y a rien à répondre, lui dit Isabelle; » on ne doit jamais défendre une mauvaise

» cause. Monte sur ton cheval, et tiens-toi » collé à la portière. Je te défends de » bouger jusqu'à ce que tout soit fini. »

Lorenzo se soumit comme un enfant ; mais il jura que si Alfonse recommençoit à faire l'insolent, il le châtieroit en dépit de tous les gardes Wallones.

Le colonel qui, de son côté, avoit vu le démêlé de Lorenzo et d'Alfonse, ordonna à celui-ci de remettre son épée à ceux qui l'avoient fait prisonnier, le fit garder par deux fusiliers, et dit qu'après l'action, les dames prononceroient sur son sort, et décerneroient une récompense au vainqueur.

La bataille s'engagea ; on se mêla, on se divisa ; des pelotons se mirent à la poursuite d'autres pelotons ; on se battit sur tous les points. Toutes les manœuvres, toutes les ruses d'une véritable guerre furent mises en jeu. Isabelle, qui, au milieu des divers mouvemens qu'opéroient les deux armées, tenoit l'œil attaché sur celui

des deux généraux dont elle étoit si fortement préoccupée, le vit après bien des marches et des contre-marches, tenir tête avec un petit nombre d'hommes à la presque totalité de l'armée ennemie. Tout-à-coup il plia, battit en retraite, et finit par fuir à toutes jambes avec son monde. On le poursuivit vivement. « C'est fait de lui, » s'écria Inès; il est vaincu; c'est toujours » humiliant. »

Isabelle n'entendit pas ce que disoit Inès; elle ne savoit si elle devoit faire des vœux pour ou contre le fuyard. Toujours courant, comme s'il craignoit d'être enveloppé, il gagna un petit pont. La troupe, qui étoit à ses trousses, le poursuivoit avec d'autant plus d'acharnement, qu'elle étoit prête à l'atteindre, et à le faire prisonnier. Son ardeur l'emporta; elle le poursuivit sur le pont. Le général arrivé à l'autre extrémité, fit volte-face, et se trouva au même instant à la tête d'un corps assez considérable, qui, par son ordre, s'étoit

porté là à l'insçu de l'ennemi. Sans perdre de temps, il fit pointer deux pièces de campagne à la tête du pont. L'artillerie et la mousqueterie firent alors un feu soutenu et effrayant. Les ennemis, étourdis de cette brusque attaque, voulurent revenir sur leurs pas. Mais, par une manœuvre semblable, un corps caché à l'autre extrémité du pont dans un taillis, en sortit brusquement en poussant de grands cris, et vint avec deux pièces de campagne couper la retraite, et ôter tout espoir de salut aux ennemis qui se virent ainsi avec leur général entre deux feux. Ce fut bien alors nécessité pour eux de poser les armes, de demander quartier et de se rendre.

Le général vainqueur fut proclamé tel par les cris que poussèrent unanimement les deux armées et les spectateurs. Il monta à cheval; le colonel vint à sa rencontre, et le conduisit à Isabelle. « J'ai donc à » prononcer, dit-elle, et sur le vainqueur

» et sur le prisonnier. — Commençons, » dit Inès, par le malheureux. » Isabelle s'adressant alors à Langarez, lui dit : « On va vous rendre la liberté et votre » épée, après que vous aurez juré de ne » jamais porter les armes ni contre Lo- » renzo ni contre aucun de ses alliés ou » amis. Et pour preuve d'une parfaite ré- » conciliation, je vous enjoins à vous et à » Lorenzo de vous embrasser bien affec- » tueusement.

» — De tout mon cœur, dit Lorenzo en » se précipitant de cheval, et sautant au col » de Langarez. Je t'embrasse de toute mon » âme. Soyons toujours amis. Je te recon- » nois pour un brave et loyal garçon. On » peut être valeureux, et tomber dans un » fossé. »

Langarez reçut d'assez bonne grâce les transports de Lorenzo, si ce n'est qu'on voyoit par la confusion qui régnoit sur son visage, qu'il n'étoit pas guéri de tout dépit.

Il fit le serment demandé par Isabelle, et profita de sa liberté pour aller se revêtir d'un autre habit.

« Reste à savoir maintenant, dit le co-» lonel à Isabelle, quelle récompense vous » jugez qu'il faille décerner au vainqueur. » — Sur mon honneur, dit Isabelle, j'en » suis fort embarrassée. J'aime mieux qu'il » dise lui-même le prix qu'il désire, et » nous nous empresserons de le lui accor-» der, s'il est en notre pouvoir de le faire. » — Allons, mon camarade, dit le co-» lonel, prononcez; votre sort est entre » vos mains. »

Le capitaine avoit plus l'air d'un suppliant que d'un général qui vient de remporter une victoire. Il n'osoit lever les yeux sur Isabelle et sur Inès; son visage étoit en feu. Enfin, d'un air extrêmement timide, il se hasarda à dire : « Je demande » la faveur de baiser la main à ces dames. » Nul prix ne peut m'être ni plus doux, » ni plus glorieux que celui-là. — Eh bien,

» dit le colonel, montez dans la voiture ; » vous ramenerez ces dames chez moi. » Votre char de triomphe vaudra mieux » que celui d'aucun empereur. »

En disant cela, le colonel prit le capitaine par le bras, le souleva, le poussa dans la voiture, ferma la portière, et cria à Isabelle : « Je vais faire distribuer des » rafraîchissemens aux soldats, et dans un » instant mes camarades et moi nous serons » au logis. »

Le capitaine, resté seul avec Isabelle et Inès, n'osoit se faire payer le prix qu'on lui avoit accordé. Isabelle lui tendit gracieusement la main, en lui disant : « Il » est bien juste, seigneur, que vous receviez ce qui vous a été promis. Recevez » en même temps l'assurance que votre » modestie nous pénètre pour vous d'une » véritable estime. »

Le capitaine baisa respectueusement la main d'Isabelle, en témoignant qu'il s'estimoit infiniment heureux de devoir à une

simple bagatelle une faveur qu'il n'auroit jamais pris la liberté de demander, mais dont il seroit éternellement reconnoissant. Se tournant ensuite vers Inès, il prit doucement et en tremblant une de ses mains qu'elle ne refusoit pas, mais qu'elle sembloit craindre de présenter, quoiqu'elle n'en eût fait aucune difficulté à l'égard de tout autre cavalier. Il imprima sur cette belle main un baiser brûlant, dont la pure et innocente Inès reçut une commotion qui l'effraya elle-même. Un feu inconnu circula dans ses veines ; tout son corps frissonna ; son cœur se dilata ; son sein palpita avec force, ses joues se colorèrent ; ses yeux s'humectèrent involontairement de larmes. Il lui sembla qu'elle recevoit une nouvelle vie, une nouvelle existence. Pour cacher son trouble, sa rougeur, l'humidité de ses yeux, elle mit la tête à la portière, feignant de chercher où étoient son père et son oncle Lorenzo. Sous prétexte ensuite que le soleil, qui frappoit de

son côté, l'incommodoit, elle se cacha sous son voile.

Pendant ce tems-là, le capitaine baissoit les yeux, gardoit le silence, et paroissoit rêver. — « A quoi rêvez-vous donc? lui » demanda Isabelle. Vous me paroissez » un héros bien taciturne. — Il y a loin, » senora, répondit le capitaine, d'un hé- » ros à moi. Ayant aussi peu de mérite » que j'en ai, il est tout simple que j'éprouve » en votre présence quelqu'embarras, et » c'est sans doute cet embarras qui cause » l'espèce de rêverie où vous me voyez. — » Vous n'êtes donc pas toujours ainsi? — » Je suis assez gai de mon naturel. Mes » camarades trouvent que j'aime à rire. » — Eh bien! si vous aimez à rire, liez- » vous avec mon frère, il rira tant que » vous voudrez. — Il suffit, senora, qu'il » ait le bonheur de vous appartenir pour » que j'ambitionne d'être son ami parti- » culier. — Cela est fort poli, mais de- » mandez à Inès si Lorenzo n'est pas en

» effet

» effet le meilleur enfant de la terre. »

Inès qui de son côté rêvoit sans trop savoir à quoi, fut étonnée de s'entendre nommer par sa mère. Elle lui demanda avec un grand air de surprise : « Que désirez-» vous de moi, maman? — Que tu sois à » la conversation. Est-ce que tu ne souscris » pas au bien que je dis de ton oncle Lo-» renzo? — Ah! maman, que me dites-» vous là? douteriez-vous que je ne signasse » volontiers de mon sang que mon oncle » est le meilleur des parens et des amis? »

Il ne fut plus question que de Lorenzo, et Isabelle parla toute seule. Les deux jeunes gens approuvoient ce qu'elle disoit, ou par un monosyllabe, ou par un mouvement de tête.

Le colonel, lorsqu'on fut arrivé chez lui, fit dresser des tables de jeu, et invita chacun à prendre place. . . . « Pour moi, dit » Isabelle, je ne jouerai pas. Je suis venue » ici avec deux statues qui m'ont laissé » faire tous les frais de la conversation.

» Mon babil et leur silence m'ont donné
» la migraine. Je pense qu'Inès n'a pas plus
» envie que moi de jouer. Outre qu'elle
» n'aime pas le jeu, je vous déclare qu'elle
» a aujourd'hui l'esprit dans les espaces
» imaginaires. Si vous voulez donc bien
» le permettre, nous nous bornerons à
» juger les coups. Nous proclamerons en-
» core ici le vainqueur. »

Inès rougit et témoigna qu'on l'obligeroit en effet si on vouloit lui permettre d'être comme sa mère simple spectatrice.

Le jeu commença. Isabelle n'étoit guère en état de juger les coups. Elle s'étoit placée avec Inès vis-à-vis son capitaine, et ne voyoit que lui. Il gagna constamment, de sorte qu'Isabelle, lorsqu'on leva le siége, lui dit : « Allons, seigneur, je suis encore
» obligée de vous proclamer ici vain-
» queur. — Je vous fais mon compliment,
» lui dit à son tour Fernand. Vous êtes heu-
» reux à la guerre et au jeu. Vous l'êtes aussi
» sans doute en amour ? — Seigneur, ré-

» pondit le capitaine en rougissant, je suis
» trop jeune et vaux trop peu pour parler
» de succès obtenus dans cette troisième
» carrière ; je ne sais pas ce que le ciel
» me destine. — J'en reviens au jeu, dit
» Isabelle : il faut ou que vous en ayez le
» génie, ou que vous en ayez fait une
» étude particulière.— Ni l'un, ni l'autre,
» senora, je vous le proteste ; je vous dirai
» même avec sincérité, que j'ai une véri-
» table répugnance pour ce genre d'occu-
» pation. Le hasard m'a favorisé aujour-
» d'hui, et c'est tout. Vous m'avez porté
» bonheur, senora. — Ce n'est là qu'un
» compliment, répondit Isabelle, car en-
» fin je vous vois aujourd'hui pour la pre-
» mière fois, et sans doute ce n'est pas d'au-
» jourd'hui seulement que vous êtes heu-
» reux. — A proprement parler, je n'ai
» pas connu jusqu'à présent le malheur ;
» mais je n'avois pas non plus une véri-
» table idée du bonheur ; je l'ai aujour-
» d'hui. — Vous êtes d'une politesse, re-

» prit Isabelle, qui enchante ; et je m'é-
» tonne qu'à votre âge vous ayez déjà
» cette fleur d'urbanité ; conservez-la, elle
» vous fera des amis. — Et quel âge avez-
» vous, demanda brusquement Lorenzo?
» — Je suis dans ma vingtième année. —
» Laisse-là tes questions, dit Isabelle à
» son frère ; tu es un étourdi ; tu irois plus
» loin qu'il ne convient, et l'on ne met point
» les héros sur la sellette. »

Lorenzo alloit répliquer quand on vint avertir que la collation étoit servie. On suivit la même distribution de places qui avoit eu lieu au dîner. Isabelle fut plus gaie que le matin, mais elle affecta de ne point adresser la parole au jeune capitaine, et quand elle s'apercevoit que Fernand ou Lorenzo vouloient parler à cet officier, elle leur faisoit un signe qui les invitoit à ne lui faire aucune question. Elle ne s'occupa pendant ce repas que de Langarez. Elle le consola de la manière la plus aimable de la petite disgrace qui lui étoit arrivée, lui

réitéra ses excuses sur l'emportement de son frère, et lui demanda très-affectueusement la continuation de son amitié et pour Lorenzo et pour le reste de la famille. Il parut à Isabelle que le capitaine qu'elle ne laissoit pas que d'observer, avoit de l'étonnement de la manière toute particulière dont elle distinguoit Langarez. Elle n'en fut que plus portée à faire à celui-ci toutes les sortes de prévenances. Elle voulut qu'après la collation, il donna la main à Inès, et tâchant d'éviter le capitaine, elle accepta celle du colonel.

La journée se termina par un feu d'artifice pendant lequel Langarez fut constamment entre Isabelle et Inès. Il se montra extrêmement sensible aux consolations qu'elles lui donnèrent, et à l'attention recherchée avec laquelle elles le distinguèrent de ses camarades. Il leur fit en les quittant, les remercîmens les plus affectueux, et dans les transports de sa reconnoissance, il alla jusqu'à dire que cette journée lui faisoit

concevoir les plus hautes espérances, ce qui réfroidit tout d'un coup Inès, et fit sourire Isabelle.

Depuis cette journée, tout changea de face chez Fernand. Inès devint de plus en plus inquiète, rêveuse, et même mélancolique. Fernand ne se dissimuloit point que sa fille n'étoit plus la même; il lui voyoit du dégoût pour les occupations qui autrefois, l'attachoient le plus. Il s'apercevoit qu'elle cherchoit la solitude, et il la surprenoit quelquefois versant des larmes, comme si elle eût eu quelque grand chagrin. Il connoissoit clairement la cause d'une altération qui l'alarmoit; mais fidèle à la sorte d'engagement qu'il avoit pris avec Isabelle, il souffroit en silence, et attendoit que celle-ci lui fît quelqu'ouverture qui lui donnât occasion de s'expliquer.

Isabelle de son côté n'avoit plus que des idées noires; elle se rappeloit les prophéties de la femme d'Alfonse, la lettre

de Reganhac; elle ne rêvoit plus qu'à l'Infant don Pédro, qu'aux Langarez; elle raisonnoit avec elle-même sur ses pressentimens, et toujours pour se fortifier dans la désespérante persuasion que son Inès alloit être en proie à tous les genres de calamités. Son sommeil étoit troublé; elle se réveilloit effrayée des songes qui l'agitoient; elle se plaignoit de fréquentes migraines. Elle n'en persistoit pas moins à se taire. Bien loin de désirer qu'Inès lui fît aucune confidence, elle redoutoit de l'entendre parler la première sur un sujet dont elle ne cessoit de s'occuper, et dont elle ne vouloit pas cependant que personne l'entretînt. Elle prenoit de telles mesures qu'elle ne se trouvoit jamais seule avec sa fille, afin de lui ôter tout moyen de commencer une explication dont on ne vouloit absolument pas. Le soir Blanca avoit ordre de rester dans sa chambre, jusqu'à ce qu'Inès fût endormie, et le matin elle étoit toujours levée avant sa fille.

Sa conduite avec le capitaine qui l'avoit tant intriguée, n'étoit pas moins extraordinaire. Sans vouloir seulement se demander à elle-même si ce n'étoit pas cet officier qui faisoit soupirer et rêver sa chère Inès, elle le fuyoit avec une véritable affectation ; elle le boudoit. Qui ne connoîtroit pas les divers sentimens qui peuvent s'élever dans les cœurs les plus aimans, ne pourroit expliquer la manière dont Isabelle agissoit avec cet officier. Il la mettoit exactement dans la position d'une jeune amante, qui craint qu'une rivale ne lui enlève l'objet de son amour. Elle l'avoit assez mal reçu lorsqu'il lui avoit été présenté ainsi qu'à Fernand par le colonel ; et depuis elle mettoit tous ses soins à ne faire aucune attention à lui. Elle ne l'invitoit jamais à dîner qu'avec d'autres officiers, et sa place étoit toujours à une grande distance d'Isabelle et d'Inès.

Un semblable accueil sembloit l'affliger vivement, du moins à en juger par la tris-

tesse qui se peignoit sur son visage, et par l'embarras qui régnoit dans toute sa contenance. S'il vouloit s'approcher d'Isabelle, elle détournoit la tête, et parloit à une autre personne. S'il s'avançoit vers Inès, elle tiroit sa fille à elle, et l'emmenoit d'un autre côté. S'il abordoit Fernand, celui-ci le recevoit avec un flegme, un silence, une dignité qui auroient glacé et interdit le jeune homme le plus bouillant, de manière que quand l'officier étoit en présence de Fernand, il devenoit froid comme une statue, et ne trouvoit pas un mot à dire.

Quand Fernand ou Lorenzo ou l'évêque avoient l'air de vouloir porter l'entretien sur le capitaine, Isabelle ne manquoit jamais de dire : *changeons de propos ;* et il falloit en changer, sinon elle se retiroit. Enfin ce que l'on aura peine à croire, c'est qu'au moyen de toutes les précautions qu'elle prenoit, pour qu'il ne fût jamais question de lui devant elle, trois mois

s'étoient passés depuis qu'elle l'avoit vu pour la première fois chez le colonel, et elle ne savoit pas encore son nom. On ne le connoissoit chez elle que sous celui de capitaine de la colonelle.

Alfonse Langarez paroissoit en apparence mieux traité ; elle ne reprenoit du moins toute sa gaieté qu'en sa présence, mais elle l'excédoit de plaisanteries et sur lui-même, et sur son frère et sur sa viduité, qui ne lui permettoient jamais d'entrer en conversation sérieuse. Elle avoit avec lui l'avantage qu'il gardoit toujours le plus profond silence sur le capitaine ; il n'avoit pas moins d'attention qu'elle à détourner l'entretien quand il s'apercevoit qu'il alloit être question de cet officier. Il étoit même aisé de s'apercevoir que les deux cavaliers n'étoient pas très-amis.

Ainsi Fernand, Isabelle et Inès se trouvoient dans une situation d'autant plus pénible qu'ils sembloient s'étudier mutuellement à faire tout ce qui dépendoit d'eux

pour n'en point sortir. Ils ressembloient à des amis qui se boudent, et qui reculent l'explication qui pourroit les rapprocher. Les domestiques sembloient partager cet état de souffrance, ils s'affligeoient de ne plus entendre le bruit, les éclats de gaieté auxquels ils étoient accoutumés. Ils en concluoient que quelque grand malheur menaçoit la famille. Leur conjecture portoit sur Gabriel. La rumeur qui circuloit sourdement parmi un certain peuple, leur persuadoit que le père d'Isabelle ne tarderoit pas à faire une faillite honteuse.

Il résultoit de cette disposition d'esprit où étoient les maîtres et les valets, que la maison de Fernand, autrefois si agréable, et pour ceux qui l'habitoient, et pour ceux qui la fréquentoient, sembloit s'être changée tout-à-coup en une solitude affreuse où chacun se déplaisoit.

Andrès etoit le seul des domestiques qui n'ajoutât point foi à ce qui se disoit mystérieusement sur le compte de Gabriel.

Il soupçonnoit que la tristesse répandue autour de lui avoit une autre cause. Et comme il étoit convaincu qu'Inès ne l'ignoroit pas, il la grondoit souvent et sans ménagement de ce qu'elle ne vouloit pas la lui confier. Un jour qu'il la pressoit plus vivement, elle laissa échapper cette exclamation : « Ah ! si je pouvois seulement » parler en toute liberté à mon oncle » Lorenzo ! »

Andrès courut chez Lorenzo, mais inutilement. Lorenzo étoit inabordable pour Inès. Elle ne pouvoit jamais aller chez lui sans sa mère, et quand il venoit voir Fernand, il étoit toujours accompagné de Langarez et de trois ou quatre officiers, et Isabelle en outre s'emparoit de lui, et ne le quittoit plus jusqu'à ce qu'il se retirât.

Andrès ne sachant trop comment expliquer ce qui se passoit, se mit en tête qu'Alfonse Langarez faisoit secrètement des menées qui causoient le chagrin où il voyoit ses maîtres. L'antipathie qu'il avoit

naturellement pour lui s'en augmenta considérablement. Il résolut d'épier toutes ses démarches, persuadé qu'il trouveroit l'occasion de le démasquer aux yeux de Lorenzo et de toute la famille.

Telle étoit la situation des choses, lorsqu'un matin la femme noire, d'un air plus lugubre que jamais, poussant de longs soupirs, et s'essuyant les yeux avec son mouchoir, vint remettre un billet à Isabelle. Celle-ci, effrayée, se hâta de rompre le cachet, et lut ce qui suit :

« Ma destinée ne change pas, senora » et chère amie. Dieu le veut, il faut se » soumettre. Un ordre auquel je dois obéis- » sance, veut que je sorte sous deux heu- » res de Léon, et que je retourne en Por- » tugal. Le peu de temps qu'on me laisse, » m'ôte l'espoir de vous faire mes adieux. » J'avois pourtant toujours cru que je » trouverois à Léon la fin de mes mal- » heurs, et une fortune telle que j'ai droit » de l'attendre. Vous voyez qu'il ne faut

» pas trop compter sur ses pressentimens.
» Je ne vais pas précisément à Lisbonne.
» Je fixerai mon séjour au château de
» Cintra chez la comtesse d'Andeiro ma
» sœur. Vous avez toujours eu envie, ma
» chère amie, de voir Lisbonne. Ne lais-
» sez pas réfroidir cette envie. Souvenez-
» vous du proverbe, que qui n'a pas vu
» Lisbonne n'a rien vu de beau. Je pars
» avec l'espoir que vous y viendrez inces-
» samment. Vous fixerez votre domicile
» au château de Cintra; vous y serez par-
» faitement accueillie. J'emmène avec moi
» Eufrosina, et la bonne femme qui vous
» remettra ce billet. Ainsi, je ne laisse ici
» personne pour me rappeler à votre sou-
» venir. Mais les preuves multipliées d'at-
» tachement que vous m'avez données,
» me persuadent que vous n'oublierez ja-
» mais votre amie Augustina.

» Je dois vous dire, avant de fermer ce
» billet, que l'évêque se plaint de vous. Il
» dit qu'il ne peut jamais parvenir à vous

» parler, quoiqu'il ait des choses essen-
» tielles à vous communiquer.

» Si vous voulez écrire à votre beau-
» frère don Louis, je me chargerai vo-
» lontiers de votre lettre.

» Embrassez pour moi votre chère
» Inès. Vous tardez bien à la marier. »

Isabelle s'étoit accoutumée à voir presque journellement Augustina. Elle avoit pour elle cet attachement que les bienfaiteurs ont toujours pour ceux qu'ils obligent, et elle prenoit cet attachement pour la plus tendre affection. Elle fut donc très-affectée de la nécessité de se séparer d'une personne qu'elle regardoit comme son intime amie. Elle sonna, ordonna qu'on fit venir Inès, et qu'on priât son mari de passer chez elle.

Lorsqu'ils furent arrivés, elle leur donna le billet à lire, et se mit à écrire à don Louis. Sa lettre finie, elle parla bas à l'oreille d'Inès. C'étoit un ordre qu'elle lui donnoit d'aller chercher un sac de deux

cents piastres pour que la femme noire le remît à Augustina qui devoit d'autant plus en avoir besoin qu'elle n'avoit point prévu le voyage qu'elle alloit entreprendre.

Inès parut bientôt après avec le sac. La femme noire fut au-devant d'elle, prit le sac avant même qu'on le lui offrît, et comme si elle eût entendu l'ordre donné par Isabelle. Elle reçut ensuite des mains de celle-ci la lettre pour don Louis, et partit sans prononcer un mot de remercîment.

Cette femme retirée, Isabelle déplora devant son mari et sa fille, la perte qu'elle faisoit d'une personne dont la société, dit-elle, lui étoit devenue nécessaire. Inès un peu outrée de la manière aisée et presqu'insolente dont la femme noire avoit reçu le sac, osa dire que la perte ne valoit pas qu'on s'en affligeât trop. Isabelle se fâcha, et reprocha à sa fille de ne pas aimer les amies de sa mère. « Puisque j'aime » vos amies, lui dit-elle, vous devez ai-

» mer les miennes. C'est bien le moins que » nous établissions entre nous cette égalité. » Vous me présagez un avenir bien fâ- » cheux. Devant passer ma vie avec vous, » si les personnes qui viendront me v ir, » ne vous conviennent pas, il faudra donc » que je sois seule chez moi. Je ne m'y » trompe pas : c'est un sordide intérêt, un » intérêt vil, indigne de votre père et de » moi, qui vous guide; mais vous n'y ga- » gnerez rien ; je vous en préviens. Augus- » tina absente me coûtera plus que si elle » étoit ici. »

Inès fut si étourdie, si troublée de ces reproches où elle voyoit une accusation d'avarice et d'insensibilité pour le malheur, que sans trop savoir ce qu'elle faisoit, elle sortit avec précipitation de l'appartement, et alla pleurer dans sa chambre.

Fernand de son côté, sensiblement affecté de ce qu'il venoit d'entendre, dit à Isabelle : — « Ma chère amie, je ne vous » avois jamais vu ni cette aigreur ni cette

» injustice. Vous avez tué cette pauvre » Inès. Vous la rendrez malade..... Te- » nez, continua-t-il, voilà le billet de votre » Augustina. Cette famille est malheureuse. » — Quelle famille ? — Celle de votre Au- » gustina. Le comte d'Andeiro, mari de sa » sœur, fut tué en duel quelque temps » après son mariage, et ce fut notre duc » d'Almeyra, connu alors sous son nom » de famille, qui le tua. — Voilà qui est » affreux. Contez-moi cette histoire. — » Isabelle, j'ai dans ce moment autre chose » en tête ; je ne suis nullement d'humeur » de conter. Adieu. »

Fernand sortit aussitôt et alla consoler Inès. Isabelle, restée seule, rêva quelque temps, et finit par verser un torrent de larmes. C'est ainsi que ces trois personnes, jusqu'alors si heureuses, s'enfonçoient de plus en plus dans l'infortune, faute de raisonner entr'elles sur ce qui la causoit.

On attendoit ce jour-là à dîner quelques officiers du nombre desquels devoit être

le capitaine de la colonelle. Il ne parut point. En conséquence du système qu'on s'étoit fait chez Fernand, on ne s'aperçut point, ou du moins on feignit de ne pas s'apercevoir qu'il manquoit. On se mit à table. Il y avoit un couvert de trop. L'évêque qui étoit l'un des convives, en fit la remarque tout haut. Il dit ensuite quelques mots à l'oreille de Langarez qui étoit à côté de lui. Celui-ci prononça d'une voix ferme et élevée : *il est malade.* Cette voix, ce mot retentirent au fond de l'âme d'Inès. Elle regarda Langarez avec horreur, elle changea de couleur, et ne pouvant résister au sentiment qui l'oppressoit, elle feignit un violent mal de tête, sortit de table, et s'enferma dans sa chambre.

Si tout autre que cet officier eût été malade, on eût demandé de quelle nature étoit la maladie, on eût envoyé chez lui, on y eût été, on eût voulu avoir un bulletin tous les jours. Mais dès qu'il s'agissoit de lui, on étoit chez Fernand d'une hu-

meur tout-à-fait extraordinaire, on oublioit tous les égards, tous ces procédés de civilité que se doivent dans le monde les personnes même les plus indifférentes; on alloit même jusqu'à l'injustice. On n'eut garde donc de témoigner ni curiosité ni inquiétude sur l'état de cet officier.

La curiosité et l'inquiétude n'en tourmentoient pas moins Inès. Elle pleuroit, elle se dépitoit, elle se désoloit de prendre un aussi vif intérêt au malade, et c'étoit tout ce qu'elle savoit faire.

La maladie cependant ne fut pas longue. Au bout d'environ quinze jours le colonel vint demander à dîner à Fernand, et amena avec lui le capitaine dont la physionomie, bien loin d'être altérée, portoit tous les signes de la plus florissante santé. « Voilà, dit le colonel en le présentant à » Fernand, à Isabelle et à Inès, voilà no- » tre aimable ami ressuscité. — Vos mala- » dies ne sont pas longues, dit Isabelle. — » Celle-ci du moins, répondit le capitaine,

» ne l'a pas été. — Oh! senora, dit le colo-
» nel, c'est qu'il a un plaisant médecin.
» Tenez, il va vous conter cela lui-même.
» —Figurez-vous, reprit le capitaine sans
» attendre qu'on lui en donnât la permis-
» sion, que je m'étois mis en tête, je ne
» sais quoi, des idées singulières, extraor-
» dinaires, qui m'occupoient tout entier,
» qui me fatiguoient, m'excédoient; je de-
» vins mélancolique, misanthrope; j'étois
» presque fou; la fièvre me prit, et comme
» je n'avois plus ma raison, je ne fis rien
» pour m'en délivrer, je végétois, j'allois
» m'abrutir. Un jour, je reçois une
» énorme caisse qu'accompagnoit une let-
» tre du chevalier de Réganhac, secrétaire
» de l'ambassade de France, lequel étoit
» ami de mon gouverneur, et est aussi le
» mien. La lettre m'annonçoit que la
» caisse étoit pleine de bouteilles d'un ex-
» cellent vin blanc de Cahors. Le cheva-
» lier dans sa lettre me mettoit ce vin au-

» dessus des vins les plus renommés, et
» me racontoit cinq ou six miracles qu'il
» avoit opérés. La fantaisie me prit de
» mettre à l'épreuve la vertu miraculeuse
» du divin nectar. J'envoyai chercher un
» de mes camarades fort gourmet en vin.
» Tiens, lui dis-je, défais-moi cette caisse;
» elle est pleine de bouteilles de vin de
» Cahors; décoiffes-en une; goûte de ce
» vin, et dis-moi ce que tu en penses.
» Mon camarade après avoir fait ce que
» je lui avois dit, s'écria : Ah! mon ami,
» ce vin feroit danser le fandango au
» Grand-Inquisiteur et à toute la sainte-
» Hermandad. Au nom de Dieu, de tous
» les Saints, de toutes les Vierges du para-
» dis, lève-toi; je vais chercher de la pâ-
» tisserie, des fruits; nous boirons, et tu
» seras guéri. Je suivis l'ordonnance; je
» me levai, je passai ma robe de cham-
» bre; les gâteaux et les fruits arrivés,
» nous nous mimes à table; je bus large-

» ment, et je laissai ma mélancolie au » fond des bouteilles. Voilà le récit fidèle » de ma guérison. »

Inès sourit plus d'une fois pendant ce récit; elle éprouva pendant le reste de la journée un calme qu'elle n'avoit pas éprouvé depuis long-tems; mais bientôt les anxiétés, l'ennui, la tristesse reprirent le dessus. Elle perdoit le sommeil, l'appétit; ses joues se décoloroient; il étoit visible qu'elle souffroit, et à craindre qu'elle ne fît une maladie. Fernand et Isabelle le voyoient, et cependant ils se taisoient.

Il y avoit quatre mois que tous les trois gardoient ce funeste silence, lorsqu'un matin Inès après avoir déjeûné avec son père et sa mère, les quitta brusquement, monta dans sa chambre, et en revint aussitôt tenant deux papiers à la main. « Papa » et maman, dit-elle, il y a des choses » qu'on n'ose pas s'avouer à soi-même, » et quand après bien du tems, on se les » est avouées, on n'ose pas les dire aux » personnes qu'on aime le plus, et alors

» il faut bien les écrire. Voici deux lettres
» que j'ai écrites en me levant; l'une est
» pour mon amie Caroline, l'autre pour
» ma cousine dona Maria. Je vous prie
» d'en prendre lecture avant que je les
» fasse partir. »

Inès posa les deux lettres sur la table et disparut. Fernand et Isabelle se regardèrent, et commencèrent par la lettre à Caroline; en voici le contenu :

« Pourquoi, ma très-chère et très-bonne
» amie, l'amitié seule ne suffit-elle pas au
» cœur de ton Inès? Je connois un autre
» sentiment. J'en ai long-tems douté, et
» voilà pourquoi ma confidence te vient
» si tard. J'aime, je ne puis plus me le
» dissimuler, car je sens que si mon vain-
» queur n'éprouve pas pour moi, ce que
» j'éprouve pour lui, je suis perdue. Il est ca-
» pitaine de la colonelle dans le régiment
» des gardes Wallones que nous avons ici
» en garnison. Il a environ vingt ans. Je
» ne te ferai pas son portrait : il est à mes

» yeux

» yeux le plus beau, le plus aimable des
» hommes. Je ne sais ni sa naissance, ni
» sa fortune, et ce qui te paroîtra mille
» fois plus bizarre encore, c'est que quoi-
» qu'il vienne souvent à la maison, je ne
» sais pas même son nom. Plains-moi,
» mon aimable Caroline, car qui me dit
» que je serai aimée? qui me dit que
» celui qui me plaît, plaira également à
» mon père et à ma mère? J'aimerois
» mieux mourir avec mon secret, que
» d'épouser quelqu'un qui ne leur seroit
» pas agréable. Et quand nous nous con-
» viendrions lui et moi, que d'autres con-
» venances ne faut-il pas pour une bonne
» union! Que je suis à plaindre, chère
» amie! Par mon entêtement ou plutôt
» par l'impossibilité d'arracher de mon
» cœur cette malheureuse passion, j'af-
» flige mes parens, les meilleurs parens
» du monde. Comme je les paye de tout
» ce qu'ils ont fait pour moi!... Aimer
» quelqu'un, l'aimer à la fureur, sans

» savoir si on en est aimée, si on en sera
» aimée ! as-tu jamais, ma Caroline, enten-
» du parler de semblable chose ?... Enfin
» voilà mon secret échappé de mon cœur.
» J'en ai bien un peu de confusion ; mais
» aussi j'en éprouve un sensible soulage-
» ment. J'attends tes consolations. J'es-
» père que tu me les apporteras ; car il me
» semble que ton séjour à Lisbonne ne
» devoit pas être aussi long. Adieu ; je
» t'embrasse de tout mon cœur, et te
» jure que ce qui se passe en moi ne di-
» minue rien de la vivacité de mon amitié
» pour ma tendre et bonne Caroline. »

La lettre à dona Maria ne contenoit rien de plus. Inès, après y avoir exposé naïvement l'état douloureux de son cœur, demandoit à sa cousine le secours de ses bons avis et de ses prières, pour que la nouvelle carrière que sa malheureuse passion ouvroit devant elle, ne fût pas semée de trop d'épines.

Fernand et Isabelle, après avoir lu ces

deux lettres, sans se donner le temps de la réflexion, sans se concerter, se levèrent l'un et l'autre, et coururent ensemble dans la chambre d'Inès. Ils la trouvèrent assise au pied de son lit, sur une chaise, la tête sur ses deux mains, et appuyée sur le lit. Le bruit que firent Fernand et Isabelle en arrivant, la tira de sa rêverie. Elle leva la tête et apercevant son père et sa mère, elle poussa un cri plaintif qui déchira leurs entrailles. Puis se jetant à genoux, et prenant une de leurs mains, elle leur dit avec la sensibilité la plus attendrissante : « O » mon papa ! ô maman ! je ne suis pas » digne d'être votre fille. Je ne vous suis » qu'un sujet d'affliction. Voilà comme je » réponds à l'éducation que vous m'avez » donnée, à l'amour excessif que vous me » portez. Abandonnez-moi, je vous en » conjure. Mettez votre Inès dans un » couvent où elle pleurera le reste de ses » jours, sa mauvaise conduite envers » vous..... » Isabelle et Fernand ne la

laissèrent pas achever ; ils la relevèrent à l'envi. Isabelle, plus impétueuse que son mari, la tira à elle, et tombant dans un fauteuil, l'entraîna, la serra contre sa poitrine, dévora les larmes qui couloient des yeux de sa chère enfant, et après lui avoir donné mille et mille baisers, lui dit : « Nous t'abandonner, Inès ! la mort, » la mort seule pourra nous séparer. Nous » t'abandonner ! Ah ! moins que jamais. » Quand as-tu été plus digne d'être adorée de ton père et de ta mère ? Comme » tu nous faisois injustice ? N'est-ce que » dans la prospérité qu'on doit aimer ses » amis ? Notre affection, notre amour, » notre tendresse pour toi redoublent » aujourd'hui que tu te crois malheureuse. Nos consolations précéderont » celles de ta Caroline, et sûrement elles » feront à ton cœur affligé plus de bien » encore que les siennes. Mais, mon Inès, » je suis trop émue ; je ne pourrois pas » mettre assez de suite dans mes idées.

» Ecoute ton père, il est la raison même,
» il va te développer ce que nous pensons
» de ta situation. »

Fernand alors prit Inés par la main, la fit asseoir entre Isabelle et lui, et après l'avoir considérée avec attendrissement, lui dit : « Ecoute-moi donc bien, Inès ;
» mais commence-moi par dérider ce
» front ; souris-moi, souris à ta mère,
» essuye ces pleurs, et ne parle plus de
» nous abandonner. Tu as plus de seize
» ans ; il ne faut pas te laisser décourager,
» abattre comme un enfant. Tu vas voir
» que tu n'es pas si à plaindre. Tu aimes
» ce beau cavalier. Voilà la vérité sur
» la quelle nous devons raisonner. D'a-
» bord tu as la certitude que ton père et
» ta mère n'apporteront aucun obstacle
» au désir que tu as de l'épouser ; bien
» loin de là : s'il se présente des difficul-
» tés, ils employeront tout leur zèle,
» toute leur adresse à les aplanir, à les
» lever. C'est donc déjà là un grand sujet

» de consolation ; mais tu crains que ton
» Adonis ne sente pas pour toi, ce que tu
» sens pour lui. Cela pourroit être abso-
» lument, mais cela n'est pas vraisembla-
» ble. Qu'as-tu dans ton extérieur, dans
» tes manières, dans ton éducation, dans
» ta naissance, dans ta fortune, qui puisse
» rebuter un cavalier bien né ? Il n'a point
» encore parlé, il est vrai. Mais peut-être
» a-t-il des réflexions à faire, des arran-
» gemens à prendre avant d'en venir à
» une déclaration sérieuse. Ensuite il ne
» te connoît pas ; il te voit toujours bou-
» deuse, larmoyante. Il est possible que
» la crainte de lier son sort à celui d'une
» femme triste, le fasse hésiter. Rends-
» toi aimable, sans faire la coquette. Mon-
» tre-toi telle que tu es, bonne, complai-
» sante, gaie ; et ce ne seroit que dans le
» cas où tu aurois essayé inutilement de
» cette recette, qu'il faudroit t'affliger. Il
» est juste aussi de convenir que nos pro-
» cédés avec lui n'ont pas dû l'encourager

» à parler. Il a été malade ; nous ne lui
» avons témoigné aucun intérêt. Toutes
» nos attentions sont pour Langarez. Qui
» sait s'il ne croit pas que ce Langarez
» est l'amant favorisé ? Ta seconde crainte
» vient de ce que, dans le cas où il t'ai-
» meroit, nous ne pouvons pas dire si de
» son côté il présenteroit toutes les con-
» ditions que doit avoir une union pour
» être heureuse ? Pourquoi présumerions-
» nous qu'il ne présente pas ces condi-
» tions ? Il n'a encore que vingt ans, et
» il est déjà capitaine dans un des plus
» beaux régimens d'Espagne. Voilà à peu
» près une preuve, qu'au moins du côté
» de la naissance et de la fortune, nous
» n'avons rien à désirer.

» Résumons-nous, Inès ; nous ne de-
» vons rien précipiter. Tu sens qu'il ne
» nous convient pas de faire les avances.
» Des parens ne doivent point offrir leur
» fille, et une fille doit encore moins s'of-
» frir elle-même. Je te demande un

» mois, un seul mois. Est-ce trop ? Si
» d'ici là le galant ne s'est pas expliqué,
» il sera temps, le mois écoulé, d'aviser
» aux mesures que nous aurons à prendre.
» En attendant, reprenons tous trois notre
» ancienne manière d'être ; ne le repous-
» sons pas ; laissons-le s'approcher ; étu-
» dions-le bien. Si nous lui découvrons
» de bonnes qualités, montrons-lui que
» nous sommes sensibles à son mérite. Tu
» verras que s'il aime mon Inès, comme
» je le crois, ce sera en tenant avec lui
» une conduite franche, loyale, ouverte,
» que nous l'enhardirons à l'avouer. Mais
» par-dessus tout, ma fille, je te recom-
» mande la plus scrupuleuse discrétion sur
» ce que tu viens de nous apprendre, et
» je te conseille d'ajouter à tes deux lettres,
» une prière bien pressante de ne point
» violer ton secret pour quelque considé-
» ration que ce puisse être. Je m'abstien-
» drai même de faire aucune information
» sur le compte de ce jeune homme, jus-

» qu'à ce qu'il se soit déterminé à te de-
» mander en mariage. Les questions que
» je ferois à son sujet, pourroient donner
» occasion de dire dans le monde que
» nous avons été au devant de lui, et ta
» réputation en seroit compromise. »

Lorsque Fernand eut cessé de parler, Isabelle s'adressant à son tour à Inès, lui dit : « Aux consolations que t'a données
» ton père, j'en vais ajouter, moi, une,
» la plus grande de toutes, c'est que tu
» épouseras ton galant.—Vous plaisantez,
» maman, dit Inès. —Ce n'est point une
» plaisanterie, reprit Isabelle, il y a long-
» temps, bien long-temps que la chose est
» écrite dans le ciel, et décidée dans ma tête.
» Je gage, Inès, qu'il est amoureux de toi.
» C'étoit sa destinée d'en venir là. Vos
» cœurs, ma pauvre enfant, se cherchoient
» avant de se connoître.—Mais sur quelles
» conjectures, maman, fondez-vous cette
» assurance?—Oh! des conjectures, quand
» il s'agit d'une vérité, d'une chose qui

» arrivera nécessairement ! Ecoute bien ;
» Inès : puisque le moment de faire des
» confidences est venu, en voici une que
» je n'avois encore faite ni à toi ni à ton
» père. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je
» connois celui que tu voudrois avoir
» pour mari. Te souvient-il de cet écolier
» dont je t'ai souvent parlé, que je ren-
» contrai un soir dans les rues de Madrid,
» en revenant chez moi avec le jardinier
» du couvent de las Salésas? Eh bien ! ton
» capitaine, c'est cet écolier. Il ne se sou-
» vient pas de m'avoir vue, mais moi je
» l'ai parfaitement reconnu. Ne t'ai-je
» pas toujours dit que tu l'épouserois ? Je
» te le répète aujourd'hui : tu l'épouseras.
» On pensera ce que l'on voudra, mais
» moi je ne puis pas voir dans ceci le
» simple effet du hasard ; j'y vois claire-
» ment la volonté du ciel qui amène, en-
» chaîne lui-même tous les événemens
» de notre vie. Et qui sommes-nous pour
» nous opposer à ce que Dieu a résolu ?

» Mais dis-moi, Inès; à ce compte-là, tu
» renonces à être Infante?—Moi, Infante!
» dit Inès; je me croirois infiniment mal-
» heureuse, si je l'étois. —Je me félicite,
» dit à son tour Fernand, qu'une idée
» de cette nature te soit venue. Nous
» eussions été tous trois les plus misérables
» gens du monde. Tu sens bien, Inès,
» que tu ne vaux pas assez pour qu'on
» descende à toi d'un rang aussi élevé. Et
» quand ce petit étourdi de don Pédro en
» auroit voulu faire la folie, ceux de qui
» il tient le jour, s'y seroient opposés, et
» ils auroient fort bien fait. Quand on est
» placé sur le trône ou sur les marches du
» trône, on doit s'immoler sans réserve,
» tout entier au bien public. Il n'y a
» d'autre convenance à écouter, que l'af-
» fermissement du gouvernement et de la
» tranquillité publique. Tu me diras peut-
» être que j'aurois pu faire valoir les droits
» de ma naissance. Ne tire jamais vanité,
» ma fille, de ce que tu pourras entendre

» dire à ce sujet. Dès que mes droits ne
» sont pas solennellement reconnus, ils
» sont absolument nuls. J'aurois du moins
» mauvaise grâce de chercher à m'en pré-
» valoir comme ceux qui peuvent dire que
» possession fait acte. Je ne suis qu'un
» simple hidalgo ; je n'ai pas même l'il-
» lustration que l'on tire ou de grands
» services rendus à l'état, ou d'une place
» éminente soit à l'armée, soit dans la di-
» plomatie, soit dans le ministère. Le
» duc d'Almeyra, par exemple, réunit à
» l'avantage d'être généralement reconnu
» pour excellent hidalgo, le beau titre de
» duc, la faveur de son roi, une grande
» autorité, des décorations, des dignités
» qui seules suffiroient pour l'élever au-
» dessus de ses pareils. Je ne l'aime pas,
» mais je pense que s'il avoit une fille,
» un Infant pourroit sans déroger de-
» venir son gendre. Moi, au contraire, je
» me couvrirois de ridicule aux yeux de
» tous, si je montrois une semblable am-

» bition. — Il y auroit, dit Isabelle, bien
» des observations à faire sur ce que vous
» venez de dire, mais il ne faut pas nous
» enfoncer dans des discussions trop graves
» après avoir été si long-temps sérieux. Je
» prie seulement Inès de considérer que
» don Pédro en concevant la pensée de
» s'unir à elle par le mariage, lui faisoit
» un honneur infini ; qu'en conséquence
» elle doit lui en conserver une éternelle
» reconnoissance, et qu'elle ne sauroit
» mettre trop de prudence, de modes-
» tie, d'honnêteté dans la réponse qu'elle
» fera aux reproches que lui adressera
» sans doute l'Infant, et à ceux aussi que
» pourra lui adresser son amie Caroline,
» qui, je le sais, n'auroit pas été fâchée
» de devenir sa sœur. — Maman, répondit
» Inès, je ne pense pas que l'Infant ait
» jamais pensé sérieusement à moi. Il s'est
» amusé sans trop savoir à quoi aboutis-
» roient ses enfantillages. Mais si jamais il
» pouvoit être question de mariage entre

» lui et moi, je n'aurois garde d'oublier
» l'avis que vous me donnez. — Et les
» Langarez, continua Isabelle, comment
» t'en tireras-tu, ma bonne amie? Je te
» parois distraite; j'ai eu l'air depuis long-
» temps, de ne songer à rien de tout cela;
» je n'en ai pas moins recueilli bien des
» particularités. Je suis sûre qu'Isidro ne
» te cédera à un autre que quand il y sera
» forcé, et j'ai quelque raison de croire
» qu'Alfonse, depuis qu'il est veuf, est
» son rival. Andrès qui ne peut pas le
» souffrir, et qui l'espionne avec une per-
» sévérance infatigable, en est persuadé.
» L'évêque aime les Langarez, et je ne
» serois pas étonnée qu'il voulût te faire
» épouser Isidro. D'un autre côté ton
» oncle Lorenzo s'est pris de la plus tendre
» amitié pour Alfonse, et je ne dirois pas
» qu'il ne se soit pas mis dans la tête de te
» le donner pour mari. Mais, mon Inès,
» ne nous occupons pas de l'avenir. Ce
» qui doit singulièrement te rassurer et te

» consoler, c'est qu'il n'en sera de ton » mariage, que ce qui plaira à Dieu, à » toi, à ton père, à ta mère; et quand » nous serons tous les quatre d'accord, » qui pourra être plus fort que nous?...

Après cette conversation, Fernand, Isabelle et Inès s'embrassèrent mutuellement, et ne parlèrent plus qu'avec la plus grande gaieté du futur mariage, de tout ce qui le précéderoit, de tout ce qui le suivroit. Ils reprirent, suivant l'expression de Fernand, leur ancienne manière d'être. Il en résulta que le capitaine se voyant, sinon encouragé, du moins parfaitement accueilli, en conclut qu'il n'étoit pas vu de plus mauvais œil que Langarez ni qu'aucun de ses camarades. Il gardoit cependant le silence, mais rien n'échappoit à des yeux aussi clairvoyans que l'étoient ceux de Fernand et d'Isabelle. Ils n'eurent pas de peine à s'apercevoir qu'il mettoit tous ses soins à plaire à Inès, à lui donner une idée avantageuse de son esprit et de

son caractère. Il ne cherchoit pas avec moins d'empressement à se rendre agréable à Fernand et à Isabelle. Il folâtroit, il faisoit mille projets extravagans avec celle-ci ; il raisonnoit avec celui-là d'arts, de sciences, de belles lettres, et en raisonnoit très-pertinemment.

Il étendoit son envie de plaire jusque sur les domestiques, et en particulier sur Blanca, Andrès et Vicente qu'il croyoit un peu plus dans la familiarité de leurs maîtres, que les autres. Ce n'est pas qu'il cherchât à les gagner par des libéralités. La connoissance qu'il avoit déjà du caractère noble et grand de Fernand, ainsi que de la générosité d'Isabelle, lui persuadoit qu'il réussiroit mal à se mettre en crédit auprès d'eux, s'il offroit de l'argent à leurs gens : le moyen avoit d'ailleurs à ses yeux un air de corruption qui lui répugnoit. Il se bornoit à des saluts, à des mots obligeans, à mille petites attentions qui ne sont rien en elles-mêmes, mais aux-

quelles tous les hommes sont sensibles ; parce qu'elles leur prouvent qu'on fait quelque cas d'eux. Cette sage méthode lui procura tout le succès qu'il pouvoit désirer. Quand il paroissoit, la joie brilloit sur tous les visages, on alloit au-devant de lui, on s'empressoit de l'annoncer, on faisoit éclater le plus grand zèle dans les services qu'on lui rendoit. En son absence, on relevoit devant les maîtres ses bonnes qualités. « Voilà, disoit Andrès à Inès, le » mari qu'il vous faudroit. » Blanca de son côté le louoit sans cesse devant sa jeune maîtresse qui n'avoit garde de lui imposer silence. Elle établissoit un parallèle entre lui et les autres cavaliers qui fréquentoient la maison, et la comparaison étoit toujours à son avantage.

Inès prenoit un plaisir incroyable à ce que lui disoit Blanca; elle l'en aimoit davantage, elle recherchoit sa conversation, ne pouvoit se séparer d'elle, et lui protestoit qu'elle l'aimeroit toujours comme une

sœur. Elle n'en comptoit pas moins avec inquiétude les jours que le beau cavalier laissoit passer sans s'expliquer.

Enfin, il arriva ce jour si désiré, et il arriva avant que le mois que Fernand avoit pris pour terme fût expiré. Un matin, d'assez bonne heure, le jeune officier se présenta chez lui, et demanda à parler à Isabelle. Andrès le conduisit de suite dans le jardin, lui fit traverser une longue allée d'orangers, et lui montra Isabelle dans un parterre, occupée à arroser des fleurs. Elle leva la tête, et l'apercevant, elle lui cria : « Vous voilà de bien bonne » heure, seigneur... Andrès, ajouta-t-elle, » vous ne servirez le déjeûner que quand » je l'ordonnerai, et vous irez dire à ma » fille de ne descendre que quand je la » manderai. »

L'officier cependant s'avança, rougissant comme une vierge timide, et salua assez gauchement. « Vous aimez donc, » senora, dit-il, la culture des fleurs? —

» Beaucoup. — Je ne m'en étonne point, » continua-t-il; une occupation si douce, » si aimable, si innocente, est celle des » belles âmes ; elle vous embellit. En ar- » rivant ici, le parfum de ces orangers, » le gazouillement de ces oiseaux qui » vous environnent, et qui semblent se » réjouir de votre présence, le bruit de » ces eaux jaillissantes, tout m'a séduit, » tout m'a enivré, et en vous apercevant » j'ai cru apercevoir la déesse des Jar- » dins, la riante Pomone elle-même. — » Ce n'étoit qu'une illusion, répondit Isa- » belle. Je vous remercie de ce qu'elle a » de flatteur pour moi, mais vous per- » mettrez qu'à mon âge je ne la regarde » que comme une preuve de plus qu'il ne » peut sortir de votre bouche que des dis- » cours agréables. Montons, continua- » t-elle, dans le salon; nous ferons là no- » tre conversation, car je présume que » vous n'êtes pas si matinal, uniquement » pour contempler des fleurs, ou pour

» me conter des choses indifférentes. »

On s'achemina vers le salon ; Isabelle, qui étoit de l'humeur la plus agréable, ne cessa, pendant le trajet, de rire, de babiller, de plaisanter. L'officier ne faisoit nulle attention à ce qu'elle disoit, ou du moins ne répondoit rien. Il avoit l'air d'un accusé qui va subir son interrogatoire.

Enfin, on arriva; Isabelle tira un fauteuil et le présenta à l'officier ; il s'y assit brusquement, sans attendre qu'elle eût pris place elle-même. Il reconnut presque au même instant sa faute, se leva, fit une profonde inclination, et n'eut pas la force de prononcer une excuse. S'étant assis de nouveau, il s'aperçut qu'il tenoit son chapeau à la main, et que ce chapeau l'embarrassoit. Il se leva de nouveau, alla déposer son chapeau dans l'antichambre, et revint à sa place.

Tout cela divertissoit Isabelle, si bien qu'après avoir considéré quelque temps l'officier qui ne disoit mot, et n'osoit lever

les yeux, elle se mit à rire de bon cœur. Le capitaine, que cet éclat de rire déconcerta, n'en fut que plus embarrassé à commencer sa harangue, et Isabelle que plus portée à se livrer à sa gaieté. « Oserois-je, dit à la fin l'officier en tremblant, » vous demander ce qui vous excite ainsi » à rire? — Votre figure. La gravité que » je vous vois contraste si singulièrement » avec votre jeunesse, qu'il faudroit que » je fusse bien tristement organisée pour » n'en pas rire. Je vous croyois franc, » jovial, et vous voilà taciturne, mélancolique. Attendez d'avoir quelque trente » ans de plus pour vous donner cet air » empesé, et ne me laissez pas faire à moi » seule les frais de la conversation. Vous » aviez si bien débuté là-bas; vous m'avez » comparée dans le jardin à Pomone, et » maintenant on diroit que je suis métamorphosée en je ne sais quoi; on diroit » que ma vue vous pétrifie. Parlez donc, » seigneur; daignez m'apprendre ce qui

» vous a fait désirer de me parler d'aussi
» bonne heure. — Ah ! senora, vous le
» devinez. — Cela se pourroit. — Vous
» exigez donc que j'avoue ce que vous
» ne me pardonnerez pas, ce qui va me
» faire perdre les bontés dont on m'ho-
» nore dans cette maison. — N'ayez pas
» de vous-même une telle idée. La mo-
» destie elle-même est un défaut quand
» elle est excessive. N'êtes-vous pas sûr
» d'avoir l'estime de Fernand, la mienne,
» celle d'Inès ? pourquoi craindriez-vous
» de la perdre ? est-il dans votre carac-
» tère de rien faire ou de rien dire qui
» puisse blesser un de nous trois? Je vous
» assure, seigneur, que si vous cessiez
» jamais d'être l'ami de notre famille, la
» faute n'en seroit pas à nous. — Vous
» êtes trop bonne, senora, mille fois trop
» bonne. Hélas ! je n'ai pas seulement
» désiré d'être l'ami de votre famille; j'ai
» encore ambitionné, j'ose ambitionner
» de devenir votre gendre. Je conçois,

» je vous jure, tout l'excès de ma har-
» diesse. Personne ne sait mieux que moi
» tout ce que vaut votre adorable fille.
» Je ne m'aveugle pas non plus sur mon
» peu de mérite, et je sais enfin que j'ai
» des rivaux redoutables; je n'ignore pas
» que, parmi ces rivaux, il se trouve un
» Infant. Je me suis dit tout cela mille
» et mille fois. Mais enfin, senora, de-
» puis le jour où vous me permîtes de
» baiser la main de la divine Inès, son
» image me poursuit en tout lieu; je ne
» vois qu'elle; je ne rêve qu'à elle; c'est
» vous, senora, qui, par une faveur que
» vous ne me reprocherez point d'avoir
» sollicitée, avez allumé en moi une pas-
» sion, que tous les efforts de ma raison,
» que toutes les représentations, que rien
» ne peut plus éteindre. Elle m'a déjà
» une fois rendu malade; si vous la con-
» damnez, c'est fait de moi. Mais Dieu
» me garde de troubler la paix de la plus
» belle ame qu'il ait créée! En renonçant

» à votre chère Inès, je renonce au ser-
» vice, au monde, je me fais hiérony-
» mite. Mon parti est pris : aucune con-
» sidération ne m'en fera changer. Ah !
» senora, vous ne me répondez pas ; je
» le vois, je suis perdu. Vous ne me par-
» donnez même pas de m'être laissé aller
» à la témérité de vous faire un tel aveu.
» Hélas ! j'y ai été poussé par une force
» irrésistible. Je ne pouvois plus contenir
» dans mon cœur ce sentiment, cette
» adoration que j'y nourris pour l'in-
» comparable Inès, et c'est dans le sein
» de sa mère que j'ai cru devoir déposer
» un secret que personne encore ne con-
» noît. »

Isabelle, en écoutant le capitaine, était insensiblement tombée dans une profonde rêverie. Elle ne perdoit pas un mot de ce qu'il disoit ; mais chaque mot frappoit vivement son âme, et plus il avançoit, moins elle cherchoit à l'interrompre. Elle l'eût laissé encore long-temps parler s'il

ne

ne l'eût suppliée plusieurs fois, et avec les plus vives instances, de daigner prononcer sur son sort.

« Seigneur, lui dit-elle enfin, ce que » vous venez de me déclarer est beaucoup » trop sérieux. Je ne puis ni l'entendre, » ni vous répondre qu'en présence de don » Fernand. Pourquoi ne vous êtes-vous » pas d'abord adressé à lui ? — Je vous » confesserai, répondit le capitaine, que » don Fernang par son air de dignité, » de majesté même, m'en impose singu- » lièrement, et j'ai toute la timidité de » mon collége. Un seul de ses regards » m'auroit confondu, m'auroit fermé la » bouche. Je vous connois si bonne, si » obligeante, toujours si empressée à » accueillir ceux qui ont recours à vous, » que je n'ai pas douté que je n'eusse au » moins votre indulgence, et je me suis » flatté que vous voudriez bien ensuite » être mon interprète auprès de don Fer- » nand. — Fernand, dit Isabelle, n'est

» pas ce qu'il vous paroît; il est lui-même
» timide, mais il n'a ni morgue, ni fierté.
» Je sais qu'il vous aime, qu'il vous es-
» time, et qu'il brûle de vous le témoi-
» gner. Oui, seigneur, voilà les heureuses
» dispositions où vous l'avez mis à votre
» égard Vous n'avez donc à attendre de
» lui qu'un accueil tel que vous pou-
» vez le désirer; et comme son caractère
» est la franchise même, comme il a plus
» d'esprit, de sens, de raison que moi,
» vous aurez aussi plus de fonds à faire
» sur les observations qu'il croira devoir
» vous présenter. — Eh bien! s'écria le
» capitaine, allons, sénora, dans son ap-
» partement. Paroissant devant lui sous
» vos auspices, j'aurai plus de hardiesse.
» — Cela ne se peut pas, répondit Isa-
» belle, don Fernand n'est pas ici, il est
» à Duenas; il en reviendra ce soir ou
» demain. — Eh bien, dit l'officier, je
» viendrai demain, si vous daignez l'or-
» donner. — Votre empressement ne

» m'étonne pas, je ne le blâme point ;
» mais dans une affaire de cette nature,
» qu'importe un jour de plus ou de moins?
» Venez après demain matin, je le veux
» bien, à la même heure où vous êtes
» venu aujourd'hui. Mais permettez que
» je vous prie de vouloir bien jusque-là
» vous tenir éloigné de la maison. Ne
» trouvez point mauvais que je ne vous
» invite ni à déjeûner ni à dîner. La re-
» lation que vous venez d'établir entre
» vous et la famille, veut que je prenne
» cette rigoureuse mesure. »

Isabelle revenant ensuite à son enjouement, et changeant de propos, dit à l'officier : « Parlons maintenant de choses
» moins graves. Savez-vous bien qu'il est
» très-extraordinaire que vous ne me re-
» connoissiez pas ? — Vous m'étonnez.
» Je ne sache pas avoir jamais eu l'hon-
» neur de vous connoître avant d'arriver
» à Léon. — Vous me connoissiez avant.
» Oui, quelque jeune que vous soyez

» vous m'êtes une vieille connoissance. —
» Oh! senora, vous voulez vous amuser
» à mes dépens. — Point du tout. Vous
» souvient-il d'une dame qu'un soir, re-
» venant de je ne sais où, et retournant
» à votre collége, vous rencontrâtes sur
» la place Mayor avec un grand benêt
» qui lui donnoit le bras? »

Le capitaine, après avoir un peu rêvé, dit qu'il se souvenoit d'avoir en effet rencontré un soir sur la place Mayor, une jeune dame d'abord bien désolée, ensuite bien gaie, et de l'avoir remenée rue d'Alcala où elle demeuroit. « Eh bien! con-
» tinua Isabelle, cette dame n'est autre
» que moi. — J'ai donc été bien sot, bien
» mal-adroit, s'écria l'officier. — Oh!
» très-mal-adroit; vous ne voulûtes ni
» entrer ni vous rafraîchir. Avouez que
» vous prîtes de moi une singulière idée.
» J'en ris bien, je vous assure, avec Fer-
» nand et avec Inès. — Je n'étois qu'un
» enfant, qu'un pauvre écolier, sans con-

» noissance, sans usage du monde; l'heure
» étoit indue; mon gouverneur me pres-
» soit de rentrer au collége, tout doit
» m'excuser si je pris alors une idée qui
» ne fût pas digne de vous. — Sérieu-
» sement, vous ne m'avez pas reconnue
» depuis que vous êtes à Léon? — Très-
» sérieusement. — J'ai donc bien vieilli?
» — Oh! senora, est-ce que les déesses
» vieillissent? Considérez qu'il étoit nuit,
» que vous étiez couverte d'un voile, que
» le respect me défendoit d'attacher sur
» vous mes regards. Je ne pus donc me
» faire une idée de vos traits. — Je reçois
» l'excuse, mais non le compliment. Quand
» vous me connoîtrez avec tous mes dé-
» fauts, vous verrez que je suis loin d'être
» une déesse. Tout s'embellit dans ce
» moment à vos yeux. Vous divinisez
» sans scrupule la mère d'Inès; ce n'en
» est pas moins une flatterie qui res-
» semble un peu trop à de la moquerie.
» Mais je ne veux pas trop vous gronder

» aujourd'hui. J'ai cependant encore un
» reproche assez grave à vous faire. Vous
» me voulez pour belle-mère ; j'en prends
» les droits. D'où vient ne vous êtes-vous
» pas lié avec mon frère Lorenzo ? Je
» veux que vous l'aimiez. Vous ne pour-
» rez jamais avoir un ami qui vous con-
» vienne mieux. Il est gai et un peu
» étourdi, mais bon, désintéressé, gé-
» néreux, et s'oubliant toujours pour
» ceux qu'il aime. Tout le monde dans
» Léon vous en parlera comme moi. Au
» surplus il ne tient qu'à vous de vous
» assurer que l'éloge n'est pas outré, et
» je vous y invite. — Votre invitation, se-
» nora, est pour moi un ordre ; et sorti
» de chez vous, je cours chez le seigneur
» Lorenzo. — Allez donc, seigneur ; aussi
» bien avons-nous assez causé. Vous avez
» entendu d'ailleurs que j'ai ordonné les
» arrêts à Inès ; il est temps que je l'en
» retire, et que nous déjeunions, elle et
» moi. »

L'officier se leva ; en prenant congé d'Isabelle, ses yeux se portèrent sur le portrait d'Inès qu'il n'avoit point aperçu en entrant. On l'avoit placé depuis deux jours seulement dans le salon. Inès étoit peinte de grandeur naturelle. Ce portrait avoit été fait à Madrid par un habile peintre italien. Il étoit parfaitement ressemblant. Le capitaine en l'apercevant, fut comme ravi en extase ; il le contempla, il soupira ; il s'écria : « C'est elle-même ! Quelle bouche ! » Quel sourire ! Ah ! si je pouvois aussi » avoir un sourire de l'original, quel » homme seroit plus heureux que moi ! » Après cette exclamation, il se mit à rôder dans le salon, cherchant sur les chaises, sur les meubles, remuant tout. « Que » cherchez-vous donc là ? lui demanda » Isabelle. — Je cherche mon chapeau. — » Ce portrait vous a fait perdre la tête ; je » l'ôterai de là si ce malheur vous arrive » encore. Votre chapeau est dans l'anti- » chambre où vous l'avez mis vous-même. »

Le capitaine se le rappela, et partit presqu'aussi content d'avoir vu le portrait d'Inès, que s'il l'eût vue elle-même. Isabelle de son côté sonna, demanda le déjeûner, et dit qu'on fit descendre Inès. Dès que celle-ci parut, sa mère lui tendit les bras, l'embrassa, et sans autre préliminaire, lui dit : « Réjouis-toi, ma fille; » plus de mélancolie; tes affaires sont en » bon train. Il sort d'ici; il est amoureux » de mon Inès.—Oh! quel bonheur! s'écria » Inès en joignant les mains. Quelle joie! » Que d'obligations je vous ai, maman! » Mais aussi quand nous serons mariés, » nous ne serons occupés qu'à vous prouver » notre tendresse, notre reconnoissance. » — Tu extravagues, lui dit Isabelle. Est-» ce que c'est moi qui suis cause que ce » garçon t'aime? Dieu veuille mener à » bien cette affaire, et vous rendre tous » les deux aussi heureux que je le désire! » C'est, ma fille, tout ce qu'il m'est pos-» sible de faire dans ce moment. — Et

» sait-il, demanda Inès, lui avez-vous dit,
» maman, que je l'aime? — Tu perds la
» raison. Ce n'est pas avec cette prompti-
» tude qu'il convient de procéder quand
» il s'agit du plus grand événement de ta
» vie. — Mais il sera malheureux s'il croit
» que je ne l'aime pas. J'en juge par moi.
» Combien j'ai souffert quand je ne savois
» pas si j'en étois aimée! — Il te connoît,
» Inès; il sait qui nous sommes. Il n'est
» pas étonnant qu'il veuille de toi. Le con-
» nois-tu? Savons-nous qui il est? Est-ce
» qu'on peut juger un jeune homme à la
» première vue? Attendons ton père, ma
» chère amie; c'est à lui à diriger ta con-
» duite dans la circonstance la plus impor-
» tante où tu puisses jamais te trouver.
» Souviens-toi, ma bonne amie, que de
» la manière dont tu vas te comporter,
» dépend le bonheur où le malheur du
» reste de ta vie. »

Comme il résultoit pour Inès, de cette conversation, qu'elle étoit aimée du jeune

officier, elle en ressentit une joie qui lui ôtoit presque l'usage de la raison. Elle songeoit comment elle s'y prendroit pour le bien convaincre, quand elle en auroit la permission, qu'elle le payoit de retour. Elle faisoit mille projets sur la conduite qu'elle tiendroit avant et après son mariage. Elle s'arrangeoit déjà dans son ménage, meubloit le cabinet ds son mari, lui achetoit un beau cheval, lui brodoit un habit de cour, étudioit ses goûts, et se dévouoit toute entière à le rendre le plus fortuné des époux.

Isabelle ne ressentoit guère moins de plaisir de la déclaration qu'avoit faite son écolier. Elle étoit prévenue en sa faveur, et croyoit fermement que lui seul étoit digne d'épouser Inès.

La mère et la fille passèrent ainsi une journée délicieuse. Les domestiques s'en ressentirent; jamais on ne les avoit tant caressés. On ne leur parloit que de gratifications, d'augmentations de gages, de

plans qui devoient améliorer leur sort. Les cœurs aimans sont ainsi faits ; s'ils désirent le bonheur, c'est pour le répandre sur tout ce qui les approche. Blanca et Vicente à qui Inès dans l'effusion de son cœur, avoit dit plus d'une fois : *dans peu vous serez mariés*, n'étoient pas les moins satisfaits. Ils recevoient les complimens des autres domestiques ; et comme s'ils eussent déjà touché au terme de leur bonheur, ils en remercioient naïvement Isabelle et Inès.

Sur le soir de cette journée d'illusions, Lorenzo vint voir sa sœur. Il arriva au moment où elle étoit gravement occupée de tracer à sa fille la distribution de l'appartement que celle-ci auroit quand elle seroit mariée. Toutes les deux, en apercevant Lorenzo, se turent. « Eh ! par » Saint Jacques ! s'écria-t-il, que veut » dire tout ceci ? Voilà les domestiques » joyeux comme si c'étoit un jour de noce. » Ils m'ont sauté au col en me voyant.

» Blanca elle-même m'a embrassé avec
» une cordialité un peu surprenante. On
» diroit que les galions de mon père sont
» arrivés ; ils ne le sont pourtant pas. En
» suite, dis-moi, ma sœur, quelle est cette
» visite que le capitaine de la Colonelle
» m'a faite de ta part? — Il t'est donc allé
» voir ? demanda Isabelle. — Oui, certes.
» — Conte-nous cela. Inès et moi voulons
» tout savoir dans le plus grand détail.
» Nous avons nos raisons. Comment s'est
» passée la visite ? — J'étois au milieu de
» mes ouvriers. Il est entré brusquement,
» a couru à moi, a jeté son chapeau par
» terre, et m'a serré étroitement dans ses
» bras ; je croyois qu'il m'étoufferoit.
» Soyons amis, seigneur Lorenzo, m'a-t-il
» dit ; moi je jure d'être le vôtre à la vie
» et à la mort. Eh! mon Dieu, lui ai-je
» répondu, comme cette amitié vous est
» venue là tout d'un coup ! Quelle viva-
» cité ! Quels transports ! Je reçois l'assu-
» rance de votre amitié avec plaisir, et

» m'en tiens honoré. Oh ! s'est-il écrié, il » ne s'agit pas ici d'honneur ; ceci est de » rigueur. Moi je vous jure que je suis et » serai votre ami jusqu'au tombeau ; cela » ne suffit pas, il faut que vous me juriez » aussi que vous serez le mien. Votre » sœur le veut, l'ordonne ; je viens de » chez elle.

» Entendant, ma chère Isabelle, qu'il » s'autorisoit de ton ordre, et ne sachant » te rien refuser, je lui ai promis tout ce » qu'il a voulu ; je l'ai embrassé à mon » tour affectueusement, et l'ai invité à dé- » jeûner. Il me paroît, Isabelle, que tu » ne fais pas faire une grande chère à tes » amis ; car il a accepté de grand cœur, » disant qu'il mouroit de faim. Je vous » préviens, lui ai-je dit, que nous serons » quatre. Outre nous deux, il y aura mon » premier commis, et aussi Langarez » qu'il me paroît que vous ne voyez pas » de bon œil, et à qui il ne seroit pas » honnête d'envoyer un contr'ordre. Vous

» vous trompez, m'a-t-il répondu. Dès ce
» moment, tous vos amis sont les miens.
» Langarez est mon camarade; nous
» portons le même uniforme. Je ne suis
» ni assez fat ni assez injuste pour crain-
» dre de me trouver avec lui. Je ne lui
» en veux point; je ne hais personne.
» Non-seulement je déjeûnerai avec lui;
» je l'invite à dîner avec vous, avec votre
» premier commis; je vous adjoindrai, si
» vous le permettez, deux ou trois de mes
» camarades. Nous boirons du bon vin de
» Cahors; il nous faut passer cette jour-
» née en gaieté.

» Nous l'avons en effet, ma chère sœur,
» passée très-joyeusement. Mon nouvel ami
» a été d'une humeur ravissante; il nous a
» généreusement régalés. Je ne sais pas ce
» qu'il avoit dans l'âme. Il étoit d'un con-
» tentement qui tenoit de la folie, et au-
» roit voulu le faire partager à tout le
» monde.... Il ne rencontroit pas un pau-
» vre dans la rue, qu'il ne lui remplît la

» main de maux, disant que c'étoit sur-
» tout quand les choses alloient à notre
» gré, qu'il falloit être aumônier et libé-
» ral, parce que la prière du pauvre avoit
» une vertu toute particulière pour main-
» tenir les gens heureux en bonheur.

» — Et toi, demanda Isabelle, com-
» ment t'es-tu comporté? — Moi, j'ai ri,
» je me suis diverti comme les autres, et je
» te confesse que l'humeur de ton capitaine
» me convient beaucoup. Il est très-aima-
» ble; il a une tournure d'esprit qui me
» plaît. Sans être trop facétieux, il a tou-
» jours un mot, un petit conte pour faire
» rire. Il ne plaisante jamais les autres,
» mais il souffre sans peine qu'on le plai-
» sante lui-même. Je m'accommode en
» un mot très-bien de son amitié; mais
» prends-y garde, Isabelle, je t'en conjure,
» prends-y garde : il n'en est pas de même
» de Langarez; je veux dire que Langa-
» rez ne voit pas le capitaine de même œil
» que toi. La joie où il a vu celui-ci, l'a

» frappé ; elle lui a paru suspecte. Il savoit
» que le jeune homme étoit venu chez toi
» de grand matin, et il soupçonne qu'on
» l'a flatté d'espérances, qui lui donnent ce
» grand air de contentement. Or, si cela
» étoit, tu te préparerois, Isabelle, de
» grands tourmens. Tu ne connois pas ce
» garçon-là. Il est échappé à Langarez de
» me dire, mais sous le secret : si on savoit
» qui est ce jeune homme, on ne le fêteroit
» pas long-temps. Voyez, m'a-t-il ajouté,
» comme il est avantageux. Pour quelques
» drôleries qu'on lui aura dites chez votre
» sœur, il a déjà l'air d'un conquérant.
» Véritablement, Isabelle, prendre cet air-
» là, c'est afficher Inès. Pour moi person-
» nellement, j'ai tout lieu d'être mécontent.
» Pourquoi me fait-on mystère de ce qui se
» passe ici ? Si l'on a pris une détermina-
» tion, pourquoi n'en suis-je pas instruit ?
» Est-ce que je ne suis plus de la famille ? »

Lorenzo, en formant cette plainte, entra en colère ; il frappa du pied, arracha

deux ou trois plumes de son chapeau. Inès passa doucement ses mains sur le visage de son oncle, l'embrassa, le conjura de ne pas prendre d'humeur, et ajouta : « Mon oncle, nous vous aimons plus que » jamais. Ne vous prévenez pas ainsi ; ne » jugez pas sans connoître. Ecoutez tran- » quillement ce que maman va vous dire.

» — Tu as une étrange tête, dit celle- » ci à Lorenzo. Autrefois tu haïssois à mort » Alfonse. Aujourd'hui tu ne peux pas t'en » séparer. Est-ce à ton âge qu'on doit chan- » ger ainsi du blanc au noir ? Eh bien, moi, » je me moque de ton Alfonse ; de tout ce » qu'il pourra dire et faire. C'est un mau- » vais sujet. Demande plutôt à Andrès. » Encore son frère a-t-il des qualités esti- » mables. On fait cas de son esprit, de ses » lumières ; on lui reconnoît de grands ta- » lens, on loue son amour pour le travail. » Mais Alfonse, à quoi est-il bon ? Quelle » vie mène-t-il depuis qu'il est à Léon ? » Du café à la salle d'armes ; de la salle

» d'armes au billard ; du billard dans une » académie de jeux ; empruntant de tout » côté, ne rendant jamais ; devant à tout » le monde, et rouant de coups les pauvres » gens qui viennent lui demander de l'ar- » gent. Tu vois que je suis plus instruite » que tu ne croyois. »

Lorenzo voulut interrompre Isabelle, pour répondre aux reproches qu'elle faisoit à Alfonse, mais elle se fâcha à son tour. « Non, non, dit-elle à son frère ; tu m'é- » couteras jusqu'au bout. Je t'ai bien écou- » té moi sans t'interrompre. Il seroit certes » fort singulier que chez moi je ne pusse » pas parler quand il me plaît. Si cela t'en- » nuie, va-t-en, retourne à ton Alfonse. » Il paroît que tu l'aimes mieux que nous. » A toi permis.

» Or, continua-t-elle, pour en revenir » à ce que je te disois, je te demande si » c'est là la vie d'un homme d'honneur ? Ne me fais pas mettre en colère, car » je te dirois que ton Alfonse déshonore

» l'uniforme qu'il porte. Et, je t'en prie ;
» fais-moi le plaisir de considérer combien
» cette liaison t'est devenue funeste. Depuis
» quand es-tu devenu injuste avec nous ?
» Depuis que tu le fréquentes. Avons-nous
» changé à ton égard ? Ce jeune officier
» désire se lier plus particulièrement avec
» Fernand et avec moi. Que fais-je ? je te
» l'envoie. Ce qu'il t'a dit lui-même, te
» fait bien voir que nous ne voulons pas
» recevoir au nombre de nos amis, quel-
» qu'un qui ne seroit pas au nombre des
» tiens. Et tu me fais pour cela une que-
» relle ; tu te fâches ; tu veux enfoncer
» mon parquet, tu déchires les plumes de
» ton chapeau. Non, Lorenzo, nous ne
» sommes pas comme toi. J'aimerois mieux
» voir Inès confinée pour sa vie dans un
» couvent, que de prendre à son égard
» une détermination qui ne seroit pas ap-
» prouvée par toi, par mon père, par le
» frère de Fernand. Est-ce qu'à l'âge où
» elle est, nous ne devons pas songer à la

» marier? Et tu crois que je voudrois la
» marier à un cavalier qui ne seroit pas
» ton ami? Oh! Lorenzo, une affaire aussi
» majeure ne s'arrange pas ainsi. Quand
» Inès sera établie au gré de ses parens, le
» fût-elle contre le mien, je serai consente;
» car puis-je désirer autre chose que son
» bonheur, et puis-je croire qu'elle seroit
» heureuse, si en se mariant elle se brouil-
» loit avec les personnes que nous aimons
» le plus? Je connois d'ailleurs toute l'éten-
» due de mes devoirs, et je sais à merveille
» que quand vous aurez tous donné votre
» approbation au mariage d'Inès, je serai
» déchargée de toute responsabilité aux
» yeux de Dieu et des hommes.... Allons,
» continua Isabelle après un moment de
» silence, et fixant Lorenzo avec une tendre
» inquiétude, point de rancune, l'union
» est nécessaire entre parens; tu sais com-
» bien elle a de charmes. »

Lorenzo voulant prouver à sa sœur, qu'il n'avoit point de rancune, se leva pour

l'embrasser, mais elle détourna un peu la tête, et lui dit : « Non, non, ce n'est pas » moi qu'il faut embrasser, c'est ta nièce ; » car, vois-tu, si tu ne l'aimois pas, j'aime- » rois autant mourir. Ainsi, parle franche- » ment : si tu ne l'aimes plus, dis-le sans » détour ; mon parti sera bientôt pris ; je » n'aurai pas long-temps à vivre. »

Lorenzo courut à Inès, et la serra dans ses bras, en s'écriant : « Moi ! je n'aime- » rois plus ta chère, ton adorable Inès ! » moi qui donnerois tout mon sang pour » son bonheur ! Oui, continua-t-il, ma » bonne Inès, te voilà grande, raisonnable ; » le temps de l'enfance est passé ; il faut te » marier. Tu ne peux faire qu'un bon choix ; » sois sûre de mon approbation ; sois sûre » que celui qui sera assez heureux pour » être ton mari, sera aussi mon meilleur » ami. »

Inès rendit à Lorenzo ses caresses, lui protesta qu'elle n'avoit jamais cessé de l'aimer ; et ajouta qu'elle attendoit de l'ami-

tié qu'il lui avoit toujours témoignée, qu'il ne lui refuseroit pas ses bons conseils, lorsqu'il s'agiroit sérieusement de la marier.

Lorenzo retiré, Isabelle et Inès, en dissertant entr'elles sur ce qu'il leur avoit dit relativement à Alfonse, s'arrêtèrent aux expressions par lesquelles celui-ci avoit voulu donner une opinion peu avantageuse du capitaine. Cette phrase, *si on savoit qui il est, on ne le fêteroit pas long-temps*, leur parut dure, inquiétante ; elles la retournèrent en tout sens. Ce qu'elle avoit d'offensant, tomboit-il sur la naissance ou sur les mœurs de l'officier? « Mais, dit à » la fin Inès, quel fonds y a-t-il à faire sur » ce que dit un homme tel qu'Alfonse qui » mérite bien tous les traits du portrait que » vous en avez tracé à mon oncle ? Lan» garez est ennemi du capitaine, et ne seroit» il pas souverainement injuste de juger » quelqu'un sur le témoignage de son en» nemi? — Oui, répondit Isabelle, cela » est bon dans les tribunaux ; mais dans le

» train ordinaire de la vie, il pourroit quel-
» quefois en être autrement. Il est du-
» moins certain que l'œil d'un ennemi est
» plus clairvoyant que celui d'un ami.

Inès voulut insister, mais on finit par laisser là cette conversation qui ne donnoit pas des idées bien riantes. On en revint aux espérances flatteuses, aux illusions, aux projets; et Inès crut de la meilleure foi du monde que l'entrevue du capitaine avec Fernand termineroit cette grande affaire. Celui-ci arriva de Duenas le lendemain de cette même journée qui avoit enfanté tant de rêves agréables pour Isabelle et Inès. Dès qu'il fut arrivé, son épouse et sa fille lui contèrent ce qui s'étoit passé, sans oublier la visite de Lorenzo. Inès cherchoit à deviner dans les yeux de son père l'impression que lui feroit ce récit. Il écouta avec attention, mais assez froidement; et quand on eut fini, il ne prononça que ces mots : *nous verrons demain.*

« Mais, mon papa, lui dit Inès,

» voilà pourtant une bien grande nouvelle,
» et il me semble que vous n'en êtes pas
» beaucoup affecté. — Tu appelles cela
» une nouvelle, répondit Fernand : il n'y
» a rien là de nouveau pour moi. Il m'étoit
» évident que ton officier en viendroit à
» cette démarche. — Eh bien, la voilà faite
» cette déclaration que j'attendois avec
» tant d'impatience, et voilà aussi mon
» bonheur assuré. — Peut-être malheu-
» reusement pas si assuré que tu le penses.
» Tu as l'agrément de ta maman et le mien.
» C'est beaucoup sans doute ; à la rigueur
» même ce double consentement te suffit.
» Il ne faut pourtant pas négliger d'avoir
» celui des autres parens, et même celui
» de notre évêque que tu sais être mon
» meilleur ami. Ta mère et moi nous te
» tenons ce que nous t'avons promis. Nous
» n'apporterons aucun obstacle à ton
» union avec ce jeune homme, bien en-
» tendu qu'il aura des mœurs pures, des
» principes invariables d'honneur et de
» probité,

» probité, et sur-tout une affection sincère
» et désintéressée pour toi. Quant à la
» fortune, nous réglerons cela de part et
» d'autre en famille. Mais, ma fille, ce
» jeune homme n'est pas seul dans le
» monde ; il faut, avant de chanter vic-
» toire, savoir comment ceux auxquels
» le soumet sa naissance, son âge, pren-
» dront la chose. — Qu'un mariage, s'écria
» Inès, est donc une chose difficile ! Mais,
» mon papa, je ne demande pas précisé-
» ment de me marier avec lui. Je demande
» seulement qu'il soit instruit que je
» l'aime autant qu'il m'aime. — Prends
» garde, Inès, reprit Fernand, de donner
» dans une autre extrémité. Ne te désespère
» pas ; ce seroit mal à propos, puisque
» voilà un bon commencement, et que tu
» es assurée de trouver dans l'amitié de ta
» mère et la mienne, de puissans secours.
» — Oui, oui, s'écria Isabelle, tu l'épou-
» seras, je te le promets; attends tranquil-
» lement la journée de demain. »

Elle arriva cette journée qu'Inès cependant n'avoit pas attendue trop paisiblement. L'officier vint à l'heure qui lui avoit été indiquée par Isabelle. On avoit consigné Inès dans sa chambre. Fernand reçut le capitaine dans son cabinet. Celui-ci eût sans doute mieux aimé que l'entrevue se fût faite dans le salon que le portrait de celle qu'il adoroit, ornoit si délicieusement à ses yeux. Fernand, en apercevant l'officier, fut au-devant de lui, le salua avec beaucoup de dignité, et le fit asseoir entre Isabelle et lui. « Je n'ignore point, seigneur, lui dit-il ensuite, l'important » sujet qui vous amène. Recevez mes remercîmens bien sincères de l'honneur » que vous nous faites, en désirant unir » votre sort à celui de notre Inès. Je » n'ai pas l'avantage d'être lié avec vous » bien particulièrement, mais le peu que » je connois de votre excellent caractère » et de votre bon esprit, me prévient en » votre faveur. L'uniforme que vous portez,

» le grade où vous êtes déjà monté, nous » sont encore des raisons de ne point douter » que votre naissance et votre éducation » ne répondent à ce que promet votre ex- » térieur. Vous ne vous offenserez pourtant » pas, seigneur, si j'ose vous représenter que » cela ne suffit pas encore. Il convient que » nous prenions le temps nécessaire pour » nous mieux connoître mutuellement. » Permettez que nous différions jusque- » là notre réponse à la demande que vous » formez, et qui nous pénètre de la plus » vive reconnoissance. »

Fernand auroit parlé pendant des heures entières, que le capitaine n'auroit pas cherché à l'interrompre. Il étoit visible qu'il écoutoit avec plus de peine que de plaisir; il paroissoit extrêmement embarrassé, d'une timidité excessive, et dans un véritable état de gêne.

Isabelle vint à son secours; ce fut elle qui interrompit Fernand, par cette apostrophe qu'elle adressa brusquement à l'of-

ficier : « Oh ! comme vous êtes distrait au-
» jourd'hui ! J'en sais bien la cause ; elle
» est là-bas dans le salon ; vos yeux cher-
» chent inutilement s'il n'y a pas ici un
» second portrait d'Inès. Je vous proteste
» que nous n'avons que celui que vous
» avez tant admiré. »

L'officier rougit. L'absence du portrait n'étoit pourtant pas la véritable cause de l'embarras qu'il éprouvoit. Il pressentoit qu'on alloit le pousser de questions, et l'incertitude où il étoit de la manière dont on accueilleroit ses réponses, lui inspiroit une crainte qui le troubloit. L'apostrophe d'Isabelle fut une diversion qui, en lui faisant croire qu'on alloit changer de propos, lui rendit quelqu'assurance. Il répondit qu'adorant l'original, il n'étoit pas étonnant qu'il regrettât de n'avoir pas au moins la copie sous les yeux.

« Ne vous défendez pas, continua Isa-
» belle, d'être distrait ; c'est un défaut
» pour lequel je dois avoir beaucoup d'in-

» dulgence, car je l'ai aussi ce défaut, et
» je l'ai poussé à votre égard à un point
» que je m'en étonne moi-même. Figu-
» rez-vous que depuis que je vous connois,
» et il y a bien quelques mois, je ne me
» suis point encore informée de votre nom.
» Je ne vous l'ai point demandé dans notre
» longue conversation d'avant-hier. Vou-
» lez-vous bien nous l'apprendre ? »

L'officier rougit plus qu'il n'avoit encore fait ; il hésita ; enfin il dit d'une voix tremblante : « Senora, on me nomme Alonzo.
» — C'est là, dit Fernand, votre nom de
» baptême ; vous avez pu le porter étant
» enfant, mais maintenant que vous voilà
» dans le monde, quel nom y prenez-
» vous ? — Celui de Santa-Fé. — Alonzo
» de Santa-Fé, s'écria Isabelle ! Mais ce
» sont là les noms du duc d'Almeyra. —
» De lui-même. — Certes, dit Fernand,
» c'est là un fort beau nom, et dès que
» vous appartenez à ce ministre, il n'y a
» point d'alliance à laquelle vous ne puis-

» siez prétendre. — A quel degré, sei-
» gneur, demanda Isabelle, lui apparte-
» nez-vous? Car enfin, le duc, comman-
» deur de l'Ordre de Malte, n'est point
» dans les liens du mariage. — Je ne puis,
» senora, quant à présent, répondre trop
» pertinemment à cette question. — Je ne
» connois également, ajouta Fernand,
» aucun frère au duc. Il avoit un frère
» aîné que l'on ne put, par le genre de
» vie qu'il menoit, déterminer à se ma-
» rier qu'à l'âge de vingt-cinq ans; et tout
» le monde sait que quelques jours avant
» la célébration du mariage, il eut le mal-
» heur de se noyer dans le Guadalquivir.
» La jeune personne qu'on lui destinoit
» se mit aussitôt dans un couvent où elle
» a fait profession. Le duc à cette époque
» avoit déjà fait ses vœux. »

Le seigneur Alonzo de Santa-Fé restoit muet. Sa contenance fit juger à Fernand qu'il seroit malhonnête et superflu de le presser sur cet article. « Enfin, lui dit-

» il, quelles que soient les personnes à qui
» vous devez le jour, quels que soient
» ceux de qui vous dépendez, il paroît
» que vous ne les avez point informés que
» vous songiez au mariage; et il faut avouer
» que dans l'état que vous avez embrassé,
» il est rare qu'on y songe à l'âge où vous
» êtes. — Seigneur, dit alors Alonzo avec
» assez de fermeté, je devois avant tout m'a-
» dresser à vous-même et à la senora. Si
» vous approuviez mon brûlant désir de de-
» venir votre gendre, il étoit temps d'ins-
» truire ceux de qui je dépends. Dans le
» cas contraire, il devenoit superflu que
» je leur écrivisse d'avance à ce sujet. Je
» n'ai point envie, seigneur, continua
» Alonzo prenant un ton toujours plus
» assuré, je n'ai point envie de vous sur-
» prendre. Je dissiperai, j'espère, les soup-
» çons que vous donne l'impuissance où
» je suis dans cet instant de vous éclairer
» sur ma naissance et sur l'état de mes
» parens. Permettez que j'aspire à possé-

» der un jour la senora votre fille. Fort
» de cette permission, j'y trouverai une
» raison de plus, et une raison bien puis-
» sante de me mettre en état de vous don-
» ner toute satisfaction sur ce que vous
» désirez savoir, et de vous prouver que
» je n'ai point à rougir du nom que je
» porte. Mon âge ne sauroit m'être ob-
» jecté; bien d'autres plus jeunes encore
» se sont mariés. A vingt ans comme à
» trente, on est capable d'apprécier le mé-
» rite infini de l'adorable Inès; et com-
» ment, après l'avoir connue, ne pas dé-
» sirer de lui être uni par le lien le plus
» étroit? Je n'ai pu, seigneur, résister à
» ce désir, mais si vous n'approuviez pas
» ma poursuite, le respect que je vous
» porte me donneroit assez de force pour
» contenir en moi-même une passion que
» je n'ai laissé éclater qu'à vos yeux et à
» ceux de la senora votre épouse.

» — La manière, reprit Fernand, dont
» vous avez été accueilli par le père et la mère

» d'Inès, doit vous prouver à la fois qu'ils
» vous aiment, qu'ils vous estiment, et
» qu'ils sont loin d'avoir dans le cœur la
» moindre répugnance pour l'alliance que
» vous leur proposez. Dès que vous avez
» une assurance, au moins fondée, que
» votre projet ne paroîtra point déraison-
» nable à votre famille, il convient que
» vous l'en informiez, et nous vous y au-
» torisons. Mais dans le cas contraire,
» c'est-à-dire dans le cas où vous croiriez
» trouver obstacles et refus là où il vous
» faut approbation, vous seriez tenu de
» nous le déclarer franchement, et de ne
» faire aucune démarche auprès de vos
» parens, car ce que vous leur diriez seroit
» dit à d'autres, et il ne convient pas qu'il
» se répande dans le monde que vous avez
» recherché en mariage une personne que
» vous saviez ne pouvoir être à vous. La
» chose seroit infiniment désagréable et
» pour elle et pour nous, et sans doute
» honteuse pour vous. Vous savez que

» pour nuire à la réputation d'une jeune
» personne qu'il s'agit d'établir, il suffit
» quelquefois de faire trop de bruit de ce
» qui la concerne.

» J'ajouterai maintenant, seigneur
» Alonzo, continua Fernand, qu'il faut
» que ceci ait une fin. Inès est parvenue
» à un âge qui ne nous permet guère de
» différer à nous décider entre ceux qui
» la recherchent. Un mois doit vous suf-
» fire pour nous procurer tous les rensei-
» gnemens que vous vous soumettez à
» nous donner. Passé ce délai, nous se-
» rons libres de tout engagement envers
» vous. En attendant, nous vous promet-
» tons de n'entendre à aucune proposi-
» tion semblable à la vôtre, et de vous
» déclarer franchement tout ce qui pourra
» nous survenir de nouveau à votre sujet.
» Je vous demande de nous engager votre
» parole d'honneur que vous userez envers
» nous de la même franchise, et que vous
» nous montrerez les réponses qui seront

» faites à ce que vous allez écrire, quelles
» qu'elles soient. »

Alonzo jura sur son honneur qu'il feroit ce que Fernand exigeoit. Sa fermeté l'avoit peu-à-peu abandonné ; de sorte qu'il prononça ce serment comme s'il eût pensé à toute autre chose. Il avoit un air de contrainte et de distraction qui frappa Fernand et Isabelle, mais qu'ils attribuèrent à la passion dont le cœur de ce jeune homme étoit plein.

« Enfin, dit Isabelle, voilà une con-
» versation si grave que je me réjouis de
» la voir finir. Cependant nous n'avons
» pas tout dit ; il reste maintenant, sei-
» gneur Alonzo, à décider comment nous
» nous comporterons avec vous, d'après
» l'aveu que vous avez fait à Fernand.
» Devons-nous continuer à vous voir, ou
» devons-nous vous exiler de notre maison
» jusqu'à ce que vous y entriez en qua-
» lité de gendre ?

» — Vous avez vous-même, Isabelle, » dit Fernand, décidé avant hier la ques- » tion. Il vous a semblé, et il me semble » aussi, que le seigneur ne doit plus pa- » roître dans la maison qu'habite Inès, » que quand il nous aura procuré les ren- » seignemens que nous lui demandons. » La réputation de notre chère Inès le » veut ainsi. »

Isabelle ne fut plus de cet avis. Elle représenta qu'agir de cette manière, ce seroit manquer le but; que l'affectation du seigneur Alonzo à ne plus paroître dans une maison où tous ses camarades étoient reçus, seroit remarquée; que par cela même qu'il seroit seul exclus, on se livreroit à mille conjectures; et que de conjectures en conjectures on en viendroit à des soupçons qui lui seroient injurieux, ou du moins qui dévoileroient ce qu'on vouloit tenir caché jusqu'à nouvel ordre.

Fernand trouva l'observation d'Isabelle raisonnable, et s'y rendit; il consentit

tit à ce qu'Alonzo continuât à fréquenter la maison comme les autres officiers de son corps, mais il lui demanda de venir toujours accompagné de quelqu'un de ses camarades, et de se comporter en présence d'Inès avec une telle sagesse et une telle décence, qu'il ne laissât soupçonner à personne l'encouragement qu'on lui donnoit. « Point de lettres sur-tout, point de » billets, point de cadeaux, point de mots » à l'oreille. »

Alonzo reçut la permission de fréquenter la maison comme par le passé, avec une joie qui éclata visiblement dans ses yeux, mais qui ne le dépouilla pas entièrement de sa timidité. Il brûloit d'envie d'être admis à l'instant même à saluer Inès; mais il ne put pas prendre sur lui d'en former la demande. Cette Inès étoit pour lui une divinité qui, en l'enflammant de l'amour le plus ardent, lui inspiroit en même temps une crainte respectueuse qu'il n'avoit pas la force de surmonter. Il se

borna à supplier qu'on lui indiquât un jour où il lui seroit permis d'informer Inès des sentimens dont sa seule vue avoit rempli son cœur. « Ne vous mêlez pas de » cela, lui dit Isabelle; c'est notre affaire » à nous. — Qu'il me soit du moins donné, » ajouta Alonzo, de savoir si votre ado- » rable fille accueille avec quelque bien- » veillance, la hardiesse inconcevable et » dont je m'étonne moi-même, d'avoir » osé énoncer le vœu de devenir son époux. » Ah ! senora, ah ! seigneur Fernand, » si je l'apprenois de sa propre bouche, y » auroit-il un bonheur comparable au » mien? Que n'entreprendrois-je pas pour » vous prouver toute l'étendue de ma re- » connoissance! — En voilà assez, seigneur » Alonzo, dit Isabelle; tout viendra en » son temps; venez nous voir aussi souvent » que vous le désirerez. Mais, je vous prie, » point de lamentations, point de com- » plaintes. Je ne veux point que vous res- » sembliez à ces cavaliers qui dès qu'ils se

» sont choisi une dame, ne savent plus
» que lui chanter des romances si tristes ;
» qu'elles sont plus propres à endormir
» l'amour qu'à le tenir éveillé. Il me faut
» un gendre gai et toujours content; réglez-
» vous sur cela.

» — Seigneur Alonzo, lui dit à son tour
» Fernand, qu'il vous suffise pour le mo-
» ment de savoir que si le cœur d'Inès
» étoit engagé ailleurs, la conversation que
» nous venons d'avoir ensemble, n'auroit
» point eu lieu. Vous avez tout sujet de
» vous réjouir. Faites diligence; menez à
» bien votre négociation avec votre fa-
» mille; obtenez un heureux succès; nous
» n'apporterons aucun retard à votre bon-
» heur, et quoi qu'il arrive, vous nous
» trouverez toujours disposés à vous don-
» ner des preuves de notre amitié. »

Alonzo se leva et prit congé de Fernand et d'Isabelle, en les remerciant les larmes aux yeux, des témoignages d'intérêt et de bonté qu'il recevoit d'eux. « Je sens vive-

» ment, leur dit-il, le prix de l'honorable » amitié que vous m'accordez. Quant à » moi, ce n'est pas simplement de l'amitié » que je trouve pour vous au fond de mon » cœur, c'est toute la tendresse du fils le » plus soumis. Si par un malheur que je » n'ose prévoir, je ne puis en prendre le » titre, j'en aurai du moins toujours les » sentimens, et je jure, dès ce moment, » d'employer ma vie entière à vous le » prouver. — Vous êtes un excellent jeune » homme, lui dit Fernand; embrassez-» moi. » Isabelle lui accorda la même faveur de la meilleure grâce du monde. Alonzo se retira pleurant de reconnoissance, et jurant en lui-même qu'il seroit leur gendre, ou qu'il y perdroit la vie.

FIN DU TOME TROISIÈME.

569151